

OEUVRES
COMPLÈTES
DE
VOLTA

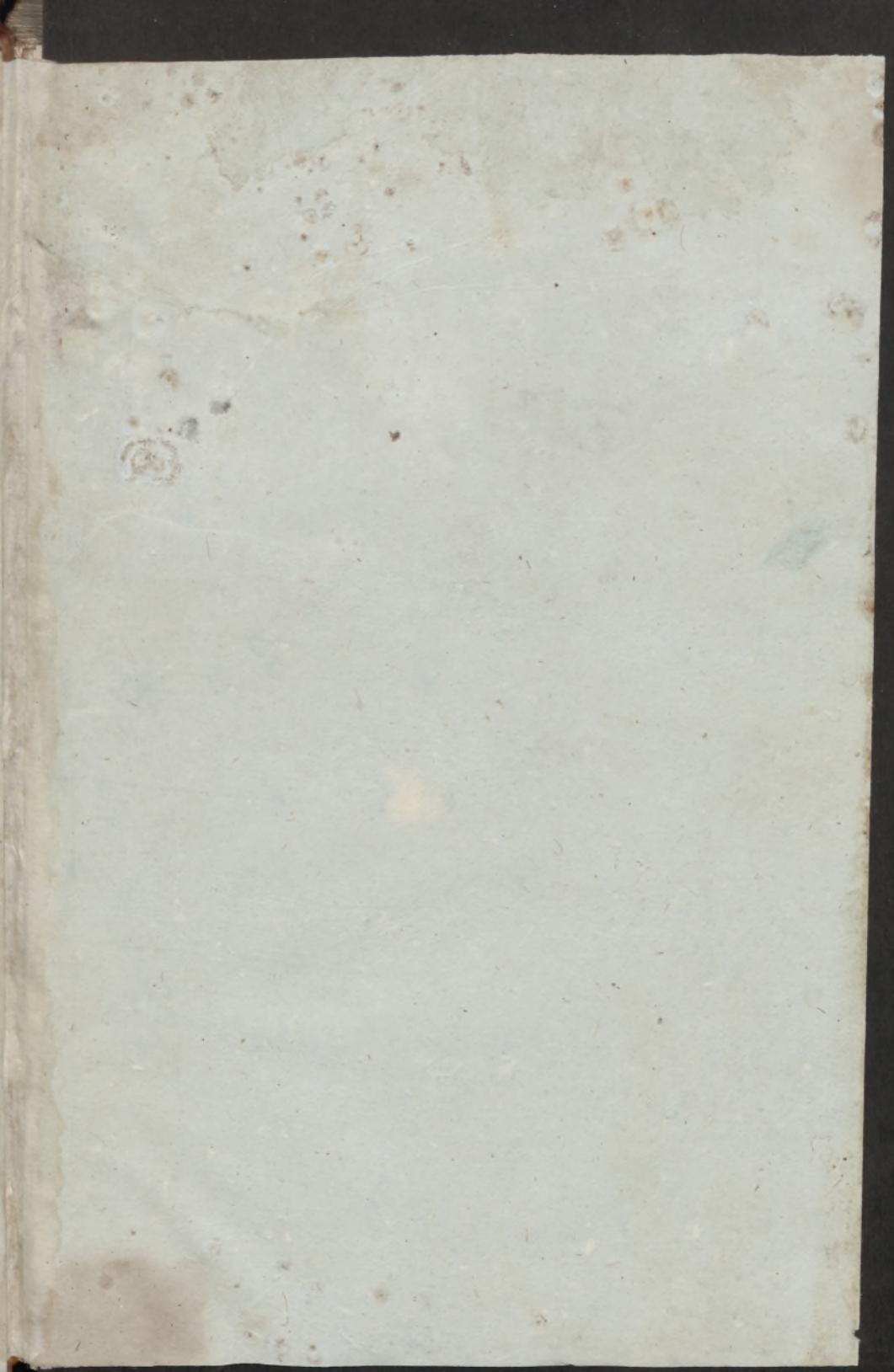
52

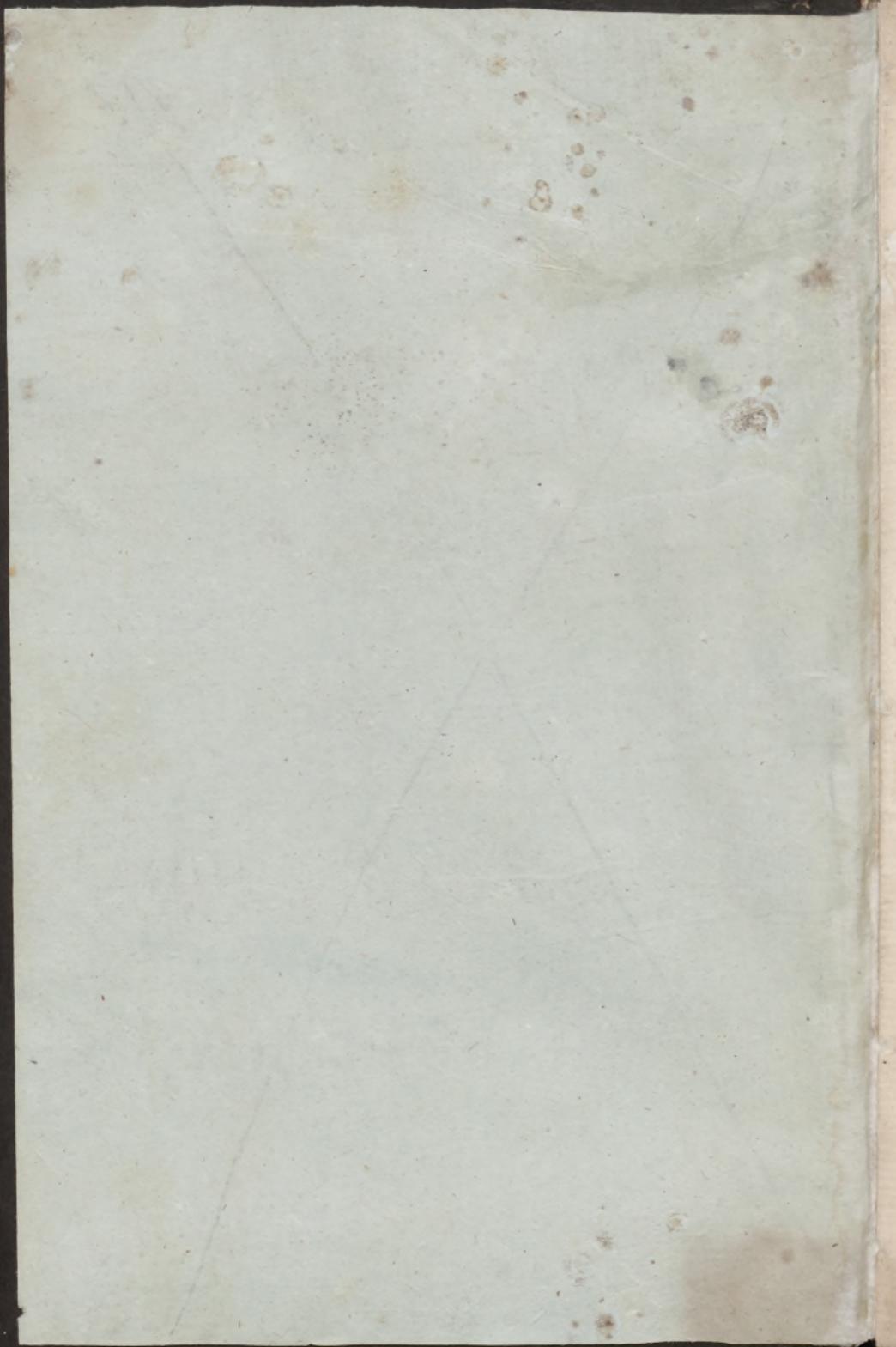
CORRESPONDANCE
GENÉRALE

X

Franz. 6

H° 1159.





Correspondance de Voltaire

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

2 Я В У Г О

ел т а з м о р

и д

3 Я И А Т К О В

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME CINQUANTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 4.

1002005

C O M P I L A T I O N

30441-60

V O L T A R E



У. №. 555

T. Fr. 6 - 18. Ju.
Eo. №. 1037



DE L'IMPERIUM DE LA SOCIETE HISTORIQUE
HISTOIRE DE LA

1851

502041

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CES lettres embrassent un espace de plus de soixante années : et M. de Voltaire , jeune et peu connu , dans la force de l'âge et au milieu des persécutiōns , vieux et au comble de la gloire , y paraît toujours le même. On le voit s'occuper de ses ouvrages avec une activité infatigable , en riant le premier de l'importance qu'il y attache ; plaisantant sur leurs défauts , mais sérieusement passionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité ; prodiguant les railleries à ses critiques , ou se livrant contre eux à sa colère , mais haïssant les oppresseurs et les fanatiques bien plus que ses ennemis ; cherchant à ménager l'amour propre des gens de lettres , faisant à la paix des sacrifices qu'on n'eût osé lui proposer ; faisissant avec avidité l'occasion d'encourager le talent , de soulager la misère , de défendre l'opprimé ; violent et bon , sensible et gai ; unissant enfin une philosophie profonde à quelques petiteſſes que les gens du monde lui reprochaient avec amertume , et qu'il avait prises en vivant avec eux .

Ces lettres où il paraît tout entier, où il
Corresp. générale. Tome I. a

montre à ses amis ses faiblesses , ses mouvemens d'humeur , ses projets de vengeance comme sa bienfiance et sa sensibilité , ses terreurs comme son courage ; ces lettres sont la meilleure réponse qu'on puisse opposer à ses nombreux ennemis. Ce n'est pas une confession faite avec ostentation , écrite pour le public , où l'auteur se présente comme il veut être vu ; c'est l'homme même que l'on trouve ici tel qu'il a été dans tous les momens de sa vie , et qui se laisse voir sans chercher à se montrer ou à se cacher.

Ces lettres prouvent que si la philosophie de ses ouvrages a suivi , dans sa hardiesse , les progrès de la liberté de penser , celle de son esprit fut toujours la même ; que la crainte de se compromettre lui fit commettre quelques fautes , mais ne suspendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la superstition. C'était son grand objet , celui vers lequel il dirigeait tous ses travaux , auquel il faisait servir le succès des ouvrages qui y paraissaient les plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle , de la faire jouer , d'en assurer la réussite ; mais d'autres lettres apprennent que cette réussite lui semble nécessaire pour échapper à la persécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître.

On n'a pas imprimé toutes les lettres qu'on a pu recueillir ; on a supprimé celles qui, n'apprenant rien ni sur l'auteur ni sur ses ouvrages, qui , ne renfermant aucun jugement sur les hommes , sur les affaires ou sur les livres , n'auraient pu avoir d'intérêt.

Nous ferons contens si les lecteurs trouvent que , de tous les hommes célèbres dont on a imprimé les lettres après leur mort , il est le premier qui n'ait pas ennuyé , et qui ait pu être lu pour le seul plaisir de lire.

11. *DEUTERONOMY*

1. *And it shall come to pass, when ye have eaten your fill,*
2. *that ye shall say, Amen, we have eaten our fill,*
3. *and we have given to the poor; so that ye may enter into the land,*
4. *which the Lord your God giveth you, a land of brooks of water,*
5. *of springs, and wells, that gush out of the rock;*
6. *and of vineyards, and olive trees, and fruit trees of all kinds;*
7. *and when ye have eaten your fill, then ye shall bless the Lord*

R E C U E I L

D E S L E T T R E S

DE M. DE VOLTAIRE.

1715-1737.

Corresp. générale.

Tome I. A

DE M. DE VOLTAIRE

1751-1752

A. Tom I

Catalogue

R E C U E I L

D E S L E T T R E S

DE M. DE VOLTAIRE.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M A D A M E

LA MARQUISE DE MIMERE.

J'AI vu , Madame , votre petite chienne , votre _____ petit chat , et mademoiselle *Aubert*. Tout cela se 1715. porte bien , à la réserve de mademoiselle *Aubert* qui a été malade , et qui , si elle n'y prend garde , n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré , c'est la feule chose qui lui manquera , et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix.

Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes , je vous dirai que la *Duclos* ne joue presque point , et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse , et le foir plusieurs prises du comte d'*Uzès*. *N**** adore toujours la dégoûtante *Lavoye* ; et le maigre *N**** a besoin de recourir aux femmes , car les hommes l'ont abandonné.

— Au reste, on ne nous donne plus que de très-mauvaisies pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En 1715. récompense, mademoiselle de *Montbrun* récite très-joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du *Misanthrope* avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'Important (1), car je vous écris avant la représentation, et je veux me réservier une occasion de vous écrire une seconde fois.

On joue à l'opéra Zéphire et Flore (2). On imprime l'*Anti-Homère* de *Terraillon*, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans de l'abbé *du Jari*. Jugez, Madame, si on peut en conscience m'interdire la satire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de *Mimeure* et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je fais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais afin de ne me pas gâter tout-à-fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'*Oedipe*. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé; et j'aurais à M. de *Mimeure* et à vous, l'obligation de faire une bonne pièce.

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par *Brueys*, jouée pour la première fois, en 1693.

(2) Tragédie-opéra de *Duboulay*, musique des fils de *Lulli*, représentée en 1688, et reprise en 1715.

Je n'ose pas vous parler des occupations aux-
quelles vous avez dit que vous vous destinez pendant
votre solitude. Je me flatte pourtant que vous
voudrez bien m'en faire la confidence toute entière ;

1715.

Car nous savons que Vénus et Minerve
De leurs trésors vous comblient sans réserve.
Les Grâces même et la troupe des Ris,
Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, Madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de *Mimeure*, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, Madame, de l'affurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

1716.

LETTRE III.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

ON ne peut vaincre sa destinée : je comptais , Madame , ne quitter la solitude délicieuse où je suis que pour aller à Sulli ; mais M. le duc et madame la duchesse de *Sulli* vont à Villars , et me voilà , malgré moi , dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon hermitage pour me prier d'aller à Villars ; mais on ne m'y fera point perdre mon repos (3). Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de long-temps , madame la Marquise ; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi , et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires ; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu

(3) M. de Voltaire avait eu une passion très-violente pour madame la maréchale de Villars ; il disait dans la suite que c'était la seule qui l'eût emporté sur l'amour du travail , et qui lui eût fait perdre du temps.

sur l'œil. Surtout ne croyez point que ce soit — coquetterie , et que je veuille paraître à Villars avec 1716. un désagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéresser qu'autant que je m'en fers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de personne ; et le poëme d'*Henri IV* et mon amitié pour vous sont les deux seuls sentimens vifs que je me connaïsse.

LETTRE III.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

JE vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte , et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma présomption , Madame , et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnabil. Nous verrons qui aura raison de nous deux. Je vous réponds par avance que si je remporte la victoire , je n'en ferai pas fort énorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil ; c'est actuellement le seul remède dont j'aye besoin , car foyez bien sûre que je suis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis point du tout fait

— pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du
 1716. ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait; j'y renonce pour la vie.

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars, je vous en prie. Conservez, si vous pouvez, votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Ecrivez-moi au plutôt comment vous vous portez.

LETTRE IV.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sulli, 20 juin.

MONSIEUR,

— Vous avez beau vous défendre d'être mon maître,
 1717. vous le ferez quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils

et beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que monsieur le grand-prieur et vous, vous me fites dans un certain souper chez M. l'abbé de *Buffi*. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie ; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table ; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épître à M. le Régent ; et quoique vous me conseilliez de louer, je ne laisserai pas de vous obeir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos conseils je m'abandonne.
Quoi ! je vais devenir flatteur !
Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne ! (*)

Je suis, &c.

(*) Voyez le volume d'Epîtres, et les Lettres en vers. L'abbé de Chaulieu mourut en philosophe en 1720, à l'âge de 81 ans.

1719.

LETTRE V.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars.

AURIEZ-vous, Madame, assez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je suis si long-temps sans vous écrire? Je suis éloigné depuis six semaines de la défolée ville de Paris: je viens de quitter le Bruel où j'ai passé quinze jours avec M. le duc de *la Feuillade*. N'est-il pas vrai que c'est bien là un homme? Et si quelqu'un approche de la perfection, il faut absolument que ce soit lui. Je suis si enchanté de soin commerce que je ne peux m'en taire, surtout avec vous pour qui vous favez que je pense comme pour M. le duc de *la Feuillade*, et qui devez surement l'estimer par la raison qu'on a toujours du goût pour ses semblables.

Je suis actuellement à Villars: je passe ma vie de château en château; et si vous aviez pris une maison à Passi, je lui donnerais la préférence sur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tracasseries que M. *Laff* a eues avec le peuple de Paris, ne rendent les acquisitions un peu difficiles. Je songe toujours à vous lorsqu'on me parle des affaires présentes; et dans la ruine totale que quelques gens

craignent, comptez que c'est votre intérêt qui —————
m'alarme le plus. 1719.

Vous méritiez assurément une autre fortune que celle que vous avez, mais encore faut-il que vous en jouissiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque chose qui arrive, on ne vous ôtera point les agréments de l'esprit. Mais si on y va toujours du même train, on pourra bien ne vous laisser que cela; et franchement, ce n'est pas assez pour vivre commodément, et pour avoir une maison de campagne où je puisse avoir l'honneur de passer quelque temps avec vous.

Notre poème (*) n'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi où je perds mon bonnet. Le petit *Génonville* m'a écrit une lettre en vers qui est très-jolie : je lui ai fait réponse, mais non pas si bien. Je souhaite quelquefois que vous ne le connaissiez point, car vous ne pourriez plus me souffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre incessamment : je ne resterai pas si longtemps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu, madame la Marquise ; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je suis toujours pénétré de respect et d'amitié pour vous,

(*) La Henriade.

1720.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT. (*)

JE suis encore incertain de ma destinée. J'attends M. le duc de *Sulli* pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude.

Je viens d'écrire une lettre à M. de *Fontenelle*, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poète et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire, en ma faveur, ce qu'*Esdras* fit pour l'Ecriture sainte, c'est-à-dire, d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages? S'il y a quelque nouvelle à Paris faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéramens est parfaite, je me porte aussi bien que vous; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

(*) M. de *Voltaire* avait connu M. *Thiriot* en 1714, chez un procureur, où leurs parents qui les destinaient au barreau, les avaient placés. L'affection pour la chicane, et le goût des vers et des spectacles, sentiments communs aux deux jeunes gens, les rendirent bientôt amis. Leur liaison dura jusqu'à la mort de M. *Thiriot*, en 1772, à Paris où il était le correspondant littéraire du roi de Prusse.

LETTRE VII.

1722.

A M. THIRIOT.

A Blois, 2 janvier.

IL faut que je vous fasse part de l' enchantement où je suis du voyage que j'ai fait à la Source , chez milord *Bolingbroke* et chez madame de *Villette*. J'ai trouvé dans cet illustre anglais toute l'érudition de son pays , et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme , qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires , a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il fait l'histoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède *Virgile* comme *Milton*; il aime la poësie anglaise , la française et l'italienne; mais il les aime différemment , parce qu'il discerne parfaiteme nt leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de milord *Bolingbroke* , il me fiera peut-être mal de vous dire que madame de *Villette* et lui ont été infiniment satisfaits de mon poëme. Dans l'enthousiasme de l'approbation , ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poësie qui ont paru en France; mais je fais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais passer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger , l'ouvrage prend enfin une forme raisonnnable. Je vous le montrerai

— à mon retour , et nous l'examinerons à loisir . A
 1722. l'heure qu'il est M. de *Canillac* le lit et me juge . Je
 vous écris en attendant le jugement . Je ferai demain
 à Ussé où je compte trouver une épître de vous . Je
 suis très-malade , mais je me suis accoutumé aux
 maux du corps et à ceux de l'ame : je commence
 à les souffrir avec patience , et je trouve dans votre
 amitié et dans ma philosophie des ressources contre
 bien des choses . Adieu .

LETTRE VIII.

A M. J. B. ROUSSEAU.

23 janvier.

MONSIEUR le baron de *Breteuil* m'a appris ,
 Monsieur , que vous vous intéressiez encore un peu
 à moi , et que le poème d'*Henri IV* ne vous est pas
 indifférent ; j'ai reçu ces marques de votre souvenir
 avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son
 maître . Mon estime pour vous , et le besoin que j'ai
 des conseils d'un homme seul capable d'en donner
 de bons en poësie , m'ont déterminé à vous envoyer
 un plan , que je viens de faire à la hâte , de mon
 ouvrage : vous y trouverez , je crois , les règles du
 poème épique observées .

Le poème commence au siège de Paris , et finit à sa
 prise ; les prédictions faites à *Henri IV* dans le premier
 chant s'accomplissent dans tous les autres ; l'histoire
 n'est point altérée dans les principaux faits , les fictions
 y sont toutes allégoriques ; nos passions , nos vertus

et nos vices y sont personnifiés ; le héros n'a de faiblesse que pour faire valoir davantage ses vertus. —
Si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction , dont l'usage était perdu en France sans vous , je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme , mais vous devez m'entendre à demi-mot , votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de Breteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'Apollon , et sûrement on n'en revenait point si content que je le ferai de votre commerce. Je vous donne ma parole que si vous allez jamais aux Pays-Bas , j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne , je vous assure que je partirais de bon cœur , pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince Eugène et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir , me le fait comparer aux grands-hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon sixième chant un hommage qui , je crois , doit d'autant moins lui déplaire , qu'il est moins suspect de flatterie , et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon

16 RECUEIL DES LETTRES

ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième
 1722. de *Virgile*. *S^t Louis* y fait voir à *Henri IV* les héros
 français qui doivent naître après lui; je n'ai point
 oublié parmi eux M. le maréchal de *Villars*; voici
 ce qu'en dit *S^t Louis*:

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
 Arbitre de la paix que la victoire amène,
 Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de *Villars*, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de *la Motte* qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de *Vendôme*, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince *Eugène* et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de *Sulli* m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de *Comminges* que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison de *la Motte*. Je vous supplie, Monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE IX.

1722.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Forges, juillet.

À mort malheureuse de M. le duc de *Melun* vient de changer toutes nos résolutions ; M. le duc de *Richelieu* qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine, ainsi ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain ; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé je reviendrai à la Rivière gaiement ; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris ; car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de *Melun*, en voici quelques particularités :

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc ; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second ; M. le Duc et M. de *Melun* trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux ; M. le Duc eut

1722.

le temps de se ranger. M. de *Melun* crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de *Melun* avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée ; M. le Duc qui était seul auprès de lui banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure ; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique ; mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de *Melun* le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé ; c'était un homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que madame de *Villette* a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage (4). Voilà toutes les nouvelles que je fais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à *Thiriot* que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

(4) Avec milord *Bolingbroke*.

LETTRE X.

1722.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Paris, septembre.

J'ARRIVAI hier à Paris, et logeai chez le baigneur où je suis encore; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement; le mien ne sera prêt que dans huit à dix jours au plutôt. Je suis obligé de passer ma journée avec des ouvriers qui sont aussi trompeurs que des courtisans; c'est ce qui fait que j'irai très-volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerai tout autant être trompé par des ministres et par des femmes, que par mon doreur et par mon ébeniste. Puisque vous savez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, felon ma louable coutume de faire tous les ans quelque lessive au jeu.

1722.

LETTRE XI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Haie, 7 octobre.



VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à la Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à la Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que la Haie quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis la Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cents mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oifif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modeſtie. Il y a à la Haie plus de magnificence et plus de ſociété par le concours des ambaffadeurs. J'y paffe ma

vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra —————^{1722.} détestable ; mais en revanche je vois des ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui en vérité ont tous raison. Je m'accoutume tout-à-fait à me passer de Paris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à la Rivière, si vous y êtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi, mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de Bernières et à tout ce qui est chez vous.

Je suis toujours avec un dévouement très-respectueux, &c.

1723.

LETTRE XII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

28 novembre.

JE vous écris d'une main lépreuse aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage; puisque vous voulez bien supporter ma gale, je la supporterai bien aussi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie; mais je suis, au funier près, dans l'état où était le bon homme Job; faisant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, si la présidente de *Bernières* de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement; venez donc l'occuper au plutôt: mais si vos arrêts sont irrévocables, et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plutôt que vous l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve, je ne fais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est ce pauvre *la Brie* que vous avez vu anciennement à moi.

Il est trop vieux pour être laquais, incapable d'être —
valet de chambre, et fort propre à être portier. 1723.

Vous avez un scribe qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire, mais pour vendre à votre porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret; si l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal servir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; si, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre *la Brie*. Vous m'obligerez sensiblement; j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison; cela fera son petit établissement; il vous coûtera bien moins qu'un scribe, et vous servira beaucoup mieux. Si avec cela le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangements de votre maison, je me flatte que vous ne refuserez pas cette grâce que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique. La poste va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. *Thiriot* n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci; mais il fait bien que mon cœur n'en est pas moins à lui.

1723.

LETTRE XIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 décembre.

JE reçus votre dernière lettre hier 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous qui n'avez point d'enfans, vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font sur moi les bontés que vous avez pour mon petit *Henri*. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par six chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, suffisent pour mon fils; mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que *Henri* sera confondu dans votre équipage. En ce cas, je consens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on fasse ces frais uniquement pour ce marmouset. Je vous recommande instamment de le faire partir avec plus de modestie et moins de dépense; *Martel* est surtout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous eussiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fit ses deux mille habits; ainsi il fera prêt à partir avec vous, et il pourra vous suivre dans votre marche avec deux

chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carrosse, — et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que 1723. mon bâtard s'arrête.

Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

LETTRE XIV.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

Janvier.

JE vais vous obéir, Monsieur, en vous rendant un compte fidelle de la petite vérole dont je fous, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maisons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur. 1724.

M. le président de Maisons et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre dernier; mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous faignîmes le même jour; il s'en porta bien, et j'eus la petite vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de Maisons eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de Gervasi, médecin de M. le cardinal de Rohan, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible, une petite vérole déjà parvenue

au second jour de l'éruption , et dont les fuites
1724. n'avaient été prévenues que par deux saignées trop
légères , sans aucun purgatif:

Il vint cependant , et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent , et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maifons , qui s'intéressait à ma santé , et qui ne craignait point la petite vérole , demandait s'il pouvait me voir sans m'incommode : je le fis entrer aussitôt , je me confessai et je fis mon testament , qui , comme vous croyez bien , ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec assez de tranquillité , non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poème et à Mariamne , ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de *Gervais* ne m'abandonnait pas d'un moment ; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature ; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison ; il me laissait entrevoir le danger , et il me montrait clairement le remède ; ses raisonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade , puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique , et au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie , il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite , qui vous semblera extraordinaire , était la seule qui pouvait me sauver la vie ; toute autre route me conduisait à une mort

infaillible , et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable maladie , vivraient encore , s'ils avaient été traités comme moi.

1724.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite vérole la saignée et les médecines ; on ne veut que des cordiaux , on donne du vin au malade , on lui fait même manger des petites soupes , et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On ne songe pas que les feules petites véroles que l'on traite ainsi avec succès , sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne , et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite vérole par elle-même , dépouillée de toute circonstance étrangère , n'est qu'une dépuration du sang , favorable à la nature , et qui , en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur , lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite vérole soit traitée ou non avec des cordiaux , qu'on purge ou qu'on ne purge point , on en guérit sûrement.

Les plus grandes plaies , quand aucune partie essentielle n'est offensée , se referment aisément , soit qu'on les fuce , soit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile , soit qu'on se serve de l'eau de *Rabel* , soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires , soit enfin qu'on n'y mette rien du tout ; mais lorsque les réferts de la vie sont attaqués , alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile , et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine : il en est de même de la petite vérole.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne , lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre , que le dépôt est

— prêt à se former dans le cerveau , et que le corps est
1724. rempli de bile et de matières étrangères , dont la fer-
mentation excite dans la machine des ravages mortels ,
alors la seule raison doit apprendre que la saignée est
indispensable : elle épurera le fang , elle détendra les
vaisseaux , rendra le jeu des ressorts plus souple et plus
facile , débarrassera les glandes de la peau , et favori-
era l'éruption ; ensuite les médecines , par de grandes
évacuations , emporteront la source du mal , et entraî-
nant avec elles une partie du levain de la petite
vérole , laisseront au reste la liberté d'un développe-
ment plus complet , et empêcheront la petite vérole
d'être confluente ; enfin , on voit que le sirop de
limon , dans une tisane rafraîchissante , adoucit
l'acrimonie du sang , en apaise l'ardeur , coule avec
lui par les glandes miliaires jusque dans les boutons ,
s'oppose à la corrosion du levain , et préviennent même
l'impression , que , d'ordinaire , les pustules font sur
le visage .

Il y a un seul cas où les cordiaux , même les plus
puissans , sont indispensablement nécessaires ; c'est
lorsqu'un sang paresseux , ralenti encore par le levain
qui embarrasse toutes les fibres , n'a pas la force de
pousser au dehors le poison dont il est chargé . Alors ,
la poudre de la comtesse de Kent , le baume de
Vanfeger , le remède de M. *Agnan* , &c. brisant les
parties de ce sang presque figé , le font couler plus
rapidement , en séparant la matière étrangère , et
ouvrent les passages de la transpiration au venin qui
cherche à s'échapper .

Mais dans l'état où j'étais , ces cordiaux m'eussent
été mortels ; cela fait voir démonstrativement que

tous ces charlatans , dont Paris abonde , et qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies , mais toujours pour la même) , sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir .

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme , dit-on , a guéri par une telle voie ; j'ai la même maladie que lui , donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi. On ne veut pas voir que les maux qui nous affligen sont aussi différents que les traits de nos visages , et comme dit le grand *Corneille* , car vous me permettrez de citer les poëtes ,

*Que souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé ,
Et par où l'un pérît un autre est conservé.*

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens qui , ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat , conservent encore pour quelque temps le langage du barreau .

Cependant , Monsieur , ce qui me consolait le plus dans ma maladie , c'était l'intérêt que vous y preniez , c'était l'attention de mes amis , et les bontés inexprimables dont madame et M. de Maisons m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami , je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amitié dont le reste du monde ne connaît que le nom ; c'est M. Thiriot , qui sur le bruit de ma maladie , était venu en poste de quarante lieues pour me garder , et qui depuis ne m'a

— pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors
1724. de danger , et je faisais des vers le 16 , malgré la fai-
blesse extrême qui me dure encore , causée par le mal
et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pour-
rais me dérober aux soins qu'on avait de moi à
Maisons , et finir l'embarras que j'y causais ; plus on
avait pour moi de bontés , plus je me hâtais de n'en
pas abuser plus long-temps ; enfin , je fus en état
d'être transporté à Paris le premier décembre. Voici ,
Monsieur , un moment bien funeste. A peine suis-je
à deux cents pas du château , qu'une partie du plan-
cher de la chambre où j'avais été , tombe toute
enflammée. Les chambres voisines , les appartemens
qui étaient au-deffous , les meubles précieux dont ils
étaient ornés , tout fut consumé par le feu : la perte
monte à près de cent mille livres ; et sans le secours
des pompes qu'on envoya chercher à Paris , un des
plus beaux édifices du royaume allait être entièrement
détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon
arrivée : je la fus à mon réveil ; vous n'imaginerez point
quel fut mon désespoir ; vous savez les soins généreux
que M. de Maisons avait pris de moi ; j'avais été
traité chez lui comme son frère , et le prix de tant de
bontés était l'incendie de son château. Je ne pouvais
concevoir comment le feu avait pu prendre si brus-
quement dans ma chambre , où je n'avais laissé qu'un
tison presque éteint ; j'appris que la cause de cet
embrasement était une poutre qui passait précisément
sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé
dans la structure des bâtimens d'aujourd'hui ; et
même les fréquens embrasemens qui en arrivaient ,

ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement sur elle ; et par une destinée singulière , dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur , le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse ; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la fièvre me reprit aussitôt , et je vous assure que dans ce moment je fus mauvais gré à M. de *Gervasi* de m'avoir conservé la vie.

Madame et M. de *Maisons* reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi ; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de *Maisons* mit le comble à ses bontés , en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit ; il s'occupait du soin de me consoler , et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château ; mais sa générosité ne fert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée , et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi-bien que mon admiration pour lui.

Je suis , &c.

1724.

1724.

LETTRE XV.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière-Bourdet, près de Rouen.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en use comme les gens qui, ayant fait fortune, oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne m'ont point abandonné ; j'ai eu toujours un peu de compagnie ; mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne sont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de *Thiriot*, que je regarde comme ma famille. Il n'y a que vous pour qui j'aye de la confiance, et dont je sois sûr d'être véritablement aimé. Mes souffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de *Thiriot*. A présent qu'il est rétabli, revenez avec lui au plus vite, je vous en conjure ; vous me trouverez avec une gale horrible, qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir puisque j'ose
vous

vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en —
ferais-je si je n'avais voulu avoir auprès de vous que
le mérite d'une peau douce? Je suis bien réduit à
ne faire plus de cas que des belles qualités de l'ame.
Heureusement je vous connais assez de vertu et
d'amitié pour souffrir encore un pauvre lépreux
comme moi. Nous ne nous embrasserons point à
votre retour; mais nos cœurs se parleront. Il me
semble que j'ai de quoi vous parler pendant tout
l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai
cet essai d'un nouveau chant, dont M. d'Argenson
vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle
Mariamne. Je crois que c'est cette misérable qui m'a
tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir
trop maltraité les Juifs. Adieu ma chère et généreuse
amie, c'est trop badiner pour un moribond; mais
le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour
un moment tous mes maux. Revenez, je vous en
conjure, ce sera une belle action.

1724.

LETTRE XVI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 juillet.

JE voudrais bien que vous ne fussiez rien de la nouvelle d'Espagne , j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse , fille de feu M. le duc d'Orléans , laquelle , malgré son nez pointu et son visage long , ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs . On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies , et en cet équipage , de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume . On a cassé toute sa maison , et on n'a laissé auprès d'elle , dans le château où elle est enfermée , qu'une vieille bégueule d'honneur . On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duegne , elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre , et qu'elle en ferait venue à bout si on n'était pas venu au secours . Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plutôt notre petite infante . Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs . Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne , et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière . Les

eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. —
Je commence à respirer et à connaître la santé; je
n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi. Dieu veuille
que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt.
Il me semble que j'en aimerai bien mieux mes amis
quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que
de leur plaisir, au lieu qu'auparavant je ne songeais
qu'à mes maux.

Mandez-moi si on a commencé à planter votre
bois, et à creuser vos canaux. Je m'intéresse à la Rivière
comme à ma patrie.

LETTRE XVII.

A M. THIRIOT.

26 septembre.

MA santé ne me permet pas encore de vous aller trouver; je suis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y vis dans la solitude et dans la souffrance; mais l'une et l'autre est adoucie par un travail modéré qui m'amuse et qui me console. La maladie ne m'a pas rendu moins sensible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de Richelieu à vous prendre pour son secrétaire dans son ambassade. Il avait envie d'avoir M. Champot, frère de M. de Pouilli; Deslouches même voulait faire avec lui le voyage; mais j'ai enfin déterminé son choix pour vous. Je lui ai dit que, ne pouvant le suivre fitôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et

que l'autre suivrait bientôt. Si vous êtes sage, mon
— 1724. cher *Thiriot*, vous accepterez cette place qui, dans l'état
où nous sommes, vous devient aussi nécessaire qu'elle
est honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'est bien peu
de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre
actions de la compagnie des Indes. Je fais bien que
ma fortune fera toujours la vôtre; mais je vous avertis
que nos affaires de la chambre des comptes vont très-
mal, et que je cours risque de n'avoir rien du
tout de la succession de mon père. Dans ces circon-
stances, il ne faut pas que vous négligiez la place que
mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous
servirait qu'à faire sans frais et avec des appointemens
le voyage du monde le plus agréable, et à vous
faire connaître, à vous rendre capable d'affaire, et à
développer vos talens, ne seriez-vous pas trop heu-
reux? Ce poste peut conduire très-aisément un homme
d'esprit, qui est sage, à des emplois et à des places
assez avantageuses. M. de *Morville*, qui a de l'amitié
pour moi, peut faire quelque chose de vous. Le pis
aller de tout cela serait de rester après l'ambassade
avec M. de *Richelieu*, ou de revenir dans votre taudis
auprès du mien; d'ailleurs, je compte vous aller
trouver à Vienne l'automne prochaine; ainsi, au lieu
de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans
cette place, que m'approcher davantage de vous.
Faites vos réflexions sur ce que je vous écris, et foyez
prêt à venir vous présenter à M. de *Richelieu* et à M. de
Morville, quand je vous le manderai. Si votre édi-
tion est commencée,achevez-la au plus vite; si elle
ne l'est pas, ne la commencez point. Il vaut mieux
songer à votre fortune qu'à tout le reste. Adieu, je

vous recommande vos intérêts ; ayez-les à cœur autant que moi , et joignez l'étude de l'histoïre d'Alle-
magne à celle de l'histoïre universelle. Dites à madame de *Bernières* les choses les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit lait où je me suis mis , j'irai chez elle. Je fais plus de cas de son amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais par la faiblesses de mon estomac , et par la force de ma raison.

1724.

LETTRE XVIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris.

EST-IL possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de *Pignon*. Elle ne contenait rien autre chose que ce que vous connaissez de moi , mes souffrances et mon amitié. Je fais l'anniversaire de ma petite vérole ; je n'ai point encore été si mal , mais je suis tranquille , parce que j'ai pris mon parti ; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la santé que les agitations et les bouleversemens de mon ame pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'est arrivé des malheurs de toute espèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature ; je souffre beaucoup de toutes façons ;

— 1724. mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. C'en'est point dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations ; ce n'est pas là qu'on les trouve ; je ne les ai cherchées que chez moi ; je supporte , dans votre maison , la solitude et la maladie , dans l'espérance de passer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reste. Si mon goût décidait de ma conduite , je serais à la Rivière avec vous ; mais je suis arrêté à Paris par *Bofleduc* , qui me médicamente ; par *Caperon* , qui me fait souffrir comme un damné tous les jours avec de l'essence de cannelle , et enfin par les intérêts de notre cher *Thiriot* , que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous dise , et qu'il ne dise qu'à vous seule , qu'il ne tient qu'à lui d'être un des secrétaires de l'ambassade de M. de *Richelieu*. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait personne dans ce poste au-dessus de lui , et que par là sa place en sera infiniment plus agréable. Vous savez sa fortune , elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureusement le talent de l'oisiveté. La mienne prend un tour si diabolique à la chambre des comptes , que je ferai peut-être obligé de travailler pour vivre , après avoir vécu pour travailler. Il faut que *Thiriot* me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve , et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie , puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer ; s'il aime mieux vivre avec nous , je serai trop heureux pourvu qu'il le soit ; je ne cherche que

son bonheur ; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute ma vie avec les personnes que j'aime , et par conséquent avec vous pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre.

1724.

L E T T R E X I X.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUAND je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de *Richelieu*. Je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils , si j'en avais un , et que je prendrais pour moi si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef ; que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre ; et que , pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous éléver par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit , vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. *Dubourg* , ci-devant secrétaire

— du comte *du Luc* (et à ses gages) est maintenant chargé
1724. à Vienne des affaires de la cour de France, avec
huit mille livres d'appointemens. Si vous aviez voulu,
j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous
était assurée. Quant aux gages qui vous révoltent si
fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu
n'en point prendre, et puisque vous pouvez vous
passer de secours dans la maison de M. de *Bernières*,
vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison
de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-
vous point rougi de recevoir, de la main de celui qui
représente le roi, des présens qui eussent mieux valu
que des appointemens.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le
plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je sup-
pose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir
mûrement réfléchi, et que vous êtes sûr de ne vous
en point repentir le reste de votre vie. Sic'est madame
de *Bernières* qui vous y a porté, elle vous a donné
un très-méchant conseil; si vous avez craint effec-
tivement, comme vous le dites, de vous constituer
domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolé-
rable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le
temps où le comble de vos désirs était d'être ou
secrétaire du duc de *Richelieu*, qui n'était point
ambassadeur, ou commis des *Pâris*? En bonne foi,
y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme
une très-grande fortune le poste que vous dédaignez?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir
l'énormité de votre tort, et non pour vous faire
changer de sentiment. Il fallait sentir l'avantage qu'on
vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y

confacer tout entier, ou ne le point accepter du tout. —
Si vous le fesiez avec regret, vous le feriez mal, et 1724.
au lieu des agrémens infinis que vous y pourriez
espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point
de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la
pauvreté et l'oisiveté à une fortune très-honnête
et à un poste envie de tant de gens de lettres, et que
je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais
l'occuper. Un jour viendra bien sûrement que vous
en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et
vous penserez plus solidement que vous ne faites.
Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous
paraîtront un jour bien frivoles, et entre autres ce
que vous me dites, qu'il faudrait dépenser en habits et
en parures vos appointemens. Vous ignorez que dans
toutes les cours un secrétaire est toujours modestement
vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur
il ne faut qu'un gros drap rouge ; avec des boutonnières noires ; que c'est ainsi que l'empereur est habillé,
et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à
Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot,
je ne vous en parlerai plus ; j'ai fait mon devoir
comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne
songeons plus, mon pauvre *Thiriot*, qu'à fournir
ensemble tranquillement notre carrière philosophique.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de *Chaulieu*, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère, au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit *Mariamne*, et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de *Richelieu*.

— Enfin , si l'amitié que vous avez pour moi et que je
 1724. mérite , est une des raisons qui vous font préférer
 Paris à Vienne , revenez donc au plutôt retrouver
 votre ami. Engagez madame de *Bernières* à revenir
 à la Saint-Martin ; vous retrouverez un nouveau chant
 d'*Henri IV* , que M. de *Maisons* trouve le plus beau
 de tous , une Mariamne toute changée , et quelques
 autres ouvrages qui vous attendent. Ma santé ne me
 permet pas d'aller à la Rivière , sans cela je ferais
 assurément avec vous. Je vous gronderais bien sur
 l'ambassade de Vienne ; mais plus je vous verrais ,
 plus je ferais charmé dans le fond de mon cœur de
 n'être point éloigné d'un ami comme vous.

LETTRE XX.

A M. THIRIOT.

MON amitié , moins prudente peut-être que vous
 ne dites , mais plus tendre que vous ne pensez ,
 m'engagea , il y a plus de quinze jours , à vous pro-
 poser à M. de *Richelieu* pour secrétaire dans son
 ambassade. Je vous en écrivis sur le champ , et vous
 me répondites , avec assez de sécheresse , que vous
 n'étiez pas fait pour être domestique de grand seigneur.
 Sur cette réponse je ne songeai plus à vous faire une
 fortune si honteuse , et je ne m'occupai plus que du
 plaisir de vous voir à Paris , le peu de temps que j'y
 ferai cette année. Je jetai en même-temps les yeux
 d'un autre côté pour le choix d'un secrétaire dans

l'ambassade de M. le duc de *Richelieu*. Plusieurs personnes se sont présentées ; l'abbé *Desfontaines*, l'abbé *Makarti* envoiaient ce poste , mais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raisons qu'ils ont senties eux-mêmes. L'abbé *Desfontaines* me présenta M. *Davou*, son ami, pour cette place : il me répondit de sa probité. *Davou* me parut avoir de l'esprit. Je lui promis la place de la part de M. de *Richelieu* qui m'avait laissé la carte blanche, et je dis à M. de *Richelieu* que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaissances des affaires pour oser vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une assez longue lettre dans laquelle je voulais me justifier auprès de vous de la proposition que vous aviez trouvée si ridicule , et dans laquelle je vous faisais sentir les avantages que vous méprisiez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous aviez refusé , et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux , et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais frottement vous donner , des espérances que vous y pouvez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef. M. l'ambassadeur n'a , pour l'aider dans son ministère, que l'abbé de *Saint-Remi* , qui est un bœuf, et sur lequel il ne compte nullement ; un nommé *Guiri* qui n'est qu'un valet , et un nommé *Buffi* qui n'est qu'un petit garçon. Un homme d'esprit qui serait le quatrième secrétaire , aurait sans doute toute la confiance et tout le secret de l'ambassadeur.

1724.

Si l'homme qu'on demande veut des appointemens ,

— 1724. il en aura ; s'il n'en veut point , il aura mieux , et il en fera plus considéré ; s'il est habile et sage , il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune , amoureux de son plaisir , inappliqué , et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier . Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France , ce secrétaire restera sûrement chargé des affaires ; en un mot , s'il plaît à l'ambassadeur , et s'il a du mérite , sa fortune est assurée .

Son pis aller fera d'avoir fait un voyage dans lequel il se fera instruit , et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération . Voilà quel est le poste que je vous destinais , ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes , et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur .

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus , me donna une vraie douleur : la seconde dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter , m'a mis dans un embarras très-grand ; car j'avais déjà proposé M. *Davou*. Voici de quelle manière je me suis conduit . J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit ; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes , et je les ai lues ce matin à M. le duc de *Richelieu* qui est venu chez moi : il a été charmé de votre style qui est net et simple , et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même , d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée . J'ai saisi ce moment pour lui faire sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne . Je lui ai inspiré un désir très-vif de de vous avoir auprès de lui . Il m'a promis de vous

confidérer comme vous le méritez , et de faire votre fortune , bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. *Davou*. Je ne fais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageaffiez avec personne la confiance que M. de *Richelieu* vous destine ; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole.

1724.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi , si vous êtes sage , si vous fentez la conséquence de la situation où vous êtes , en un mot , si vous allez à Vienne , il faut revenir au plutôt à Paris , et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de *Richelieu* m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous , quand il fut nommé ambassadeur ; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très - important que vous soyez ici quand M. l'ambassadeur aura ses instructions , de peur que les communiquant à un autre , il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne toute entière. Tout dépend des commencemens. Il faut , outre cela , que vous mettiez ordre à vos affaires ; et si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens , j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous , puisque je ferai huit mois entiers sans vous voir. Je vous conseille ou de vendre le manuscrit de l'abbé de *Chaulieu* , ou d'abandonner ce projet. Vous savez que les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues.

— Enfin, c'est à vous à vous décider. J'ai fait pour
 1724. vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon
 fils, pour moi-même. Vous m'êtes aussi cher que
 tout cela. Le chemin de la fortune vous est ouvert;
 votre pis aller fera de revenir partager mon apparte-
 ment, ma fortune et mon cœur.

Tout vous est bien clairement expliqué; c'est à
 vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que
 je vous en dirai.

LETTRE XXI.

A M. THIRIOT.

A la Rivière-Bourdet.

Vous m'avez causé un peu d'embarras par vos
 irrésolutions (5). Vous m'avez fait donner deux ou
 trois paroles différentes à M. de Richelieu qui a cru
 que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela
 de bon cœur, puisque vous demeurez avec nous. Je
 faisais trop de violence à mes sentiments, lorsque je
 voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune.
 Votre bonheur m'aurait coûté le mien, mais je m'y
 étais résolu malgré moi, parce que je penserai toute
 ma vie qu'il faut s'oublier soi-même pour songer
 aux intérêts de ses amis. Si le même principe d'amitié

(5) M. de Voltaire ayant proposé à M. Thiriot la place de secrétaire
 d'ambassade de M. le duc de Richelieu, M. Thiriot la refusa d'abord, puis
 l'accepta, et enfin la refusa tout-à-fait pour ne pas se séparer de M. de
 Voltaire.

qui me forçait à vous faire aller à Vienne , vous empêche d'y aller , et si avec cela vous êtes content de votre destinée , je suis assez heureux et je n'ai plus rien à désirer que de la santé . On me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite vérole , je me porterai bien ; mais en attendant , je suis plus mal que je n'ai jamais été . Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'état où je suis . Je passe ma vie dans mon petit appartement ; j'y suis presque toujours seul , j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer , et par la patience avec laquelle je souffre . Je fis l'effort , ces jours passés , d'aller à la comédie du passé , du présent et de l'avenir ; c'est *le Grand* qui en est l'auteur . Cela ne vaut pas le diable ; mais cela réussira , parce qu'il y a des danses et de petits enfans . Jamais la comédie n'a été si à la mode . Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris , que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau .

1724.

Dites un peu à madame de *Bernières* qu'elle devrait bien m'écrire . Je fais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi qu'il faut toujours consoler . On se dégoûte insensiblement des malheureux . Je ne ferai donc point surpris , quand , à la longue , l'amitié de madame de *Bernières* s'affaiblira pour moi ; mais dites - lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être , et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaieté .

Il n'y a nulles nouvelles ici ; mais à la Saint-Martin , je crois qu'on faura de mes nouvelles dans Paris .

1724.

LETTRE XXII.

À MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Octobre.

Vous allez probablement achever votre automne sans *Thiriot* et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi; et quand on a des arbres à planter, on ne se soucie guère d'un ami languissant.

Je suis très-fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout-à-fait inutile; mais malheureusement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je fais, c'est que *Dufresny* est mort, et que madame de *Mimeure* s'est fait couper le sein. *Dufresny* est mort comme un poltron, et a sacrifié à DIEU cinq ou six comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. Madame de *Mimeure* a soutenu l'opération avec un courage d'amazone; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra, car elle n'est

en

en rien changée : son humeur est toute la même. Je —
pourrai par la même raison revenir aussi de ma
maladie, car je vous jure que je ne suis point changé
pour vous, et que vous êtes la seule personne pour
qui je veuille vivre.

1724.

LETTRE XXIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière, près de Rouen.

De Paris, octobre.

JE viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à *Thiriot* de votre silence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches pour me gronder d'avoir été rendre une visite à une pauvre mourante qui m'en avait fait prier par ses parens. Vous êtes une mauvaise chrétienne de ne pas vouloir que les gens se raccommodent à l'agonie. Je vous assure qu'*Etéocle* aurait été voir *Polinice* si on lui avait fait l'opération du cancer. Cette démarche très-chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de *Mimeure*; ce n'est qu'un petit devoir dont je me suis acquitté en passant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre de mes longues absences. Si vous faviez l'état où je suis, assurément

Corresp. générale.

Tome I. D

ce ferait moi que vous plairiez. Je ne suis à Paris
1724. que parce que je ne suis pas en état de me faire transporter chez vous à votre campagne. Je passe ma vie dans des souffrances continues, et n'ai ici aucune commodité. Je n'espère pas même la fin de mes maux, et je n'envisage pour le reste de ma vie qu'un tissu de douleurs qui ne fera adouci que par ma patience à les supporter, et par votre amitié qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié que vous m'avez toujours témoignée, je ne ferais pas à présent dans votre maison ; j'aurais renoncé à vous comme à tout le monde, et j'aurais été enfermer les chagrins dont je suis accablé dans une retraite, qui est la seule chose qui convienne aux malheureux ; mais j'ai été retenu par mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'est dans les temps où j'ai souffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté, et j'ai osé croire que vous ne vous lasseriez pas de mes malheurs. Il n'y a personne qui ne soit fatigué à la longue du commerce d'un malade. Je suis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours si tristes, et de n'apporter dans votre société que de la douleur et de l'abattement ; mais je vous estime assez pour ne vous point fuir dans un pareil état, et je compte passer avec vous le reste de ma vie, parce que je m'imagine que vous aurez la générosité de m'aimer avec un mauvais estomac et un esprit abattu par la maladie, comme si j'avais encore le don de digérer et de penser. Je suis charmé que Thiriot nous donne la préférence sur l'ambassade ; je sens que son amitié et son commerce me sont nécessaires : c'était avec bien de la douleur que je me séparais de lui ; cependant

je ferais très-affligé s'il avait manqué sa fortune. Tout le monde le blâme ici de son refus ; pour moi je l'en aime davantage, mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point ses intérêts.

1724.
Vous favez que M. de Morville est chevalier de la toison. Il y avait long-temps que le roi d'Espagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus singulière, quoique dans un genre fort différent. La petite *Livri*, qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots qui valent dix mille livres de rente ; ce qui la rend plus heureuse que tous les chevaliers de la toison.

La petite *le Couvreur* réussit à Fontainebleau comme à Paris. Elle se souvient de vous dans sa gloire, et me prie de vous assurer de ses respects. Adieu, je n'ai plus la force d'écrire.

1725.

LETTRE XXIV.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

ME voici donc prisonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité, je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût souffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à la Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me faisais un plaisir d'aller jouir auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes, et je me hâtais de vous aller offrir les premices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaieté, et je vous l'apportais ; vous l'auriez augmentée encore. Je me figurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de Bernières même pourrait bien ne pas venir à la Rivière sitôt. En vérité je suis plus fait pour vivre avec vous que lui, et surtout à la campagne ; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle : pour moi il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent, et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris, que d'Entragues vient de s'enfuir en Hollande ; c'est

une affaire bien singulière et qui fait bien du bruit.
On parle de madame de *Prie*, de traitans, de quatorze cents mille francs, de signatures ; mais on prétend qu'on va le faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Espagne et madame de *Beaujolais* arrivèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à Vincennes à l'espagnole, et madame de *Beaujolais* vivra au palais royal à la française, et peut-être à la d'Orléans. Les dames du palais partent le 18 : voilà les nouvelles publiques. Les particulières sont que madame d'*Egmont* partage avec madame de *Prie* les faveurs du premier ministre, sans partager le ministère. On dit aussi que vous n'avez plus d'amitié pour moi, mais je n'en crois rien. Je me soucie très-peu du reste. Je vous aime de tout mon cœur, et vous prie instamment de m'écrire souvent. Mandez - moi si vous vous portez bien, si la boule de fer vous fait digérer, si vous devenez bien savante; pour moi j'ai presque fini mon poème, j'ai achevé la comédie de l'*Indiscret*, je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaisir, et par conséquent, je ferais à la Rivière si vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

1725

1725.

LETTRE XXXV.

A M. THIRIOT,

*Chez madame de Bernières, à la Rivière-Bourdet,
à Rouen.*

Paris, 25 juin.

J'AI toujours bien de l'amitié pour vous, grande aversion pour les tracasseries, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de Bernières; mais je n'y veux aller qu'en cas que je sois sûr d'être un peu désiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, si elle a toujours la même amitié pour moi; mais je ne ferais pas une stade si son amitié est diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier *Desalleurs* est à la Rivière, et que vous y passez une vie bien douce. Je ne fais si M. de Bernières se dispose à partir: il n'entend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au marais, et moi aux incurables. Je faurai probablement de ses nouvelles par madame de Bernières. Mandez-moi comment elle se porte, si elle est bien gourmande, si *Silva* lui a envoyé son ordonnance, si elle est bien enchantée du chevalier *Desalleurs*, si ledit chevalier, toujours bien fain, bien dormant et bien se dit toujours malade; enfin, si on veut me souffrir dans l'ermitage. Je ne fais aucune nouvelle, ni ne m'en soucie; j'attends des vôtres et vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXXVI.

1725.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris, à la comédie, ce 20 auguste.

DEPUIS un mois entier, je suis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue Mariamne, et l'Indiscret pour la seconde fois. Cette petite pièce fut représentée avant-hier samedi avec assez de succès ; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. *Dancourt* et *le Grand* ont accoutumé le parterre au bas-comique et aux grossièretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les mœurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand on ne fait rire que l'esprit : il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. Mariamne est enfin imprimée de ma façon, après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup.

— Au reste , ne croyez pas que je me borne dans
 1725. Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je
 fers DIEU et le diable tout à la fois assez passablement.
 J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que
 le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné.
 La femme au miracle est venue ce matin dans ma
 chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre
 maison, et en quelle odeur de sainteté nous allons être ?
 M. le cardinal de *Noailles* a fait un beau mandement
 à l'occasion du miracle , et pour comble ou d'honneur
 ou de ridicule , je suis cité dans ce mandement. On
 m'a invité en cérémonie à assister au *Te Deum* qui
 sera chanté à Notre-Dame en actions de grâce de la
 guérison de madame *la Fosse*. M. l'abbé *Couet*, grand-
 vicaire de son éminence , m'a envoyé aujourd'hui le
 mandement. Je lui ai envoyé une Mariamne avec ces
 petits vers-ci :

Vous m'envoyez un mandement,
 Recevez une tragédie ,
 Afin que mutuellement
 Nous nous donnions la comédie.

Ah , ma chère présidente , qu'avec tout cela je suis
 quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul
 dans ma chambre , et de sentir que vous êtes à trente
 lieues de moi ! Vous devez être dans le pays de
 Cocagne. M. l'abbé d'*Amfreville* , avec son ventre de
 prélat et son visage de chérubin , ne ressemble pas mal
 au roi de Cocagne. Je m'imagine que vous faites des
 soupers charmans , que l'imagination vive et féconde
 de madame *du Deffant* et celle de M. l'abbé d'*Amfreville*

en donnent à notre ami *Thiriot*, et qu'enfin tous vos momens font délicieux. M. le chevalier *Desalleurs* est-il encore avec vous ? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera long-temps.

Adieu, je pars incessamment pour Fontainebleau ; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

1725.

LETTRE XXVII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Versailles, septembre.

HIERNÀ dix heures et demie le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très-content. Il donna son pied à baiser à M. d'Eperron, et son cu à M. de Maurepas, et reçut les complimens de toute sa cour qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Rambouillet, et épousera mademoiselle *Leczinska* à Chantilly. Tout le monde fait ici sa cour à madame de *Bezeval* qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de baffe que l'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de *Villars*. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine ; elle répondit que les reines

— n'avaient point de parens. Les noces de *Louis XV*
1725. font tort au pauvre *Voltaire*. On ne parle de payer
aucune pension , ni même de les conserver ; mais en
récompense on va créer un nouvel impôt pour avoir
de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la
demoiselle *Leczinska*. Ceci ressemble au mariage du
soleil qui fait murmurer les grenouilles. Il n'y a
que trois jours que je suis à Versailles , et je voudrais
déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus
que Trianon et Marly , et je ne veux dorénavant
d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles
de votre santé. Digérez-vous bien ? allez-vous souvent
aux spectacles ? avez-vous fait dire à *Dufrène* et à la
le Couvreur de jouer *Mariamne* ? l'abbé *Desfontaines*
est-il en liberté ? *Thiriot* est - il toujours bien semil-
lant ? Conservez - moi votre amitié dont je fais plus
de cas que d'une pension et de ceux qui la donnent.

LETTRE XXVIII.

1725.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, ce vendredi 7 septembre.

PENDANT que *Louis XV* et *Marie-Sophie-Félicité de Pologne* font avec toute la cour à la comédie italienne, moi qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers et qui vous aimé de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre pour vous mander les balivernes de ce pays-ci que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. 1^o. M. de *la Vrillière* vient de mourir cette nuit à Fontainebleau, et M. le maréchal de *Grammont* est mort à Paris à la même heure. Ils ont assurément pris bien mal leur temps tous deux; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours passés le carrosse de M. le prince de *Conti* renversa en passant le pauvre *Martinot*, horloger du roi, qui fut écrasé sous les roues, et mourut sur le champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de Messieurs de *la Vrillière* et de *Grammont* qu'à celle de *Martinot*, à moins que quelqu'un n'ose demander, malgré les survivances, la place de secrétaire d'Etat et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très-bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacremens pour la première

— 1725. nuit , mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très-bonne mine , quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite , a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille : cela confisait en bijoux de toute espèce , hors des diamans. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : Voilà , dit-elle , la première fois de ma vie que j'ai pu faire des présens. Elle avait un peu de rouge le jour du mariage , autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle , mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de Mortemart ne voulut point faire exécuter. On donna à la place Amphitryon et le Médecin malgré lui ; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper , il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées et très-peu d'invention et de variété , après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste , c'est ici un bruit , un fracas , une presse , un tumulte épouvantable. Je me garderai bien , dans ces premiers jours de confusion , de me faire présenter à la reine ; j'attendrai que la foule soit écoulée et que sa Majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer ; alors je tâcherai de faire jouer Oedipe et Mariamne devant elle ; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire qu'elle serait bien aise que je prisse cette liberté. Le roi et la reine de Pologne , car nous ne connaissons plus ici le roi *Auguſte* , m'ont fait

demandeur le poëme d'*Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge ; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines ; ce serait trop que de la profe et des vers en même temps. J'aime mieux que sa Majesté soit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi.

1725.

Vous qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi , je vous en prie, si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci , surtout depuis qu'elle est ornée de madame *du Deffant* et de M. l'abbé *d'Amfreville*. Je vous aime tendrement et vous embrasse mille fois. Adieu,

LETTRE XXXIX.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau , 13 novembre.

LA reine vient de me donner sur sa cassette une pension de quinze cents livres que je ne demandais pas : c'est un acheminement pour obtenir les choses que je demande. Je suis très-bien avec le second premier ministre, M. *Duverney*. Je compte sur l'amitié de madame de *Prie*. Je ne me plains plus de la vie de la cour ; je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis ; mais si vous êtes encore gourmande , et si vous

— avez encore vos maux d'estomac et vos maux d'yeux,
 1725. je suis bien loin de me trouver un homme heureux.
 S'il est vrai que vous restiez à votre campagne jusqu'à
 la fin de décembre, ayez la bonté de m'en assurer et
 de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les
 agréments que l'on peut avoir dans le pays de la cour,
 ne valent pas les plaisirs de l'amitié ; et la Rivière, à
 tous égards, me fera toujours plus chère que Fontai-
 nebleau. Permettez-moi d'adresser ici un petit mot à
 notre ami *Thiriot*.

Ne croyez pas, mon cher *Thiriot*, que je suis aussi
 dégoûté d'*Henri IV* que vous le paraîssez de *Mariamne*.
 Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le
 duc d'*Orléans* et son système avec *Lass*. Voyez si tout
 cela vous paraît bien dans son cadre, et si notre sixième
 chant n'en sera point déparé. Songez qu'il m'a fallu
 parler noblement de cet excès d'extravagance, et
 blâmer M. le duc d'*Orléans* sans que mes vers eussent
 l'air de fatire.

Je dis en parlant de ce prince :

* * * * *

D'un sujet et d'un maître il a tous les talens ;
 Malheureux toutefois dans le cours de sa vie
 D'avoir reçu du ciel un si vaste génie.
 Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
 Qu'on offre à ton esprit trop plein du merveilleux.
 Un écossais arrive et promet l'abondance,
 Il parle, il fait changer la face de la France.
 Des trésors inconnus se forment sous ses mains :
 L'or devient méprisable aux avides humains.

Le pauvre qui s'endort au sein de l'indigence
Des rois à son réveil égale l'opulence.

1725.

Le riche en un moment voit fuir devant ses yeux
Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aieux,
Qui pourra dissiper ces funestes prestiges, &c.

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du système, mais je ne fais si j'en ai parlé assez poétiquement ; nous en raisonnons, à ce que j'espère, à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poétique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon esprit. Je cesserai plutôt d'être poète que d'être l'ami de *Thiriot*.

Et vous, mon cher abbé *Desfontaines*, j'ai bien parlé de vous à M. de *Fréjus* ; mais je fais par mon expérience que les premières impressions sont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre dernier journal. Je vous suis presque également obligé pour *Mariamne* et pour le héros de *Gratien*. Je suis fâché que vous soyez brouillé avec les révérends pères ; mais puisque vous l'êtes, il n'est pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiser, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le premier traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne fais aucune nouvelle de M. l'abbé *Bignon*. Je ferais bien fâché de sa maladie, s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre *Saint-Didier* est venu à Fontainebleau avec *Clovis*, et tous deux ont été bien bafoués. Il sollicita M. de *Mortemart*, et l'importuna pour avoir une pension. M. de *Mortemart* lui répondit que quand on faisait des vers, il les fallait faire comme

moi. Je suis fâché de la réponse. *Saint-Didier* ne me
 1725. pardonnera point cette injustice de M. de *Mortemart*. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé *Raguet* dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé *Desfontaines* que l'abbé *Raguet* ?

Je présente mes respects au maître de la maison, à M. l'abbé d'*Amfreville*, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à la Rivière.

Buvez tous à ma santé : et vous, madame la Préfidente, foyez bien sobre, je vous en prie.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

Le 12 auguste.

— J'AI reçu bien tard, mon cher *Thiriot*, une lettre
 1726. de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi par-tout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher *Thiriot*, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu.

Puisque

Puisque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi (*), comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher *Thiriot*; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je suis encore très-incertain si je me retirerai à Londres. Je fais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions; mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais, dans l'idée feulement d'apprendre à penser. Mais je ne fais si ma petite fortune, très-dérangée par tant de voyages, ma mauvaise santé, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de Witheall et de Londres. Je suis très-bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec assez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je fasse le voyage. Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie, l'une de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes.

J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi

(*) Le chevalier de Rohan.

— et de la reine, le seul regret que j'ai est de n'avoir
1726. pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une
consolation pour moi dans ma solitude de penser
que j'aurais pu, une fois en ma vie, vous être de
quelque utilité; mais je suis destiné à être malheu-
reux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un
honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir
à ses amis, m'est refusé.

Je ne fais comment madame de *Bernières* pense à
mon égard.

Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur
Contre la défiance attachée au malheur?

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue
pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle.
Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune
rangée, bien du plaisir, et des amis comme vous.
Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques
amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez
de moi sobrement avec eux, et entretenez le sou-
venir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans exa-
miner si je fais exactement réponse. Comptez sur
mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher *Thiriot*; aimez-moi malgré l'ab-
sence et la mauvaise fortune.

LETTRE XXXI.

1726.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Londres, 16 octobre.

Je n'ai reçu qu'hier, Madame, votre lettre du 3 de septembre dernier. Les maux viennent bien vite, et les consolations bien tard. C'en est une pour moi très-touchante que votre souvenir : la profonde solitude où je suis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plutôt. Je viens à Londres pour un moment; je profite de cet instant pour avoir le plaisir de vous écrire, et je m'en retourne sur le champ dans ma retraite.

Je vous souhaite du fond de ma tanière une vie heureuse et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la santé, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'opéra avec le chevalier de Rohan, pourvu que vous en ayez fenti quelque confusion.

Réjouissez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la constance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laisssez-moi espérer que l'absence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai

— retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs, qui du moins ressemblera à l'amitié.

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence, mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié.

Je pourrai bien revenir à Londres incessamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si à mon arrivée j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma sœur à vivre, et à moi à mourir ; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte : vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce ferait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas ! Madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les momens où vous m'avez assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par générosité, si vous ne pouvez plus m'aimer par goût.

Mon adresse chez milord *Bolingbroke*, à Londres.

LETTRE XXXII.

1727.

A M. ***. (7)

DANS ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui confiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France un duc et pair ne fait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte si vous ne lappelez pas *Monseigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

(7) Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

Le roi donne des gages aux comédiens , et le curé
1727. les excommunie. Le magistrat de la police a grand
soin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval ;
à peine a-t-il ordonné les réjouissances qu'on fait
des prières publiques , et toutes les religieuses se
donnent le fouet pour en demander pardon à DIEU.
Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande
les jours maigres , les rôtisseurs en vendent tant
qu'ils veulent. On peut acheter des estampes , le
dimanche , mais non des tableaux. Les jours de la
Vierge on n'a point de spectacles , on les représente
tous les dimanches.

On lit dévotement à l'église les chapitres de
Salomon , où il dit formellement que l'ame est mor-
telle , et qu'il n'y a rien de bon que de boire et
de se réjouir.

On fait brûler *Vanini* , et on traduit *Lucrèce* pour
monsieur le dauphin , et on fait apprendre par cœur
aux écoliers , *formosum pastor Corydon* , &c. On se
moque du polythéisme , et on admet le trithéisme et
les saints.

En Angleterre les ducs sont appelés *princes*. La
communion anglicane est opposée au gouvernement
qui la tolère; la liberté , et les matelots enrôlés par
force; défense d'injurier personne , mais permis de
mettre la première lettre du nom , &c.

LETTRE XXXIII.

1728.

A M. THIRIOT.

A Londres, 4 auguste.

Voici qui vous surprendra, mon cher *Thiriot*, c'est une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas assez la langue anglaise pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc en langue vulgaire les tendres assurances de ma constante amitié. Je suis bien aise d'ailleurs de vous dire intelligiblement que si on a fait en France des recherches de la *Henriade* chez les libraires, ce n'a été qu'à ma sollicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à M. le garde des sceaux et à M. le lieutenant de police de Paris, pour les supplier de supprimer les éditions étrangères de mon livre, et surtout celle où l'on trouverait cette misérable critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur est un réfugié connu à Londres, et qui ne se cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puisse me soupçonner de cette guenille; mais *odi profanum vulgus, et arceo*; et les fots jugemens et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à supporter des malheurs réels; et qui méprise les grands peut bien mépriser les fots. Je suis dans la résolution de faire incessamment une édition correcte du poème auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher *Thiriot*, que vous eussiez pu vous

— en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un Essai sur la poësie épique qui ne sera point la traduction d'un embryon anglais mal formé, mais un ouvrage complet et très-curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaise foi ou de très-peu de sens, ont trouvé à redire que j'aye osé, dans un poëme qui n'est point un colifichet de roman, peindre DIEU comme un être plein de bonté et indulgent aux fottises de l'espèce humaine. Ces faquins-là feront tant qu'il leur plaira de DIEU un tyran; je ne le regarderai pas moins comme aussi bon et aussi sage que ces messieurs sont fots et méchans.

Je me flatte que vous êtes pour le présent avec votre frère. Je ne crois pas que vous suiviez le commerce comme lui; mais si vous le pouviez faire, j'en ferais fort aise; car il vaut mieux être maître d'une boutique, que dépendant dans une grande maison. Instruisez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus souvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris où vous voyez tous les jours des folies nouvelles qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami, assez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien savoir où est madame de *Bernières*, et ce que fait le chevalier anglais *Desalleurs*: mais surtout parlez-moi de vous, à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute la tendresse d'un homme qui ne trouve rien au monde de si doux que de vous aimer.

LETTRE XXXIV.

1730.

A M. DE FORMONT.

Ce jeudi.

JE ferais un homme bien ingrat, Monsieur, si en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événemens de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand Eryphile et Jules-Céfar seraient fissés, j'aurais bien de quoi me dédommager puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette maudite ville.

Carmina secessum scribentis et otia querunt.

Je commençais un peu à philosopher avec vous, mais je ne fais si j'aurai pris une assez bonne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les momens que vous employez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous eussiez corrigé mes fautes que celles de *Jore*. Vous êtes un peu plus sévère que M. de *Cideville*, mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant, quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu ; je ne vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore

vu et même ne verrai de long-temps aucun de ces
^{1730.} fous qu'on appelle le beau monde. Je vous embrasse
de tout mon cœur, et me compte quelque chose
de plus que votre très-humble et très-obéissant
serviteur ; car je suis votre ami, et vous êtes ten-
drement attaché pour toute ma vie.

LETTRE XXXV.

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

Décembre.

PRODIGE, je vous présente une Henriade : c'est
un ouvrage bien sérieux pour votre âge; mais qui
joue *Tullie* est capable de lire, et il est bien juste
que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit.
J'ai pensé mourir cette nuit, et je suis dans un
bien triste état; sans cela, je serais à vos pieds
pour vous remercier de l'honneur que vous me
faîtes aujourd'hui. La pièce est indigne de vous;
mais comptez que vous allez acquérir bien de la
gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de
Tullie. Ce sera à vous qu'on aura l'obligation du
succès. Mais pour cela souvenez-vous de ne rien pré-
cipiter, d'animer tout, de mêler des soupirs à votre
déclamation, de mettre de grands temps. Surtout
jouez avec beaucoup d'ame et de force la fin du cou-
plet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des
fanglots et de grands temps dans le dernier morceau.
Paraïssez-y désespérée, et vous allez désespérer vos
rivaux. Adieu, prodige.

Ne vous découragez pas ; songez que vous avez joué à merveille aux répétitions ; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber Mariamne , et je l'ai vue se relever.

Au nom de Dieu, foyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien , qu'importe ? Vous n'avez que quinze ans , et tout ce qu'on pourra dire , c'est que vous n'êtes pas ce que vous ferez un jour. Pour moi , je n'ai que des remercimens à vous faire ; mais si vous n'avez pas quelque sensibilité pour ma tendre et respectueuse amitié , vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi , qui vous aime en père , et vous jouerez mon rôle d'une manière intéressante.

Adieu ; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

1731.

LETTRE XXXVI.

A M. FAVIERES,

TRADUCTEUR D'UN POEME LATIN SUR LE PRINTEMPS.

4 mars.

JE vous suis très-obligé, mon cher *Favières*, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne fais point qui est l'auteur des latins ; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie, et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet.

Rien n'est si commun que des vers latins, dans lesquels on mêle le style de *Virgile* avec celui de *Térence*, ou des épîtres d'*Horace*. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les éloges de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properc*e, et même dans quelques endroits de *Pétrone*, qui respirent la mollesse et la volupté.

Je suis enchanté de ces vers :

Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos;
Bafia lascivæ jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'Amour,

Vulnere qui certo lœdere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaisirs
qui fuient avec la jeunesse.

1731.

*Sic fugit humanæ tempestaſ aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.*

Je citerais trop de vers, si je marquais tous ceux
dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage soit rempli de feu et de
noblesse, je conseillerais plutôt à un homme qui
aurait du goût et du talent pour la littérature, de les
employer à faire des vers français. C'est à ceux qui
peuvent cultiver les belles lettres avec avantage à faire
à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait
provision des richesses de l'antiquité, et plus on est
dans l'obligation de les transporter en son pays. Ce
n'est pas à ceux qui méprisent *Virgile*, mais à ceux
qui le possèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher *Favières*, à votre
traduction du *Printemps*, ou plutôt à votre imitation
libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et
brillantes, vos images bien frappées ; et surtout je
vois que vous êtes fidelle à l'harmonie, sans laquelle
il n'y a jamais de poësie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je vou-
lais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu ;
je vais dans un pays où le printemps ne ressemble
guère à la description que vous en faites l'un et
l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq
jours, et suis bien loin assurément de faire des
tragédies.

Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.

— J'ai renoncé pour jamais aux vers;
1731.

Nunc versus et cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu; je vous aime en vers et en prose, de tout mon cœur, et vous ferai attaché toute ma vie.

LETTRE XXXVII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) le 1 mai. (*)

JE vous écris enfin, mon cher *Thiriot*, du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du monde, si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes compliments sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne (8). Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce que vous m'avez si souvent demandée. (9)

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon ame :

(*) M. de Voltaire s'était caché près de Rouen à cette époque, et n'avait confié le secret de sa retraite qu'à messieurs *Thiriot*, *Formont* et *Cideville*. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

(8) Mademoiselle *Sallé*, qui était à Londres.

(9) Voyez les vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*, vol. de Poëmes.

je ne puis m'empêcher de laisser aller ces vers,
 qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendresse et par la pitié , et dans lesquels, en pleurant mademoiselle *le Couvreur*, je rends au mérite de mademoiselle *Sallé* la justice qui lui est due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage , entre leur sage hardiesse et notre folle superstition , entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent à Paris.

1731.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 1 juin.

JE t'écris d'une main par la fièvre affaiblie ,
 D'un esprit toujours ferme , et dédaignant la mort ,
 Libre de préjugés , sans liens , sans patrie ,
 Sans respect pour les grands et sans crainte du fort :
 Patient dans mes maux et gai dans mes boutades ,
 Me moquant de tout fôt orgueil ,
 Toujours un pied dans le cercueil ,
 De l'autre fesant des gambades .

Voilà l'état où je suis , mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le calme de mon esprit , et peut augmenter les souffrances de mon

— corps , qui assurément sont bien vives , c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai , il y a environ un mois , quelques vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur* , remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte , et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement , mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur , son ami , son amant , et qui de plus est poète. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de copies. Mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi ; qu'on en a furtout retenu les endroits les plus forts ; que ces endroits ont été envenimés , qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère ; et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France , où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement , mon cher *Thiriot* , de la vérité de ces bruits , de ce que j'ai à craindre , et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler , ou de me taire et de laisser faire au temps.

On a commencé , sans ma participation , deux éditions de *Charles XII* , en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point savoir de M. *Chauvelin* quel sera en cette occasion l'esprit des ministres de la librairie.

A l'égard du secret que je vous confiai en partant , et qui échappa à M. l'abbé de *Rothelin* , soyez impénétrable , soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens *Eryphile*.

Détournez

Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me —
rendre ce service avec votre amitié ordinaire. 1731.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

*Thiriot mihi primus amores
Abstulit, ille habeat secum.*

LETTRE XXXIX.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 30 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher *Thiriot*. Ne soyez pas étonné du silence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne sympathie avec vous. J'avais la fièvre quand vous aviez le dévoiement, et j'ai passé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre est un étrange régime où je me suis mis. J'ai fait toute la tragédie de César depuis qu'Eryphile est dans son cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayser les curieux sur Eryphile : car le moyen de croire que j'aye fait César et Eryphile, et achevé Charles XII en trois mois ! Je n'aurais pas fait pareille besogne à Paris en trois ans. Mais vous savez bien quelle prodigieuse différence il y a entre un esprit recueilli dans la retraite, et un esprit dissipé dans le monde.

Carmina secessum scribentis et otia querunt.

J'ai reçu aussi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent ; je les ai corrigées avec soin ; je compte, quand je ferai à Paris, troquer avec vous de porte-feuille ; je vous

Corresp. générale.

Tome I. F

— donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me
 1731. rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous
 gagnerez au change : car vous n'avez pas l'*Uranie* ;
 et puisque vous êtes un homme discret vous l'aurez :
Quia super pauca fuiſti fidelis, ſupra multa te conſtituam.

Je vous envoie, mon cher ami, une réponse à des invectives bien injustes que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les semaines de l'abbé *Desfontaines*. Il me doit au moins la justice d'imprimer cette réponse qui est, *uti nos decet effe*, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Kenterbury, afin que si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du Journal du Parnasse où elle doit être insérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre, mais je ne fais pas si j'ai bien répondu. (*)

Si vous imprimez l'abbé de *Chaulieu*, n'y mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aye montré les changemens que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adressées. Faites ma cour à monsieur de *Chauvelin*, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes respects à messieurs de *Fontenelle* et *la Motte*. J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponse à l'abbé *Desfontaines*, non-seulement parce que je suis charmé de leur rendre justice, mais parce que M. l'abbé *Desfontaines* m'a accusé, dans son Dictionnaire néologique, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu associer à ses malignités. *Separata causam meam à gente iniqua et dolosa*. Adieu.

(*) Voyez la lettre aux auteurs du Nouvelliste du Parnasse. Mélanges littéraires, tome III, l'auteur la suppose écrite d'Angleterre, quoiqu'il fut alors à Rouen.

LETTRE XL.

1731.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN,

13 auguste.

VOICI donc tout simplement, mon cher *Ovide* de Neufrise, comment j'ai rédigé vos vers, non que je ne les aimasse tous, mais c'est que des français en retiennent plus aisément quatre que douze.

La Faye est mort, V*** se dispose
A parer son tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque esprit de travers
De l'étourdir d'une ode en prose.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laisse celui de tuteur de la Henriade et de l'Essai sur l'épopée. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de *Milton*, et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'Essai, et j'espère dans peu de jours vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je ferai bien embarrassé quand il faudra parler de moi ; je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaissez :

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi ferait trop fort ;
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.

— 1731. Je me bornerai , je crois , à dire que monsieur de Cambrai s'est trompé quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient furement à la longue , et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se fouterir plus long-temps. Cette opinion de M. de *Fénélon* a favorisé le mauvais goût de bien des gens , qui , ne pouvant faire des vers , ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de *Fénélon* lui-même était du nombre de ces impuissans qui disent que les c . . . ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poësie , parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose ; il n'avait nulle connaissance du rythme et de ses différentes césures , ni de toutes les finesse qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poëte autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de *Danchet*. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du *Télémaque* , et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie est dans leurs écrits , mais j'ai assez d'amour propre pour nier tout net qu'elle se trouve dans ceux de votre serviteur. Toujours fais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de *Formont* de vous donner de temps en temps quelque petit coup d'aiguillon. Je lui ai écrit amplement. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent se trouver dans l'*Effai sur la poësie épique* , *Jore* n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poste ; on a réponse en vingt-quatre heures ; c'est une chose qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux

venir les corriger moi-même, et passer avec vous
l'automne.

1731.

Mille complimens à notre ami M. de *Formont*. Si sa femme , entre vous et lui, n'aime pas les vers , il y aura bien du malheur.

LETTRE XLI.

A M. DE CIDEVILLE.

19 augeſtē.

COMMENT va votre santé? Je vous en prie , mandez-le moi : vous pouvez compter que je m'y intéresse comme une de vos maîtresses. Mais , *si vales , macte animo* , et pour Dieu faites ce troisième acte , et que je ne dise point; *Ultima primis non bene respondent*. On a lu Jules - César devant dix jésuites ; ils en pensent comme vous ; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs stoïques et dures. J'ai un peu retravaillé Eryphile , et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de *Crébillon* chez M. le duc de *Richelieu* : il nous récita des morceaux de son *Catilina* qui m'ont paru très-beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère ; *laudatur et alget*. Savez-vous que M. de *Chauvelin*, le maître des requêtes , fait travailler à une traduction de M. de *Thou*? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu , mon cher ami ; en vous remerciant des deux corrections à la *Henriade*. M. de *Formont* me les avait mandées ; elles sont très-judicieuses. *Vale.*

1731.

LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

5 septembre.

MON cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux ; c'est que je corrige *Eryphile* ; elle n'est encore digne ni de vous ni du public , ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion ; il faut ôter les défauts , et augmenter encore les beautés. L'arrivée de *Théandre* au troisième acte , ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte , me paraissent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais quand tout cela sera fait , et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poësie, j'ose croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices , à mes chers amis de Rouen , que j'aimeraï toute ma vie , et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans , et je n'y ai pas répondu.

Mais , chers Formont et Cideville ,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eryphile ,
Prêtez-moi tous deux votre style ,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville .

LETTRE XLIII.

1731.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce 8 septembre.

JE reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéresse le plus, et vous vous doutez bien que c'est celle qui contient les vers sur la mort de ce pauvre M. de *la Faye*.

Vos vers sont comme vous, et partant je les aime ;
 Ils sont pleins de raison, de douceur, d'agrément :
 En peignant notre ami d'un pinceau si charmant,
 Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de *Cideville* que Jules-César avait défarmé la critique impitoyable de M. de *Maisons*, mais qu'il tenait encore bon contre *Eryphile*.

Je ne fais si je vous ai fait part du discours que m'a tenu le jeune M. de *Chauvelin*, vrai protecteur des beaux arts. *Avez-vous fait imprimer Charles XII?* m'a-t-il dit ; et sur ce que je répondais un peu en l'air, *si vous ne l'avez pas imprimé*, a-t-il ajouté, *je vous déclare que je le ferai imprimer demain*.

C'est un homme charmant que ce M. de *Chauvelin*, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de *Fleuri* et contre monsieur le garde des sceaux. Il fait imprimer le de *Thou*, et le fait traduire

— en français. Il soutient tant qu'il peut l'honneur de
1731. notre nation qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre suffrage et par sa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître Charles XII. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous supplie de le faire venir par roulier à l'adresse de M. le duc de *Richelieu*, à Versailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de *Richelieu*, qui fera conduire le tout en sûreté. Si les frais de voiture sont trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me reste qu'à vous assurer de la reconnaissance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher *Cideville* achève donc ce qu'il a si heureusement commencé! Je l'embrasse de tout mon cœur.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de Séthos; je ne l'ai point lu.

LETTRE XLIV.

1731.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 septembre.

Mon cher ami, la mort de M. de *Maisons* m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent, six heures, sans secours un homme qu'un instant peut tuer! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie! Mon cher *Gideville*, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. Je viendrais assurément le plutôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

1731.

LETTRE XLV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

EH bien, mon cher *Formont*! au milieu des tracasseries du roi et du parlement, de l'archevêque et des curés, des molinistes et des jansénistes, aimez-vous toujours *Eryphile*? Vous m'exhortez à travailler, mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé, à vous et à M. de *Gideville*. Il me semble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. La bonne reine, vieille pécheresse, pénitente, était bernée par les Dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop foudains, et ne laissaient pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentiments qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi*; on assemblait le peuple au troisième; on déclarait roi le fils d'*Eryphile*. *Hermogide* donnait sur le champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'*Alcméon* faisait à l'instant un nouveau coup de théâtre. *Théandre* arrivait dans la minute, et faisait tout suspendre, en disant que les Dieux faisaient le diable à quatre. Tant d'éclairs, coup sur coup, éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit emporté par tant de secousses, ne

pouvait se fixer ; et quand l'ombre arrivait après tant de vacarmes , ce n'était qu'un coup de massue sur *Alcméon* et *Eryphile* déjà attérrés et étourdis de tant de chutes. *Théandre* avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçans , et qui , pour comble de défaut , ne convenaient pas dans la bouche de *Théandre* qui , felon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de *Cideville* , parlait trop ou trop peu , et n'était qu'un personnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts ? mais en même temps ne fentez-vous pas combien il est aisè de les corriger ? Qui voit bien le mal , voit aussitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route opposée ; *contraria contrariis curantur*. Vous faurez bientôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque succès. Je compte faire partir *Eryphile* pour Rouen avant qu'il soit peu ; mais j'aurais bien voulu savoir auparavant ce que vous et M. de *Cideville* pensez des changemens que je dois faire. Peut-être me renverrez - vous encore *Eryphile*. Ne manquez pas , Messieurs , de me la renvoyer impitoyablement , si vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits incontestables sur cet enfant que vous avez vu naître.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement. Mille compliments à l'ami *Cideville*.

1731.

LETTRE XLVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 2 novembre.

Mon cher et aimable *Cideville*, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adressé à M. de *Formont* un paquet de Charles XII, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier président, et un autre pour M. *Desforges*. Il y a aussi une lettre pour le premier président, que j'aurais bien souhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gravior foret*; mais comme le temps me presse un peu, j'ai supplié M. de *Formont* de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fussiez absent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez, par quelques petits mots, ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point présentée par vous. Je vous prierai bien aussi de continuer à mettre M. *Desforges* dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ses bons procédés; et puisqu'à votre considération il a favorisé l'impression du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, sans quoi il ne m'aurait rendu qu'un service onéreux; et comme le voilà mis, grâce à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes œuvres, faite à Amsterdam chez *Ledet et Desbordes*, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part ; mais la plus forte , mon cher ami , fera mon empressement pour *Daphnis et Chloé* , pour *Antoine et Cléopâtre* , et pour la dame *Io*. J'attends avec impatience cet ouvrage dont j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne fassent point tort aux Muses.

1731.

*Mox ubi publicas
Res ordinaris , grande munus ,
Cecropio repetis cothurno.*

A l'égard de mon cothurne , il ne passera qu'après celui de *Lagrange* : ainsi Eryphile ne paraîtra probablement qu'en février. Tant de délais font bien favorables. Eryphile n'en vaudra que mieux ; mais s'ils font du bien à la pièce , ils font bien du mal à l'auteur qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade , toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen ; mais je vous avais pour ma consolation , et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmans , ce commerce si doux ,
Ce plaisir de l'esprit , plaisir vif et tranquille ,
Est à mon corps usé le seul remède utile.

Ah ! que j'aurais souffert sans vous !

1731.

LETTRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, novembre.

D'où vient donc, mon cher *Cideville*, que vous ne me donnez point de vos nouvelles ? N'avez-vous point reçu le Charles XII que je vous ai adressé sous le couvert de M. de *Formont*, avec une lettre pour monsieur le premier président ? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de *Formont*. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité, que quand vous avez eu quelques services à me rendre. Est-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous ? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère, et nulle du public.

Mais favez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre *Jore* ? Je fus assez heureux pour le savoir, et assez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la bastille ; le tout, pour avoir imprimé une préface un peu ironique à la tête du procès du père *Girard*. Cette préface était de l'abbé *Desfontaines*, à qui je sauve la prison pour la seconde fois ; et mon avis est, qu'il ne l'a méritée que lorsqu'il m'a payé d'ingratitude ; car j'en pense pas qu'on doive, en bonne justice, coiffer un homme pour avoir suivi la morale des jésuites, ni pour l'avoir décriée.

LETTRE XLVIII.

1731.

A M. THIRIOT.

x décembre.

Mon cher Thiriot, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de Chauvelin de vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le féroix et l'ironie sont assurément bien mal mêlés ensemble, et dans lequel on loue avec des exclamations exagérées, les factums de Chaudon et ceux pour le père carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface est pourtant d'un homme d'esprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très-fâché que M. de Chauvelin connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui plus être attaché, ni être plus en colère que je le suis. Quand *Orphée-Rameau* voudra, je ferai à son service. Je lui ferai airs et récits comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites. (*)

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet :

Le vrai bonheur
 Souvent dans un cœur
 Est né dans le fein de la douleur.
 C'est un plaisir
 Qu'un doux souvenir
 Des peines passées ;
 Les craintes cessées
 Font renaître un nouveau désir.

(*) L'opéra de Samson.

— Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus et
1731. moi aussi.

Mais quand il voudra faire jouer Samson , il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-deffus de la basse envie et de la petite intrigue d'auteur , tel qu'un *Fontenelle* et non pas un *Hardion* : *who envies poets as Eunuks envy lovers.* Ce M. *Hardion* a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. *Rouillé*.

LETTRE XLI.

A M. DE FORMONT.

Paris , ce 10 décembre.

GRAND merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous les onze pélerins ; mais que dites-vous de l'injustice des méchans qui prétendent qu'Eryphile est de moi , et que Charles XII a été imprimé à Rouen ? L'antechrist est venu , mon cher Monsieur ; c'est lui qui a fait la Vérité de la religion prouvée par les faits , Marie Alacoque , Séthos , Oedipe en prose rimée et non rimée ; pour Charles XII , il faut qu'il soit de la façon d'*Elie* ; car il est très-approuvé et persécuté. Une chose me fâche , c'est que le chevalier *Folard* , que je cite dans cette histoire , vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de St *Paris*. Cela infirme un peu son autorité ; mais , après tout , le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnables.

Vous

Vous devez savoir qu'on a voulu mettre *Jore* à la bastille pour avoir imprimé, à la tête du procès du père *Girard*, une préface quel'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver *Jore*, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface, n'a pas été affaiblie ni dans l'esprit des jésuites, ni dans celui des magistrats leurs valets; cependant, c'était l'abbé *Desfontaines* qui en était l'auteur. On l'a su à la fin; et ce qui vous étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la bastille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même.

J'ai écrit à M. de *Cideville* pour le prier d'engager M. *Desforges* à empêcher rigoureusement qu'on n'imprime Charles XII à Rouen. Je crois que les *Machuels* en ont commencé une édition. M. le premier président ferait un beau coup de l'arrêter; mais *Daphnis et Chloé*, *Antoine et Cléopâtre*, *Isis et Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

1731.

LETTRE L.

A M. DE FORMONT.

Paris, 25 décembre,

J'AI reçu votre lettre par les mains de *Thiriot* ; mais je ne fais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé *Linant* qui me ferait cher , pour peu qu'il fit quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche (*) des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage ; car son commerce était aussi plein de douceur , que ses poësies de dureté. C'est un bon homme , un bel esprit et un poëte médiocre de moins. L'évêque de Luçon , fils de ce *Buffi Rabutin* qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait , succède à *la Motte* dans la place d'académicien , place méprisée par les gens qui pensent , respectée encore par la populace , et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre *Eryphile* sera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vites l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris aux premières représentations. Je jouirai bien de votre commerce , car me voici votre voisin. Madame de *Fontaine-Martel* , la déesse de l'hospitalité , me donne à coucher dans son appartement bas qui regarde sur le palais royal.

(*) M. *Houdart de la Motte*.

Je n'en désemparerai pas , tant que vous ferez chez
M. Desalleurs.

1731.

Quand nous souperons ensemble, *nous parlerons de tout , et ne traiterons rien*, comme dit un certain auteur très-aimable ; mais hors de là , je veux traiter avec vous beaucoup de choses. A l'égard de *Jore*, on m'a assuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen; mais je ne lui conseille pas de revenir sitôt à Paris. Gardez toujours chez vous , je vous en supplie, les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne ; mais il faut vous voir long-temps pour que là besogne soit bonne.

Carmen reprehendite quod non

Multa dies et multa litura coercuit...

Adieu , *operum nostrorum candide judex*. Priez donc notre cher *Cideville* de nous envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1732.

LETTRE LI.

A M. DE CIDEVILLE.

Dimanche 4 janvier.

Ma santé est pire que jamais. J'ai peur d'être réduit, ce qui ferait pour moi une disgrâce horrible, à ne plus travailler. Je suis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher *Cideville*; elles sont toujours ma consolation quand je souffre, et augmentent mes plaisirs quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable *Formont*, par la raison que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les Lettres anglaises; mais voici ce qui me tient: M. l'abbé de *Rothelin* m'a flatté qu'en adoucissant certains traits, je pourrais obtenir une permission tacite, et je ne fais si je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeasse l'épître dédicatoire de *Zaïre*, qui aurait paru tout uniment et sans contradiction, sans le mal-entendu entre monsieur votre premier président et M. *Rouillé*. Heureusement toute cette petite noife est entièrement apaisée. J'ai sacrifié mon épître, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le seul qui corrigez vos vers: en voici trois que j'ai cru devoir changer dans le premier acte de *Zaïre*. Je vous soumets cette rognure, comme tout le reste de l'ouvrage.

F A T I M E.

1732.

Vous allez épouser leur superbe vainqueur...

Z A I R E.

Eh, qui refuserait le présent de son cœur !
 De toute ma faiblesse il faut que je convienne,
 Peut-être que sans lui j'aurais été chrétienne,
 Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié.
 Mais Orofmane m'aime, et j'ai tout oublié.
 Je ne vois qu'Orofmane, &c.

Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de Zaïre, est nécessaire ; et qu'ainsi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu ; il ne se fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de Formont a envoyé une petite épître à madame de Fontaine-Martel, qui aurait fait honneur à *Sarrazin* et à l'abbé de *Chaulieu*. Adieu ; la plume me tombe des mains.

1732.

LETTRE LII.

A M. DE CIDEVILLE.

3 février.

ENFIN, mon cher *Cideville*, Eryphile et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de *Formont*, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, fait combien nous vous regrettons. Les momens agréables que je passe avec lui, me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais pour le moins aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de *Lezeau* est aussi à Paris; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de *Formont*, quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d'Eryphile. Pourquoi faut-il que ce soit M. de *Lezeau* qui soit à Paris, et que vous restiez à Rouen! Pardon, cependant, de mes souhaits: je ne songeais qu'à moi, et je ne faisais pas réflexion que le séjour de Rouen vous est peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est, comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux. Je présume même que cette félicité

dont je vous parle , a retardé un peu votre petit opéra.

1732.

Vous êtes trop tendre pour croire
Que de Quinault la poétique gloire
De tous les biens soit le plus précieux.

Pour moi qui suis assez malheureux pour ne faire ma cour qu'à Eryphile , j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre passion. Dieu veuille que je n'aye pas brodé un mauvais fond , et que je n'aye pas pris bien de la peine pour me faire fiffler.

Enfin , les rôles sont entre les mains des comédiens ; et en attendant que je sois jugé par le parterre , j'ai fait jouer la pièce chez madame de *Fontaine-Martel* , qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. Eryphile a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri , a fait verser des larmes ; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier ressort. Le cinquième acte est la plus mauvaise pièce de mon sac , et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après le Glorieux ; c'est une pièce de M. *Deslouches* , de laquelle on vous aura sans doute rendu compte. Elle a beaucoup de succès , et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne soit en général bien écrite , mais elle est froide par le fond et par la forme , et je suis persuadé qu'elle n'est soutenue que par le jeu des acteurs pour lesquels

— 17^{32.} il a travaillé. C'est un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour *Dufresne* et pour *Sarrasin*. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les spectateurs ne sont accoutumés. J'ai été assez hardi pour songer uniquement à bien faire, plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, si je ne réussis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus que le petit succès qu'a eu l'histoire du roi de Suède a soulevé l'envie contre moi. Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réussi en prose. Je ferais bien mieux de ne plus songer au théâtre, puisque *palma negata macrum donata reducet opimum.* Il vaudrait mieux cent fois revenirachever mes Lettres anglaises auprès de vous.

O vanas hominum mentes, ô pectora cæca!

Voilà bien du babil pour un malade; mais je vous aime, mon cher *Cideville*, et le cœur est toujours un peu diffus.

LETTRE LIII.

1732.

A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi des cendres, 27 février.

LA beauté qu'en secret Cideville idolâtre
Voit en lui deux talens rarement réunis :
 Le cœur aimable de Daphnis,
Et l'esprit du héros qui charmait Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réussi que le reste, et l'on est beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami *Formont*, qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi, qui cours risque d'être sifflé mercredi prochain, et qui vais faire répéter *Eryphile* dans l'instant, je ne puis que me recommander à DIEU et me taire sur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodassiez votre besogne à Paris, et moi la mienne ; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai seulement, *felices quibus ista licent*. Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'espère, mon cher ami, pouvoir vous procurer non-seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu ; je vous embrasse tendrement. *Plura alias.*

1732.

LETTRE LIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 8 mars.

Il faut vous donner les premices
De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
Le public a goûté mes derniers sacrifices ;
Ils en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher *Cideville*, qu'Eryphile que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué ; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que Jephthé et l'Arche du Seigneur soient mal reçus à l'opéra, lorsqu'un grand-prêtre de *Jupiter* et une catin d'Argos réussissent à la comédie ; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées, que si c'était son goût. Je demande très-humblement pardon à l'ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'opéra.

Pardon d'un billet si succinct ; courtes lettres et longues amitiés, est ma devise ; mais je ferais bien fâché et j'y perdrais trop, si vos lettres étaient aussi courtes.

1732.

LETTRE LV.

A M. BROSSETTE. (10)

Le 14 avril.

JE suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monsieur ; mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses dans l'histoire de *Charles XII.*

Je ne fais rien de si honorable pour les ouvrages de M. *Despréaux*, que d'avoir été commentés par vous, et lus par *Charles XII.* Vous avez raison de dire que le sel de ses fatires ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne, que de celle de *Chapelain* et de *Cotin*. Pour moi, quand j'ai dit que les fatires de *Boileau* n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde; mais très-supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. *Racine*. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie

(10) Auteur d'un commentaire sur les ouvrages de *Boileau*.

ni à la pureté du langage. Feu M. de *la Motte*, qui
1732. écrivait bien en prose, ne parlait plus français, quand
il fesait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs,
depuis M. *Racine*, sont écrites dans un style froid et
barbare ; aussi *la Motte* et ses consorts fesaient tout ce
qu'ils pouvaient pour rabaiffer *Despréaux* auquel ils
ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'en-
tends dire, quelques-uns de ces beaux esprits fubal-
ternes, qui passent leur vie dans les cafés, lesquels
font à la mémoire de M. *Despréaux*, le même honneur
que les *Chapelain* fesaient à ses écrits, de son vivant.
Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si
M. *Despréaux* les eût connus, il les aurait méprisés
autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très-fâché
que ces messieurs crussent que je pense comme eux,
parce que je fais une grande différence entre ses pre-
mières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout
de votre avis sur la neuvième satire qui est un chef-
d'œuvre, et dont l'épître aux muses de M. *Rousseau*,
n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai
très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des
ouvrages de ce grand-homme, qui méritait un com-
mentateur comme vous. Si vous voulez aussi, Monsieur,
me faire le plaisir dem'envoyer l'*Histoire de Charles XII*,
de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un
exemplaire.

Je suis , &c.

LETTRE LVI.

1732.

A M. DE CIDEVILLE.

16 mai.

J'AI reçu aujourd'hui Eryphile; mais, avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commissaire. Voici ce que j'allégué contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable contre la canonisation d'Eryphile.

1^o. En votre conscience n'avez-vous pas senti de la langueur et du froid, lorsqu'au troisième acte *Théandre* vient annoncer que les furies se font empêtrées de l'autel, &c. Ce que dit la reine à *Alcméon*, dans ce moment, est beau; mais on est étonné que ce beau ne touche point. La raison en est, à mon avis, que la reine est trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loisir de respirer; elle n'a pas un instant d'espérance et de joie: donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le spectateur, donc il faut retrancher cette fin du troisième acte.

2^o. Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. *Théandre* y fait un monologue inutile. La scène qu'il a ensuite avec *Alcméon* me paraît mauvaise, parce que *Théandre* n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il fait qu'*Alcméon* est fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en fait rien, il ne doit rien en soupçonner. Cette scène devrait être terrible, et n'est pas

— supportable. L'ombre venant après cette scène , ne
 1732. fait pas l'effet qu'elle devrait faire , parce qu'elle en
 dit moins que *Théandre* n'en a fait entendre. Enfin ,
 la reine ne finit point cet acte par les sentimens qu'elle
 devrait avoir. Elle ne marque que le désir d'épouser
Alcméon. Il faut qu'elle exprime des sentimens de ten-
 dresse , d'horreur et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très-peu à réformer au cin-
 quième , et rien au premier ni au second.

Prononcez-donc , mes chers amis ,
 Vous êtes ma cour souveraine ;
 Et je recevrai vos avis
 Comme un arrêt de Melpomène.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris , le 29 mai.

JE lisais ces jours passés , mon cher ami , que les
 gens qui font des tragédies négligent fort le style
 épistolaire , et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le
 malheur d'être dans ce cas , et en vérité j'en suis bien
 fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si
 mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de
 vous. Si je m'en croyais , je vous importunerais tous
 les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami
Cideville ; mais je ne suis occupé à présent qu'à

m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans Eryphile tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette besogne a été achevée qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour propre , et me donner le temps de l'oublier , j'en ai vite commencé un autre , et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur Eryphile que quand la nouvelle tragédie fera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'Eryphile était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier ; l'action se passera entre des turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible , et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant , et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois ; *quod felix , faustum musulmanumque sit.*

Je vis avant-hier l'abbé Linant , pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut , c'est-à-dire , ce que vous pensez de lui , me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le servir comme je le désirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de Fontaine-Martel ; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres qui est né avec tant de talens , et qui me paraît si aimable , que vous aimez , et qui m'aurait entretenu de vous , aurait fait la douceur de ma vie. Madame de Fontaine n'a pas voulu entendre raison ; elle prétend que Thiriot l'a rendue sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension , et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre Crébillon , frère ainé de Rhadamisle ,

1732.

— et encore plus pauvre que son père , lui a été présenté
 1732. dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté ; mais sachant
 qu'il avait vingt-cinq ans , elle n'a pas voulu le loger.
 Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que
 j'ai trente-six ans , et une trop mauvaise santé pour
 être amoureux ; elle ne veut point que les gens qu'elle
 aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on
 puisse avoir pour entrer chez elle , est d'être impuis-
 tant ; elle a toujours peur qu'on ne l'égorgé pour
 donner son argent à une fille d'opéra. Jugez d'après
 cela si *Linant* qui a dix-neuf ans est homme à lui
 plaire.

Je suis en vérité bien fâché de la haine que madame
 de *Fontaine-Martel* a pour la jeunesse. Votre abbé
 aurait été son fait et le mien. Mais quelque chose qui
 arrive , il réussira sûrement ; il est né sage , il a de
 l'esprit , de la bonne volonté , de la jeunesse ; avec
 tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers
 qu'il a faits pour vous , sont bien au-deffus de ceux
 qu'il avait faits pour *DIEU* et pour le chaos. On
 réussit selon les sujets. Je suis fort trompé , ou ce jeune
 homme a le véritable talent ; et c'est ce qui augmente
 encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui.
 Qu'il compte sur moi , si jamais je puis lui rendre ser-
 vice. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi ,
 et je l'en aimeraï davantage. Mon Dieu ! mon cher
Cideville , que ce serait une vie délicieuse de se trou-
 ver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres
 avec des talents et point de jalouse ! de s'aimer , de
 vivre doucement , de cultiver son art , d'en parler , de
 s'éclairer mutuellement ! Je me figure que je vivrai un
 jour dans ce petit paradis , mais je veux que vous en

foyez

foyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois.

LETTRE LVIII.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai.

JE viens de mander à notre cher *Cideville* combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé *Linant* à *Thiriot*. La dame du logis prétend que puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde *Thiriot* comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme, à qui elle ferait une pension, la quitterait sur le champ pour mademoiselle *Sallé*. Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé *Linant*, car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé qui ne le vaut pas assurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de *Formont*. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît; pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas *Eryphile* fitôt: j'ai tout corrigé; mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'*Eryphile*, était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point

— d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci,
1732. je vous jure , et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux
qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien , de si amou-
reux , de si tendre , de si furieux que ce que je verifie
à présent pour leur plaisir. J'ai déjà l'honneur d'en
avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé , ou ce sera
la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre.
Les noms de *Montmorency* , de *St Louis* , de *Saladin* ,
de *Jésus* et de *Mahomet* s'y trouveront. On y parlera
de la Seine et du Jourdain , de Paris et de Jérusalem.
On aimera , on baptisera , on tuera , et je vous enverrai
l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du
jeune *Bernard* , poète et homme aimable. Dès que
je l'aurai je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets
contre tout le monde ; mais ils sont assez , comme
presque tous les hommes d'aujourd'hui , malins et
médiocres. La fureur de jouer la comédie par-tout
continue toujours , et la fureur de la jouer très-mal
dure toujours aux comédiens français. Nous atten-
dons l'opéra des cinq ou six Sens ; la musique est de
Destouches , les paroles de *Roi* , qui se cache de peur
que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi les
Sermens indiscrets de *Marivaux* , où j'espère que je
n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement ,
ea cura quietum non me follicitat. Je ne connais et ne
veux de ma vie connaître que les belles-lettres , et
aimer que des personnes comme vous , si par bon-
heur il s'en rencontre.

Adieu , je vous suis attaché pour toute ma vie.

A M. D E F O R M O N T.

A Paris, 25 juin.

GRAND merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie, mais ils sont venus trop tard. La tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vîtesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se faisait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si long-temps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de Formont et Cideville.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à Eryphile; comme Perrin Dandin se délassait à voir des procès.

— Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable
1732. intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche absolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on s'intéressera davantage. Voilà en général quel est mon plan. Je me fais bon gré d'en avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un fût.

Adieu ; je vous aime bien tendrement, mon cher ami ; il faudra que vous reveniez ici ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me passer de vous voir.

LETTRE LX.

1732.

A M. DE FORMONT.

Paris, juillet.

JE ne comptais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant Eryphile et Zaïre. J'espère que vous les aurez incessamment. En attendant, il faut que je me disclupe un peu sur l'édition de mes Oeuvres, soi-disant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me dispenser de fournir quelques corrections et quelques changemens au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait malgré moi sur les copies défectueuses qui étaient entre ses mains. Mais ne sachant pas précisément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes. Non-seulement je ne réponds point de l'édition, mais j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de la Faye. Il est vrai que j'y parle un peu durement de Rousseau; mais lui ai-je fait tant d'injustice? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes? J'ai seulement oublié les odes, mais c'est, je crois, une faute du libraire; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi,

— quand je vous dirai que , dans tous ses ouvrages rai-
sonnés , il n'y a nulle raison ; qu'il n'a jamais un
dessein fixe , et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut
prouver ? Dans ses allégories , surtout dans les nou-
velles , a-t-il la moindre étincelle d'imagination ? et
ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène , en
vers souvent forcés , la description de l'âge d'or et
de l'âge de fer , et les vices masqués en vertus , que
M. Despréaux avait introduits auparavant en vers
coulans et naturels ? Pour la personne de Rousseau , je
ne lui dois aucun égards ; je n'ai seulement qu'à le
remercier d'avoir fait contre moi une épigramme si
mauvaise qu'elle est inconnue quoique imprimée .

Le petit abbé Linant va faire une tragédie : je l'y
ai encouragé . C'est envoyer un homme à la tranchée ,
mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune , et
de tout risquer pour cela . M. de Neufchâtel m'avait promis
de le prendre , mais il ne lui donne encore qu'à
dîner . La première année sera peut-être rude à passer
pour ce pauvre Linant . Heureusement il me paraît
sage et d'une vertu douce . Avec cela , il est impossible
qu'il ne perce pas à la longue . Adieu . Quand revien-
drai-je à Rouen , et quand reviendrez-vous à Paris ?

LETTRE LXI.

1732.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 9 d'august.

MESSIEURS Formont et Cideville,
 De grâce pardonnez au style
 Qui ma Zaïre barbouilla,
 Lorsqu'étant en sale cornette,
 A la hâte on vous l'envoya,
 Avant d'avoir fait sa toilette.

J'étais si pressé, messieurs mes Judges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de Zaïre qui n'est pas tout-à-fait la bonne. Mais figurez-vous que la dernière scène du troisième acte et la dernière du quatrième entre *Orofmane* et *Zaïre*, sont comme il faut; imaginez-vous qu'*Orofmane* n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un esclave, quand il se trouve avec *Zaïre* à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que si je n'étais pas aussi pressé que je le suis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.

1732.

LETTRE LXII.

A M. DE CIDEVILLE.

25 d'august.

MES chers et aimables critiques, je voudrais que vous puissiez être témoins du succès de Zaïre, vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles ; et qu'il y en a peu dont je n'aye profité. Souffrez, mon cher *Cideville*, que je me livre avec vous, en liberté, au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que Zaïre à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais ; mais je ferais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays ; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, Messieurs, renvoyez-moi donc Eryphile, dont je ne peux me passer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu ! ce que c'est que de choisir un sujet intéressant ! Eryphile est bien mieux écrite que Zaïre ; mais tous les ornemens, tout l'esprit, et toute la force de la poësie ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de sentiment. Adieu, mes chers *Cideville* et *Formont*.

*Quod si me tragicis vatibus inferes,
Sublimi feriam fidera vertice.*

Je vous embrasse bien tendrement.

P. S. J'oubliais de vous dire que j'ai parlé de vous, mon cher *Cideville*, deux bonnes heures, au clair de lune, avec madame de *la Rivaudaye*, dans ce même jardin où M. de *Formont* m'a vu si impitoyablement sans me parler. Je suis bien aise que madame de *la Rivaudaye* ne m'ait pas traité de même; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous, si on peut n'être que son ami.

1732.

LETTRE LXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 3 septembre.

JE suis pénétré, mon cher *Cideville*, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous, soit malheureux? Que ferai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdisse de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de *Fontaine-Martel*; je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

1732.

Ah, quittez pour la liberté
 Sacs, bonnet, épice et soutane,
 Et le palais de la chicane
 Pour celui de la volupté.

M. de *Formont* m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai point encore fait de réponse; je ne fais où le prendre.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXIV.

A M. D E F O R M O N T.

Le . . . septembre.

JE viens d'apprendre par notre cher *Cideville* qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de *Zaire*. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est raccoutumé à moi. *Zaire* ne s'éloigne pas du succès d'*Inès de Castro*; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle *Gauffin*, au jeu des acteurs et au mélange nouveau

des plumets et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je fais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est féroce à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à fisser ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire ! Cependant que ferions-nous sans cette chimère ? Elle est nécessaire à l'âme comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre *Eryphile* et la *Mort de César*, le tout pour cette fumée. En attendant je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de *Hollande* de Charles XII. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par *la Motraye*. L'homme ne méritait pas de réponse; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai débarrassé de ce travail ingrat, j'achèverai ces Lettres anglaises que vous connaissez ; ce sera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'*histoire du siècle de Louis XIV*. Voilà, mon cher *Formont*, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'applauriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, et il m'en ferait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement ! Tout ce que je vois me confirme

1732.

1732. dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce systême, et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps *Cideville* pour le lui faire embrasser dans l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne fais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher *Formont*, et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

LETTRE LXV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

JE vous adressai avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à *Fakener* (11), telle que je l'avais corrigée et montrée à M. *Rouillé*. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de *Cideville* à ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres font trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes.

(11) Au-devant de *Zaire*, tome II de notre édition.

Tous les jours à la cour un fot de qualité
Peut juger de travers avec impunité.

1732.

Qui ne fait que des critiques générales n'offense personne. *La Bruyère* a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute l'Europe à *Louis XIV*, ne deviendront un jour la satire de *Louis XV* que si *Louis XV* ne l'imité pas; mais en quel endroit insinuai-je que *Louis XV* ne marchera pas sur ses traces? Les vers sur Polyeucte renferment une vérité incontestable, et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle que la belle ame de *Polyeucte* aurait faiblement attendri sans l'amour de sa femme pour *Sévère*, &c. Ce qui regarde la pauvre *le Couvreur* est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de *Melpomène*, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poétiquement ce que je n'ose pas dire sérieusement.

M. Rouillé, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiselle *le Couvreur* était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui-même qui a donné le conseil de faire paraître deux éditions; la première sans l'épître et avec le privilége, la seconde avec l'épître et sans privilége. C'est à quoi je me suis déterminé. J'ai écrit à *Jore* en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre syndicale avec toutes les formalités ridicules dont la

— librairie est enchevêtrée. Au reste , il n'y a rien dans
1732. cette épître qui me fasse peine. Que diriez-vous donc
de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer , et de
celles qui ont déjà paru ? Ne sont-elles pas pleines
de traits plus hardis cent fois et de réflexions plus
hasardées ? On me reprochera , dit-on , de mettre une
lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma
pièce n'est pas , Dieu merci , plus chrétienne que
turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et inté-
ressante , et non pas un sermon : et dans quelque genre
que Zaïre soit écrite , je ne vois pas qu'il soit défendu
de faire imprimer une épître familière avec une
tragédie. Le public est las de préfaces sérieuses et
d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine
avec mon ami en disant plus d'une vérité , que de
me voir défendre Zaïre méthodiquement et peut-être
inutilement. En un mot , une préface m'aurait ennuyé ,
et la lettre à *Fakener* m'a beaucoup divertie. Je souhaite
qu'ainsi soit de vous. Adieu. On m'a dit que vous
viendrez bientôt. Vous ne trouverez personne à Paris
qui vous aime plus tendrement que moi et qui vous
estime davantage. Je suis pénétré de vos bontés.

LETTRE LXVI.

1732.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le

Vous m'avez proposé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse *du Maine*, et ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vaque une de lecteur; je suis bien sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame *du Maine* comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi, mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, Madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme nommé M. l'abbé *Linant*, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puissante; il est ami de M. de *Formont*, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de M. de *Formont*, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous; et je vous en remercierai comme si c'était à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme,

— vous ferez une action charmante ; vous encouragerez
 1732. un talent bien décidé qu'il a pour les vers ; vous
 vous attacherez pour le reste de votre vie quelqu'un
 d'aimable qui vous devra tout ; vous aurez le plaisir
 d'avoir tiré le mérite de la misère , et de l'avoir mis
 dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu,
 réussissez dans cette affaire pour votre plaisir , pour
 votre honneur , pour celui de madame *du Maine* , et
 pour l'amour de *Formont* qui vous en prie par
 moi.

Adieu , Madame ; je vous suis attaché comme
 l'abbé *Linant* vous le fera , avec le plus respectueux
 et le plus tendre dévouement.

LETTRE LXVII.

A M. DE FORMONT.

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaissance ,
 et vos vers avec transport , comme vous le seriez
 vous-même. Ils vous ressemblent , mon cher *Formont* ,
 ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde
 croira , avec raison , que si je ne vous réponds qu'en
 prose , c'est parce que je sens mon impuissance et que
 je me défie de moi. Mais il y a encore une autre
 raison , c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse
 disposer. Je retouche les Lettres anglaises pour vous
 les renvoyer. Je viens de finir le Temple du Goût ,
 ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de

Cideville ,

Cideville, si M. le cardinal de *Polignac* et M. l'abbé de *Rothelin* ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste , et je pars dans l'instant pour *Verfailles* , où l'on m'adresse les préfaces de *Zaïre*. Vous autres qui avez un peu plus de loisir , écrivez nous de longues lettres , à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du Temple du Goût; car après tout , Messieurs , c'est votre affaire ; et il s'agit de votre Dieu et de votre Eglise. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique. Adieu.

LETTRE LXVIII.

A M. DE FORMONT.

À Paris, ce samedi . . . décembre,

IL y a mille ans , mon cher *Formont* , que je ne vous ai écrit ; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez dans votre dernière lettre de *Zaïre* , et vous me donnez de très-bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier , et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire , et l'autre à corriger *Zaïre*. Mais je l'ai perdu tout entier à *Fontainebleau* à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles , et entre la reine et les princesses pour faire jouer des comédies; à former de grandes factions pour des bagatelles , et à brouiller toute

Corresp. générale.

Tome I. I

— 1732. — la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient ces importantes billevées, je m'amusais à lire *Newton* au lieu de retoucher notre Zaïre. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces Lettres anglaises, et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire *Newton*; car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de *Descartes*. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre *René*. J'ai la hardiesse de soutenir le système d'*Isaac*, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres que je tâche d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. *Locke*, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en faigne; *Thiriot* en souffrira; vous regretterez ces endroits et moi aussi; mais,

*Non me fata meis patiuntur scribere nugas
Auspiciis, et sponte meā componere chartas.*

J'ai lu au cardinal de *Fleuri* deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore

assez plaisant ; mais le pauvre homme ne fait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit dès que j'aurai tâché d'expliquer *Newton* et d'obscurer *Locke*. Vous me paraîtrez aussi désirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de *Sade* vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin , à vous et à M. de *Cideville* pour vos étrennes : mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je fais , monsieur le fripon , que vous avez écrit à mademoiselle de *Launay* une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raison , et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous nous ferez part de ces gentillesses , ce serait en vérité très-bien fait à vous , et je me croirais payé avec usure du magasin que je vous destine. Notre baronne vous fait ses compliments. Tout le monde vous désire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez messieurs *Desalleurs* , et passer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu ; je supplie M. de *Cideville* de vous dire combien je vous aime , et je prie M. de *Formont* d'assurer mon cher *Cideville* de ma tendre amitié.

Adieu ; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux.

1732.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

15 décembre.

Vous daignez vous abaisser à revoir des éditions, vous qui êtes fait assurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant pour ma part du soin que vous avez la bonté de prendre pour Zaïre. Si vous me passez sa conversion , j'ai l'amour propre d'espérer que vous ne ferez pas tout-à-fait mécontent du reste. Il me semble qu'on voit assez , dans la première scène , qu'elle ferait chrétienne , si elle n'aimait pas *Orosmane*. *Fatime* , *Nérestan* et la croix avaient déjà fait quelque impression sur son cœur. Son père , son frère et la grâce achèvent cette affaire au second acte. La grâce surtout ne doit point effaroucher ; c'est un être poétique et à qui l'illusion est attachée depuis long-temps. Pour le style , il ne faut pas s'attendre à celui de la Henriade. Une loure ne se joue point sur le ton de la descente de *Mars*.

*Me dulces dominæ musa lycynie
Cantus me voluit dicere , luci , dum
Fulgentes oculos , et benè mutuis
Fidum pectus amoribus.*

Il a fallu , ce me semble , répandre de la mollesse et de la facilité dans une pièce qui roule toute entière sur le sentiment. *Qu'il mourût* serait détestable dans

Zaïre ; et Zaïre , vous pleurez , serait impertinent dans —
Horace. Suis unicuique locus est. Ne me reprochez
 donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre.
 Les sons en eussent paru aigres , si j'avais voulu les
 rendre forts en cette occasion.

Je compte vous envoyer incessamment une copie
 manuscrite de toutes mes lettres à *Thiriot* sur la reli-
 gion , le gouvernement , la philosophie et la poësie
 des Anglais. Il y a quatre lettres sur M. *Newton* , dans
 lesquelles je débrouille , autant que je le peux , et pas
 plus qu'il ne le faut pour des Français , le système
 et même tous les systèmes de ce grand philosophe.
 J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me
 regarde comme un homme qui arrange ses affaires ,
 sans chiffrer avec son intendant. Il n'y a qu'une lettre
 touchant M. *Locke*. La seule matière philosophique
 que j'y traite , est la petite bagatelle de l'immatérialité
 de l'ame ; mais la chose est trop de conséquence pour
 la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer pour ne
 pas heurter de front nosseigneurs les théologiens ,
 gens qui voient si clairement la spiritualité de l'ame ,
 qu'ils feraient brûler , s'ils pouvaient , les corps de
 ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage
 à *Jore* , avec le privilège de Zaïre. C'est une épître
 dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie
 d'en retarder l'impression de quelques jours. Je ne l'ai
 adressée à M. *Jore* qu'afin qu'il la communiquât à
 mes deux juges , qui sont M. de *Formont* et M. de
Cideville. Il y a bien des changemens à y faire. Je
 compte vous en faire tenir incessamment une nou-
 velle copie.

On a joué depuis peu aux italiens deux critiques

de Zaïre. Elles sont tombées l'une et l'autre ; mais leur
 1732. humiliation ne me donne pas grand amour propre , car
 les italiens pourraient être de fort mauvais plaisans
 fans que Zaïre en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant , tel que le *Repos de Cyrus* , les Poësies du sieur *Tanevot* , et autres denrées ; le Spectacle de la nature , compilation assez bonne dans un style ridicule , a eu un succès assez équivoque. *Moncif* va être de l'académie française , et faire jouer sa comédie des Abdérites , afin de justifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale*.

LETTRE LXX.

A M. DE MAUPERTUIS.

J'AIS lu ce matin , Monsieur , les trois quarts de votre livre (12) avec le plaisir d'une fille qui lit un roman , et la foi d'un dévot qui lit l'Evangile. Soyez toujours mon maître en physique , et mon disciple en amitié ; car je prétends vous aimer beaucoup , à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons ; souffrez donc , Monsieur , que je soumette à votre jugement quelques lettres que j'ai écrites autrefois d'Angleterre , et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu ; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par des yeux comme les vôtres ; je vous demande en

(12) De la figure des astres.

grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine; mais j'avoue que si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, parmi toutes ces lettres celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous envoyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. *du Fay* avec l'honnête mufulman qui entend si bien le français (13), je ferai à vos ordres, et je vous lirai le Temple du Goût. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. *Newton* ne le connaissait pas, et M. *Leibnitz* n'y avait guère voyagé qu'en allemand.

Adieu, Monsieur, vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile et plus tendrement attaché que moi.

(13) M. de la Condamine, habillé en turc, avait soupé chez M. *du Fay*, avec M. de Voltaire, sans en être reconnu.

1732.

1733.

LETTRE LXXI.

A M. J O S S E , libraire. (14)

A Paris, le 6 janvier.

QUOIQUE je n'aye jamais reçu un sou des souscriptions de la Henriade (15), quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune souscription ne m'ait appartenu, cependant, depuis que je suis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de la Henriade aux souscripteurs. Il est vrai, Monsieur, que le temps fixé pour ce remboursement est passé il y a deux mois; mais M. de la Porte, porteur de deux souscriptions, mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce papier, et de lui faire présent d'une Henriade de ma part.

(14) Nous imprimons cette lettre sur l'original même auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par M. de Voltaire. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire, M. de Voltaire n'avait point cette avidité que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très-bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir; il les a presque toujours donnés, soit aux libraires ou aux comédiens, soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager.

(15) L'édition de Londres de 1726, in-4°.

LETTRE LXXII.

1733.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 janvier.

LES confitures que vous aviez envoyées à la baronne, mon cher *Formont*, seront mangées probablement par sa janséniste de fille, qui a l'estomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de sa mère, à moins qu'elles ne soient substituées, comme tout le reste, à mademoiselle *Clere*. Je devais une réponse à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre présent; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle seraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me faisait Zaire d'un côté, la baronne se mourait de l'autre; il fallait aller solliciter le garde des sceaux et chercher le viatique. Je gardais la malade pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maison tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste, moitié politique, qui fit semblant de la confesser, et vint

— ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de
 1733. Saint-Eustache lui demanda touthaut si elle n'était pas
 bien persuadée que son Dieu, son Créateur était
 dans l'eucharistie ; elle répondit : *Ah, oui !* d'un ton
 qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances
 moins lugubres.

Adieu ; je vais être trois mois entiers tout à ma
 tragédie , après quoi je veux consacrer le reste de
 ma vie à des amis comme vous. Adieu ; je vous aime
 autant que je vous estime.

LETTRE LXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

27 janvier.

J'AI perdu , comme vous savez peut-être , mon cher
 ami , madame de *Fontaine-Martel*. Que direz - vous
 de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment ,
 et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles ? Je vous
 épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de
Formont ; je ne veux vous parler que de mes conso-
 lateurs à la tête desquels vous êtes. Il n'y a point de
 perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu
 tous ces jours - ci bien des gens qui m'ont parlé de
 vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours
 que nous représentâmes *Zaire* chez madame de
Fontaine-Martel , en présence de votre amie madame

de la *Rivaudaye*; je jouais le rôle du vieux *Lufignan*, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillans et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison où tous les jours étaient des amusemens et des fêtes? J'y vis hier un homme de votre connaissance qui n'est pas tout-à-fait si séduisant que madame de la *Rivaudaye*, et qui veut pourtant me séduire; c'est monsieur le marquis qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agrémens et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre *Gilles Maignard* et la pauvre présidente de *Bernières*.

1733.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec son mari, que d'aller vivre avec deux mille écus dans un couvent? Si elle voulait, en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à la Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce ferait pour moi, mon cher *Cideville*, de travailler sous vos yeux! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière avec M. de *Formont*. Je me fais dé tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de *Bernières* à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive; que je lui

1733. ferai toujours attaché; et que si elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami.

Adieu, je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXIV.

A M. THIRIOT, à Londres.

Paris, 24 février.

VOULEZ-VOUS faire, mon cher *Thiriot*, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis si longtemps; premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même que j'ai cru inutile de vous le répéter; en second lieu, c'est que j'ai fait, corrigé et donné au public *Zaïre*; que j'ai commencé une nouvelle tragédie (*) dont il y a trois actes de faits; que je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage assez long et encore plus difficile; enfin, que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec *Descartes*, et à me casser la tête avec *Newton* pour achever les lettres que vous favez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me soulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'est une consolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez souvent.

Vous avez dû recevoir, par monsieur votre frère, un paquet contenant quelques *Zaïres* adressées à vos amis

(*) Adélaïde du Guesclin.

de Londres, je vous prie furtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui est pour M. Fakener; 1733.
il est juste que celui à qui la pièce est dédiée en ait les premices au moins à Londres, car l'édition est déjà vendue à Paris. On a été assez surpris ici que j'aye dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger. Mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'est que la véritable épître dédicatoire a été supprimée par M. Rouillé, à cause de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui est aujourd'hui au-devant de Zaire, n'est donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra assez plaisant et très-digne d'un poëte, et furtout de moi, c'est que dans cette véritable épître je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des choses demande, ce me semble, que je vous dise ce que c'est que cette pièce à laquelle je travaille à présent. C'est un sujet tout français et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jaloufie, de fureur, de bénédiction, de probité et de grandeur d'ame. J'ai imaginé un sire de Couci, qui est un très-digne homme comme on n'en voit guère à la cour, un très-loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'Aidie, ou le chevalier de Froulay.

Il faudrait à présent vous rendre compte de Gustave-Vafa; mais je ne l'ai point vu encore. Je fais seulement que tous les gens d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre M. de Maupertuis dit que

ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures ; mais de vingt-quatre événemens en une heure. *Boindin* dit que c'est l'histoire des révolutions de Suède revue et augmentée. On convient que c'est une pièce follement conduite et fottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait mise au-dessus d'Athalie, à la première représentation ; mais on dit qu'à la seconde, on l'a mise à côté de *Callistène* (16).

Venons maintenant à nos lettres (*). M. votre frère se pressa un peu de vous les envoyer ; mais depuis il vous a fait tenir les corrections nécessaires. Je me croirai , mon cher *Thiriot*, bien payé de toutes mes peines , si cet ouvrage peut me donner l'estime des honnêtes gens , et à vous leur argent. Rien n'est si doux que de pouvoir faire en même temps sa réputation et la fortune de son ami. Je vous prie de dire à milord *Bolingbroke*, à milord *Bathurst*, &c., combien je suis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtré. Le plaisir que les lettres vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas sur l'impression de cet ouvrage. En Angleterre on parle de notre gouvernement comme nous parlons en France de celui des Turcs. Les Anglais pensent qu'on met à la bastille la moitié de la nation française, qu'on met le reste à la baface , et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'est pas tout-à-fait vrai ; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de *Rothelin* qui m'aime, que j'ai consulté et qui est assurément aussi difficile qu'un autre , m'a dit qu'il donnerait ,

(16) Gustave-Vasa et Callistène sont deux tragédies de *Piron*.

(*) Lettres philosophiques.

même dans ce temps-ci , son approbation à toutes les —
lettres , excepté seulement celle sur M. *Locke* ; et je
vous avoue que je ne comprends pas cette exception :
mais les théologiens en savent plus que moi , et il
faut les croire sur leur parole.

Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les
évêques ; s'ils ont leur voix au parlement , aussi ont
nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa
voix et du crédit. Je croirai de plus toute ma vie que
S^t *Pierre* et S^t *Jacques* n'ont jamais été comtes et
barons.

Vous me dites que le docteur *Clarke* n'a pas été
soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a
été convaincu , et la secte subsiste , quoique le troupeau
soit petit. Le docteur *Clarke* ne chantait jamais le
Credo d'Athanase.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier
Bacon confessa tout , qu'il avoua même qu'il avait
reçu une bourse des mains d'une femme ; mais j'aime
mieux rapporter le bon mot de milord *Bolingbrooke* ,
que de circonstancer l'infamie du chancelier *Bacon*.

Farewel , j have forgot this way to speak english
with you , but vhatver be my language my heart is
your for ever.

1733.

LETTRE LXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 25 février.

POURQUOI faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries? pourquoi ai-je perdu tant de temps fans vous écrire? pourquoi ne réponds-je qu'en prose à vos aimables vers? Que de reproches je me fais, mon cher ami! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle du Goût que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un temple immense? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornemens, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant, j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ces occupations poétiques pour corriger, dans les Lettres anglaises, quelques calculs et quelques dates; ou pour faire l'inventaire de notre baronne, ou pour souffrir et ne rien faire. Je resterai chez feue la baronne jusqu'à Pâques. Ah, si je pouvais me réfugier au printemps dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami *Formont*! Mais je ne fais encore si *Jore* imprimera ces Lettres anglaises; et même s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen,

où

où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille.

Jore est ici qui débite son abbé de *Chaulieu* que j'ai mis dans le Temple du Goût, comme le premier des poëtes négligés, mais non pas comme le premier des bons poëtes. On joue encore *Gustave-Vasa*, mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. *Deslouches* a fait une comédie héroïque ; c'est l'*Ambitieux* ; la scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif, et comme dit fort bien feu *le Grand*, de polissonne mémoire :

Le comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Ce *Deslouches*-là est assurément de tous les comiques le moins comique ; cela sera joué l'hiver prochain. Le *Paresseux* de *Launay* paraîtra après Pâques, et dans le même temps le chevalier de *Braffac* ornera l'opéra de son petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi *Auguste*.

1733.

LETTRE LXXVI.

A M. THIRIOT, à Londres.

Paris, 1 mai.

J'AI donc achevé Adélaïde; je refais Eryphile, et j'assemble des matériaux pour ma grande histoire du siècle de *Louis XIV*. Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuise, que je me tue pour amuser ma f.... patrie, je suis entouré d'ennemis, de persécutions et de malheurs. Ce Temple du Goût a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout; on m'a critiqué, on s'est déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune, et la colère du ministère contre cet attentat; ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet; vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second temple, et *in triduo reædificavi illud*. J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisans, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur *Lucrèce*, sur *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Despréaux*, *la Fontaine*, *Quinault*, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple

prose. J'y ai joint de nouvelles notes qui feront plus instructives que les premières , et qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère qui me tient ici lieu de vous , et qui devient de jour en jour plus homme de lettres , vous enverra le tout bien conditionné , et vous pourrez en régaler , si vous voulez , quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile à la longue , et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que *Voiture* est un petit esprit , et *Saint-Evremon*t un homme bien médiocre , &c.

Cependant les Lettres (*) en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle sur les académies , qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles , mais je n'ai qu'une tête , encore est-elle petite et faible , et je ne peux faire en vérité tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce sont des lettres familières que je vous ai écrites , et que vous faites imprimer ; par conséquent , c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruise le public que mon ami *Thiriot* , à qui j'ai écrit ces guenilles , vers l'an 1728 , les fait imprimer en 1733 , et qu'il m'aime de tout son cœur.

Tell my friend *Fakener* he should write me a word when he has sent his fleet to Turkey. Make much of all who are so kind as to remember me. Get some money with my poor works , love me , and come back very soon after the publication of them. But *Sallé* will go with you. At least come back with her. Farewel my dearest friend.

(*) Lettres philosophiques.

1733.

LETTRE LXXVII.

A M. THIRIOT, à Londres.

Paris, le 15 mai.

JE quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais, qui est presque le seul ami que m'ait fait le Temple du Goût.

Je ferai bien mieux, mon cher ami, d'aller chercher le pays de la liberté où vous êtes, mais ma santé ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts, les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez sûrement pas davantage des querelles sur l'*accise* ou *excise*, et *Walpole* et *Fleury* nous feront très-indifférens ; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable passion fera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouveau Temple du Goût, mais on s'oppose furieusement à mon église naissante ; en vérité, je crois que c'est dommage. Je vous envoie la chapelle de *Racine*, *Corneille*, *la Fontaine* et *Despréaux*. Je crois que ce n'est pas un des

plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoie ma vieille Eryphile vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des cheurs. Je la dédie à l'abbé Franquini. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des fottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle dont l'héroïne est une nièce de *Bertrand du Guesclin*, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont les principaux personnages sont deux princes du sang. Pour me délasser je fais un opéra. A tout cela vous direz que je suis fou, et il pourrait bien en être quelque chose; mais je m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusemens vous feront utiles, et c'est ce qui me les rend bien agréables. L'opéra (*) du chevalier de Brassac fifflé indignement le premier jour, revient sur l'eau et a un très-grand succès. Ceux qui l'ont condamné sont aussi honteux que ceux qui ont approuvé Gustave.

Launay a donné son Paresseux, mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur *Launay*. Quand on bâille à une première représentation, c'est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur: il va faire imprimer sa pièce, et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de ressource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous savez qu'il a vendu à *Jore* pour quinze cents livres le manuscrit de l'abbé de *Chaulieu*, qui vous

(*) L'Empire de l'Amour; paroles de Moncrif.

appartenait ; sans cela le pauvre diable était à
 1733. l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ses
 ouvrages à ses dépens. Il est heureux que l'abbé de
Chaulieu ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme
 aimable.

Ce qui me ferait cent fois plus important, et ce
 qui ferait le bonheur de ma vie, ce serait votre retour,
 duffiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiselle
Sallé. Adieu ; je vous embrasse tendrement.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de *Pope* sur
 les richesses. Il m'a paru plein de choses admirables.
 Je l'ai prêté à l'abbé du *Resnel*, qui le traduirait s'il
 n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune
 qu'il l'était autrefois de la poësie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers de milady
Mary Montaigu, et tout ce qui se fera de nouveau.
 Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

LETTRE LXXVIII.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

29 mai.

MILLE remercimens, mon cher ami, de vos attentions pour mon hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français à Hambourg. Je prie notre ami *Formont* de lui donner à souper; il s'en ira charmé.

Ah, qu'à cet honnête hambourgeois,
 Candide, et gauchement courtois,
 Je porte une secrète envie!
 Que je voudrais passer ma vie,
 Comme il a passé quelques jours,
 Ignoré dans un sûr asile,
 Entre Formont et Cideville,
 C'est-à-dire avec mes amours.

Que fait cependant le joufflu abbé de *Linant*? J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b.... de la ville de *Mantes* (*) comme une bonne hôtellerie; il y a long-temps que j'ai dit peu chrétienne-

(*) Hôtellerie de Rouen.

1733. ment ce que j'en pensais, mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé *Linant* que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il fera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand par hasard je n'y ferai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres qui me lit *Virgile* et *Horace* tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très-mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé *Linant*. Je voudrais avoir un autre *amanuensis*, mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui à votre adresse un petit paquet contenant Charles XII, revu, corrigé et augmenté, avec les réponses à la *Motraye*. Vous y trouverez aussi la tragédie d'Eryphile que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, et renvoyez-la moi. Il faudra que Jore m'envoie les épreuves de Charles XII sous le nom de *Demoulin*, rue du Long-Pont, près la Grève. Il m'avait promis de m'envoyer la Henriade: il n'y en a plus chez les libraires; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime.

LETTRE LXXXIX.

1733.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . juin.

DE longues et cruelles maladies, dont je suis depuis long-temps accablé, Monsieur, m'ont privé jusqu'à présent du plaisir de vous remercier des vers que vous me faites l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jaloufie, et en même temps de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, Monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes ; il faut de grands théâtres pour de grands talens, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, Monsieur, d'osier joindre quelques conseils aux remercimens que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poësie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissiez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poëtes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable ; et alors la poësie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie feront vos délassemens. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous

— souhaite, songez à la rendre meilleure ; *primò vivere, 1733. deinde philosophari.* Vous serez surpris qu'un poète vous écrive de ce style ; mais je n'estime la poësie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reste, Monsieur, si je suis jamais à portée de vous rendre quelque service dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner ; vous me trouverez toujours disposé à vous donner toutes les marques de l'estime et de la reconnaissance avec lesquelles je suis, &c.

LETTRE LXXX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 1^{er} juillet.

Je viens, mon cher ami, d'envoyer au très-diligent, mais très-fautif *Jore*, une vingt-cinquième lettre, qui contient une petite dispute que je prends la liberté d'avoir contre *Pascal*. Le projet est hardi, mais ce misanthrope chrétien, tout sublime qu'il est, n'est pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort ; et je crois qu'il a tort très-souvent. Ce n'est pas contre l'auteur des *Provinciales* que j'écris, c'est contre l'auteur des *Pensées*, où il me paraît qu'il attaque l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressemblaient, mon cher *Cideville*, M. *Pascal* n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable autant qu'il veut me

la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot fatirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. Je ne fais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre *Pascal*. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela fera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu, *quæ multa litura coërcuit*; car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne.

Mais vous qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

*Cum publicas res ordinaris
Cecropio repetes cothurno.*

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

1733.

LETTRE LXXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

3 juillet.

Je vous donne, mon cher ami , plus de foins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires , et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. *Pascal*. J'examine scrupuleusement mes petites remarques lorsque je relis les épreuves , et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes sont aussi sujets à se tromper que les plus bornés. Je pense qu'il en est de la force de l'esprit comme de celle du corps ; les plus robustes la perdent quelquefois , et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts , quand ceux-ci sont malades. Voilà pourquoi j'ose attaquer *Pascal*.

J'envoie à *Jore* la dernière épreuve des Lettres , avec une petite addition. En voyant le péril approcher , je commence un peu à trembler; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que simple et ordinaire. J'ai quelques scrupules sur deux ou trois lettres que je veux communiquer à ceux qui savent mieux que moi à quel point il faut respecter ici les impertinences scolaстиques; et ce ne fera qu'après leur examen et leur décision que je hasarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à *Thiriot* à Londres , d'en suspendre la publication jusqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la préface qu'il

compte mettre au-devant de l'ouvrage ; il y aura —————
beaucoup de choses à réformer dans la préface comme
dans mon livre , ainsi nous avons pour le moins un
bon mois devant nous.

1733.

Hier , étant à la campagne , n'ayant ni tragédie
ni opéra dans la tête , pendant que la bonne compa-
gnie jouait aux cartes , je commençai une épître sur
la calomnie , dédiée à une femme très-aimable et
très-calomniée. Je veux vous envoyer cela bientôt ,
en retour de votre allégorie.

Le Pour et Contre , dont je vous ai parlé , n'est
point de l'abbé *Desfontaines* ; il est réellement du
bénédictin défroqué , auteur de *Cleveland* et des
Mémoires d'un homme de qualité. Je lui pardonne
d'avoir dit un peu de mal de Zaïre , puisque vous en
avez fait l'éloge.

Ne vous étonnez pas que je fache confondre
Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du Journal , où
vous avez mis un monument de votre amitié. Je
regarde d'ailleurs ce petit écrit de vous comme une
lettre de ma maîtresse que l'on aura fait imprimer.

Je viens de recevoir une lettre du philosophe
Formont ; il n'est pas d'avis que j'argumente cette
fois-ci contre *Pascal* , mais le livre était trop court ;
et d'ailleurs , si je déplais aux fous de jansénistes ,
j'aurai pour moi ces de révérends pères.

Sæpe premente Deo , fert Deus alter opem.

Vale , et amantem tuî semper ama.

1733. On répète à la comédie française une Pélopée de l'abbé *Pellegrin*, et aux italiens une comédie intitulée, le Temple du Goût, où votre serviteur est, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothéque des petits ouvrages que l'on a faits contre moi, mais la bibliothéque ferait trop mauvaise.

Il y a ici une haute-contre nommée *Jéliotte*, qui est étonnante. Notre petit *Tribon* est enterré de cette affaire-là. Pour mademoiselle *Pélissier*, elle se soutient encore, attendu que le chevalier de *Brassac* la
On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

LETTRE LXXXII.

A M. BAINAST, à Abbeville.

Paris, 9 juillet.

J'AI senti assurément plus de joie, Monsieur, en lisant votre lettre, que vous n'en avez eu en lisant le Temple du Goût. Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer des sentimens de votre cœur. Quel sujet nous avons fait, mon cher Monsieur, de chez madame *Alain*, dans le Temple du Goût ? Assurément cette dame *Alain* ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde.

Vous me paraïssez être très-initié aux mystères de ce temple; mais croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y a des schismes dans notre Eglise, et qu'on m'a regardé à Paris et à Versailles comme un hérésiarque dangereux, qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres *Voiture*, *Balzac*, *Pélisson*. On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite, et enfin on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage qu'on vient de publier en Hollande.

Ce que vous avez vu n'est qu'une petite esquisse, assez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amsterdam, mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en sera venu, je ne manquerai pas de vous en adresser un, avec un exemplaire d'une nouvelle édition de la Henriade, qui vient de paraître. Je vous avoue que la Henriade est mon fils bien-aimé; et que si vous avez quelques bontés pour lui, le père y sera bien sensible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je suis comblé de joie de ce que vous vous êtes souvenu de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis bien véritablement, &c.

1733.

LETTRE LXXXIII.

A M. THIRIOT, à Londres.

Paris, le 14 juillet,

J'E reçois, mon cher ami, votre lettre et votre préface. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les Pensées de M. *Pascal*, que d'y coudre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. *Pascal*, qui contiennent environ six feuilles d'impression, seront mieux reçues qu'une nouvelle édition du Temple du Goût. De plus, les libraires peuvent imprimer le Temple du Goût sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des Pensées de M. *Pascal*, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme *Pascal*, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée et que je la fais imprimer : j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'instant que je l'aurai reçu. Je vous supplie donc de tout suspendre jusqu'à la réception de ce paquet, alors vous conformerez votre préface aux choses que contiendra votre volume ; et si vous m'en

croyez,

croyez, vous garderez l'édition du Temple du Goût, — pour le joindre à mes petites pièces fugitives, dans 1733. un an ou deux.

Je ne peux réservier l'impreffion de mon petit Anti-Pascal pour une feconde édition , parce que si l'on doit crier , j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux , et qu'après avoir parlé si hardiment dans mes Lettres anglaises , venir encore attaquer le défenseur de la religion et renouveler les plaintes des bigots , ce serait s'exposer à deux persécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuse, que la première ne sera pas , sans doute , sans une défense exprefse d'écrire sur ces matières , comme on défendit à la comteſſe de Pimbèche de plaider de fa vie.

Ma feconde raison eſt que ceux qui auraient acheté la première édition , qui se vendra assez cher, feraient très-fâchés d'être obligés de l'acheter une feconde fois pour une petite augmentation ; et que les misérables infectes du Parnasse ne manqueraient pas de dire que c'eſt un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troisième raison eſt que la chose eſt faite , et qu'il faut en passer par là.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiselle *Sallé* (*), je pense qu'il la faut sacrifier aussi dans un ouvrage tel que celui-ci où les choses philosophiques l'emportent de beaucoup fur celles d'agrément, et où la littérature n'eſt traitée que comme un objet d'érudition : de plus, la petite épître à mademoiselle *Sallé*, ayant déjà été imprimée , pourquoi la donner encore

(*) Voyez volume d'Epîtres.

— dans un ouvrage qui n'est pas fait pour elle? Tenez-vous-en donc, je vous en supplie, aux Lettres et à l'Anti-Pascal. Cela fera un livre d'une grosseur raisonnable, sans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai aussi, lorsque votre édition anti-pascalienne fera faite, ce qui est l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourcissiez le commencement, et que vous ne disiez pas que *mon ouvrage sera content de sa fortune, si, &c.* Je voudrais aussi moins d'affectation à louer les Anglais : surtout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit quatre lignes plus haut que je les ai faites pour vous : d'ailleurs, je suis très-content de votre manière d'écrire, et aussi satisfait de votre style, que honteux de mériter si peu vos éloges.

On joue à la comédie italienne le Temple du Goût. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera ensuite tomber de lui-même. Il est d'un auteur inconnu, et corrigé par *Romagnesi*, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si *Ariophane* a joué *Socrate*, je ne vois pas pourquoi je m'offenserais d'être barbouillé par *Romagnesi*. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers me feront plus de tort que les *Romagnesi* et les *Lélio* ne me feront de mal ; mais un peu de philosophie et votre amitié me font mépriser mes ennemis et mes pertes.

LETTRE LXXXIV.

1733.

A M. THIRIOT, à Londres.

Paris, 24 juillet.

JE ne suis pas encore tout-à-fait logé. J'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chassé pour jamais. Je sens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne suis pas fait pour habiter en France. Croiriez-vous bien que monsieur le garde des sceaux me persécute pour ce malheureux Temple du Goût, comme on aurait poursuivi *Calvin* pour avoir abattu une partie du trône du pape ? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du Pour et Contre (*) des éloges dont il m'a honoré. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentimens.

Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder autant que vous pourrez, la publication des Lettres anglaises. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément ; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer

(*) L'abbé Privost.

— 1733. l'Alcoran. Je voudrais que toutes les crieilleries , d'autant plus aigres qu'elles sont injustes , sur le Temple du Goût , fussent un peu calmées avant que les Lettres anglaises parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure qu'elles soient imprimées en anglais ; nous aurons le temps de recueillir les sentimens du public anglais , avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en françois. En ce cas , nous ferons à temps de faire des cartons , s'il est besoin , pour le bien de l'ouvrage , et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout , mon cher *Thiriot* , ne manquez pas de mettre expressément dans la préface , que ces lettres vous ont été écrites , pour la plupart , en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là , dans la maison de notre cher et vertueux ami *Fakener*. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit , ayant même été imprimé en anglais , et étant près de l'être en françois , vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original dont on avait déjà la copie anglaise.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal , j'en ferai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire , et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au Ciel que je pusse vivre avec mon cher *Thiriot* dans un pays libre ! Ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra , *Eryphile* , *Adélaïde* ; je vous enverrai aussi une épître sur la calomnie , adressée à madame *du Châtelet*. A propos

d'épître, dites à M. *Popé* que je l'ai très-bien reconnu
in his essay on man; tis certainly his file, now and
then there it is some obscurity. But the whole is
charming.

1733.

Je crois que vous verrez dans quelque mois le
marquis *Maffei*, qui est le *Varron* et le *Sophocle* de
Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la
simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles.

LETTRE LXXXV.

A M. DE FORMONT.

À Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

JE compte, mon cher *Formont*, envoyer par *Jore*,
à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de
gros ballots de vers de toute espèce ; mais il faut en
attendant, que je prenne quelques leçons de prose
avec vous. Je ne crois pas que nos Lettres anglaises
effraient sitôt les cagots. Je suis bien aise de les tenir
prêtes pour les lâcher quand cela sera indispensable ;
mais j'attendrai que les esprits soient préparés à les
recevoir, et je prendrai avec le public *faciles aditus*
et mollia fandi tempora. Je vous prierai cependant de
les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre
part, vous taillerez bien de la besogne à *Jore*, et qu'il
nous faudra bien des cartons. Nous ferons à peu-
près du même avis sur le fond des choses. Il n'y aura
que la forme à corriger : car, en vérité, mon cher
métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour
peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces

1733. révérendes petites-maisons de théologie , puisse sérieusement s'élever contre M. *Locke* ? Qui osera dire qu'il est impossible que la matière puisse penser ?

Quoi, *Mallebranche* , ce sublime fou , dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi , et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'existence des substances pures et spirituelles que par la foi ! Ce qui a trompé *Descartes* , *Mallebranche* et tous les autres sur ce point , c'est une chose réellement très-vraie ; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentimens et de nos pensées , que de l'existence des objets extérieurs ; mais parce que nous sommes sûrs que nous pensons , sommes-nous sûrs pour cela que nous sommes autre chose que matière pensante ?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui , après tout , font seuls à la longue la réputation des ouvrages , me reprochent beaucoup d'avoir contredit *Pascal* . Ils verront au contraire combien je l'ai ménagé ; et les gens circonspects me fauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des miracles et celui des prophéties , deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver , quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que *Pascal* , éclipsée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées ! En vérité , les prophéties qu'il cite ressemblent à JESUS-CHRIST comme au grand *Thomas* ; et cependant , à la faveur de la vaine apparence d'un sens forcé , un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes.

O mentes hominum , o quantum est in rebus inane !

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela , d'avoir
hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction
de dire des vérités à des hommes qui n'en font pas
dignes. Que vous êtes sage , mon cher *Formont* ! Vous
cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos
richesses , vous ne vous embarrasserez pas de les faire
remarquer ; et moi je suis comme un enfant qui va
montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a
donnés. Il ferait bien plus sage, sans doute , de
réprimer la démangeaison d'écrire , qu'il n'est même
honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que
pour ses amis ; malheureux qui ne vit que pour le
public! Après toutes ces belles et inutiles réflexions ,
je vous prie ou vous , ou notre ami *Cideville* de ferrer
sous vingt clefs , ce magasin de scandale que *Jore* vient
d'imprimer , et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à
ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément.

Voilà une Pélopée de l'abbé *Pellegrin* qui réussit.
O tempora! ô mores! et cependant les bénédictins impriment
toujours de gros in-folio avec les preuves. Nous
sommes inondés de mauvais vers et de gros livres
inutiles. Mon cher *Formont* , croyez-moi , j'aime
mieux deux ou trois conversations avec vous que la
bibliothèque de Sainte-Geneviève. Adieu ; aimez-moi ,
écrivez-moi souvent ; vous n'avez rien à faire.

1733.

LETTRE LXXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'AURAIS dû répondre plutôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'esprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies ; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres persanes ? Y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement ? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. *Saint-Evremont* a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. *La Fontaine* a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un fot, mais au moins dans les bras de ses amis. *Ovide* a été exilé et est mort chez des Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme *la Fontaine*, de mourir moins fétidement que lui, et de n'être point exilé comme *Ovide*.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuillets d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher *Cideville*. Je sacrifierais tous

mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée , l'amitié est le seul plaisir solide.

1733.

Je n'ai pas un moment , mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires , d'ouvriers , d'embarras et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage ; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe *Formont*.

Adieu ; je ne fais pas encore si *Linant* sera un grand poète , mais je crois qu'il sera un très-honnête et très-aimable homme.

LETTRE LXXXVII.

A M. THIRIOT.

Ce 28 juillet.

JE reçois , ce mardi 28 juillet , votre lettre du 23. Premièrement , je me brouille avec vous à jamais , et vous m'outragez cruellement si vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas assurément leur faire de reproche ; je veux seulement les défausser. Il y va de mon honneur , et il est du vôtre de me dire à qui je dois m'adresser pour détruire ces lâches et infames faussétés. (*)

Je n'ai point vu le garde des sceaux , mais j'apprends dans l'instant qu'il a écrit au premier président de Rouen , dans la fausse supposition que les Lettres

(*) Voyez la lettre du 5 auguste.

anglaises s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez , mon cher Thiriot , vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés ; au contraire , faites-les meilleurs , et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du Temple du Goût , dites de ma part , mon cher ami , au tendre et passionné auteur de Manon Lescaut , que je suis de votre avis et du bien sur les retranchemens faits au Temple du Goût. Ah! mon ami , mérirerai-je votre estime , si j'avais , de gaieté de cœur , retranché mademoiselle *le Couvreur* et mon cher *Maisons*? Non , ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentimens qui me feront toujours si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère ; et après avoir obéi , après avoir gâté en cela mon ouvrage , on en a suspendu l'édition à Paris ; et pour comble d'ignominie , on a permis dans le même temps que l'on jouât , chez les farceurs italiens , une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité , et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout ; je ne suis pas sûr de ma liberté ; on me persécute ; on me fait tout craindre , et pourquoi ? pour un ouvrage innocent qui , un jour , sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour justice , mais je serai mort , et j'aurai été accablé pendant ma vie dans un pays où je suis peut-être , de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années , le seul qui mette quelque prescription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami. C'est bien à présent que je
dois dire,

1733.

*Frange, miser, calamos, vigilataque
Carmina dele.*

LETTRE LXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mardi au soir, 28 juillet.

Je reçois votre lettre, charmant ami; j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était toute entière entre vos mains et en celles de *Formont*. Il y a deux jours que j'attends *Jore* à tous momens; il est à Paris, à ce que je viens d'apprendre; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

*Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.*

Cela est très-vraisemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi, je lui aurais dit de quoi il est question. S'il est où vous savez, il faudra que je déguerpisse, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'averfion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'est devenu le scandaleux magasin, et si vous savez quelques nouvelles du premier président et de *Desforges*. Ecrivez toujours à l'adresse ordinaire.

—
1733. Je vais gronder notre *Linant*; mais en vérité, c'est l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il se tire heureusement du très-beau sujet que je lui ai donné. J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de son Sabinus qui sortait de sa grotte pour venir se faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéressante à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaste aux combats des passions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ses pensées, et nous disputons tous deux à qui pense le plus tendrement pour vous.

LETTRE LXXXIX.

A M. DÉCIDEVILLE.

2 auguste.

Vous m'avez cru peut-être embastillé, mon cher ami. J'étais bien pis; j'étais malade et je le suis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puise écrire dans l'état où je suis.

Je vais me rendre tout entier à mon Adélaïde, dès que j'aurai un rayon de santé. Je n'ose vous envoyer mon épître à *Emilie* sur la calomnie, parce qu'*Emilie* me l'a défendu; et que si vous m'aviez défendu quelque chose, je vous obéirais assurément. Je lui demanderai la permission de faire une exception pour

vous. Si elle vous connaissait, elle vous enverrait
l'épître écrite de sa main ; elle verrait bien que vous
n'êtes pas fait pour être compris dans les règles géné-
rales ; elle penserait sur vous comme moi.

1733.

Vous savez qu'on a imprimé le Temple du Goût en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup ; et un jour je compte bien faire de ces deux bâtimens, un Temple régulier qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, lesquelles, par parenthèse, je fais actuellement transcrire pour vous et pour *Formont*. Je les corrige à mesure ; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger, que mon copiste à les écrire.

Paris est inondé d'ouvrages pour et contre le Temple, mais il n'y a eu rien de passable. Notre abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer ; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher *Cideville*, les premices de tout ce que nous fefons. Il est bien mal logé chez moi ; mais, d'ailleurs, je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collège. Il va incessamment vous faire une tragédie ; il bégaye comme l'abbé *Pellegrin* ; il n'a guère plus de culottes, et il est abbé comme lui ; mais il faut croire qu'il sera meilleur poète.

Dites donc à notre philosophe *Formont* qu'il m'envoie quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre allégorie ? Adieu ; je vous embrasse.

1733.

LETTRE XC.

A M. THIRIOT.

Ce 5 auguste.

JE vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, si je ne savais que vous êtes le plus faible. Je suis réduit à la dure nécessité ou de penser que vous avez voulu séparer votre cause de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez ; ou que vous avez eu la misérable faiblesse de la croire.

Est-il possible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonstances où je suis, vous ayez pu penser que je suis capable d'avoir dit la sottise lâche et absurde que vous m'imputez. Moi, avoir dit que vous m'avez volé mon manuscrit ! Avez-vous eu assez de faiblesse pour le croire ? monsieur le garde des sceaux, M. Rouillé, M. Hérault, M. Palu, monsieur le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que n vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, c'a été de mon consentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il est vrai que lorsque les calomniateurs ont osé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de

cent louis de profit , et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Parlez à M. *Rouillé* , parlez à M. *Hérault* , à M. *d'Argental* , à tous ceux qui font au fait de cette affaire , et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit* , est une calomnie indigne. Mais je veux que des personnes de considération , trompées , je ne fais comment , aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne , n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire sur le champ pour vous en éclaircir ? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance ; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite , à votre honneur et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent , se déshonorent ; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons par tant de raisons , vous qui difiez que vous veniez à Paris pour me voir , vous qui , après tout , avez feul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde , vous êtes un mois sans m'écrire , et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que si quelque chose m'a touché dans mon malheur , c'est un procédé si étrange. Je ne ferais pas étonné que la même paresse et que la même légèreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition , qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires , vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris ; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi , voilà ce que je ne peux croire.

1733.

— Je veux donner un démenti à ceux qui le disent ,
 1733. comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur
 votre compte. Si jamais nous avons dû être unis ,
 c'est dans un temps où une affaire qui nous est en
 partie commune , a fait ma perte. Il est de votre
 honneur d'être mon ami , et mon cœur s'accorde en
 cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au
 ministère , mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de
 cas de la vertu que des puissances , et je mérite que
 vous m'aimiez , que vous rougissiez de votre procédé ,
 et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose
 m'attaquer jusque dans vous-même.

LETTRE XC I.

A M. DE CIDEVILLE.

15 septembre.

EH bien , mon cher ami , vous n'avez donc encore ni opéra , ni Adélaïde , ni petites pièces fugitives ; et vous ne m'avez point envoyé votre allégorie , et Linant m'a quitté sans avoir achevé une scène de sa tragédie .

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers de ma part ; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas , espérant peu en DIEU et craignant fort les exempts. Un nommé Vanneroux , la terreur des jansénistes , et aussi renommé que Desgrets , est parti pour aller fureter dans Rouen , et pour voir si

Jore

Jore n'aurait point imprimé certaines Lettres anglaises, que l'on croit ici un ouvrage du malin. *Jore* jure qu'il est innocent, qu'il ne fait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne fais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très-chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des sceaux et de *Vanneroux*. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres.

J'ai vu enfin la présidente de *Bernières*. Est-il possible que nous ayons dit adieu pour toujours à la Rivière-Bourdet? qu'il ferait doux de nous y revoir! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent, et venir manger ses canetons chez lui?

Je reste constamment dans mon hermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous soit ravi: *fari quæ sentiat*. La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre?

— Thiriot jouit en paix à Londres du fruit de mes
1733. travaux; et moi je suis en transes à Paris : *laudantur
ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Il n'y a guère de
femaines où je ne reçoive des lettres des pays étran-
gers, par lesquelles on m'invite à quitter la France.
J'envie souvent à Descartes sa solitude d'Egmont,
quoique je ne lui envie point ses tourbillons et sa
métaphysique. Mais enfin je finirai par renoncer ou
à mon pays, ou à la passion de penser tout haut.
C'est le parti le plus sage. Il ne faut songer qu'à vivre
avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir
une seconde existence très-chimérique dans l'esprit
des autres hommes. Le bonheur ou le malheur est
réel, et la réputation n'est qu'un songe.

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme
vous, je ne souhaiterais plus rien; mais loin de vous,
il faut que je me console en travaillant; et quand un
ouvrage est fait, on a la rage de le montrer au public.
Que tout cela n'empêche point Linant de nous faire
une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ses
mains : *oportet illum crescere, me autem minui.*

Adieu, charmant ami.

LETTRE XCII.

1733.

A M. DE GIDEVILLE.

Ce 26 septembre.

J'AIME fort *Linant* pour vous et pour lui ; mais, à parler sérieusement, il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talens marqués, sans qui la poësie est un bien méchant métier ; il ferait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhortez-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embrasse. Il voulait être précepteur, et à peine fait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher *Cideville*, prenez garde de gâter, par trop de louanges et de caresses, un jeune homme qui, parmi ses besoins doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres conseils, ou plutôt, je ne lui en donnerais point du tout ; mais il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce.

Vale, amice.

1733.

LETTRE XCIII.

A M. BERGER.

Octobre.

JE suis très-fâché , Monsieur , que vous ayez connu comme moi le prix de la santé par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'attends de grands soulagemens de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur le Parnasse , qui mérite d'être connu par vous ? Comment va l'opéra de Rameau (17) ? Soyez donc un peu avec votre ancien ami le nouvelliste des arts et des plaisirs , et comptez sur les mêmes sentimens que j'ai toujours eus pour vous.

(18) Hypolite et Aricie. L'abbé Pellegrin , auteur du Poème , se défiant des talents du musicien , en avait exigé une obligation de 500 liv. , en cas de non succès ; mais à la première répétition il courut embrasser Rameau , et déchira le billet , en s'écriant qu'un tel musicien n'avait pas besoin de caution. Rameau n'était alors connu que par quelques motets , des cantates , des pièces de clavecin , et par son traité de l'harmonie. M. de Voltaire , plus pénétrant que Pellegrin , avait donné à Rameau sa tragédie de Samson , en 1732. Leurs ennemis en firent défendre la représentation , sous prétexte que le sujet était sacré , quoiqu'on eût donné à l'opéra Jephé , aux français Athalie , et qu'on eût permis à Romagnesi de travestir en arlequinade ce même sujet au théâtre italien. On verra dans les années suivantes que M. de Voltaire espéra long-temps d'obtenir justice ; mais ce fut en vain. Rameau alors employa une grande partie de la musique de Samson dans l'acte des Incas et dans Zoroastre.

LETTRE XCIV.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 14 octobre.

Mais quand pourrai-je donc, mon très-cher ami, vous être aussi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen ? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services; vous m'écrivez de plus des vers charmans, et je suis comme une bégueule qui me laisse aimer. Non, mon cher *Cideville*, je ne suis pas si bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'*Adélaïde*, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public :

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

A l'égard de ma personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de vous dire en conscience que je ne suis pas si malheureux que vous le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'*Horace* :

Non tumidis agimus velis aquilone secundo;
Non tamen adverfis ætatem ducimus austris,
Viribus, ingenio, fpecie, virtute, loco, re
Extremi, primorum extremis usque priores.

—
1733. Mais voilà mon seul embarras , et ma petite santé est mon seul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve , sans passions désagréables , sans ambition , sans envie , avec beaucoup de connaissances , peu d'amis , et beaucoup de goûts. En vérité , je suis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne ;
J'ai bien peu de tempérament ;
Mais ma maîtresse me pardonne ,
Et je l'aime plus tendrement.

Adieu , je vous embrasse. *Linant* vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore ; on ne fait si les Français ont passé le Rhin , ni si les Russes ont passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si difficiles à traverser que cette année.

LETTRÉ XCV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris , ce 27 octobre.

AUJOURD'HUI est partie par le coche certaine Adélaïde du Guesclin , qui va trouver l'intime ami de son père , avec des sentimens fort tendres , beaucoup de modestie et quelquefois de l'orgueil ; de temps en temps des vers frappés , mais quelquefois d'assez faibles. Elle espère que l'élegant , le tendre , l'harmoneux *Cideville* lui dira tous ses défauts , et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'Adélaïde, je me meurs de regret de
ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela.

1733.

Parve, sed in video, sine me, liber, ibis ad illum;

*Ad illum qui absens et præsens mihi semper erit
carissimus.*

J'attends votre allégorie ; il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence ; je parle souvent de vous avec *Linant*. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continues de votre charge, loin de rebuter votre muse, l'encouragent et l'animent ; vous fortuez du temple de *Thémis* comme de celui d'*Apollon*. Je ne fais pas encore quel fruit *Linant* aura tiré de votre société et de vos conseils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner son entrée à la comédie, sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un sujet au lieu de son *Sabinus*, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas seulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas, car il me semble qu'étant un peu fier et très-gueux, si avec cela il est paresseux et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable. Il a eu le malheur de se brouiller chez moi avec toute la maison ; cela met, malgré que j'en aye, bien du désagrément dans sa vie. Celui qui se mêle de mes petites affaires, et sa femme s'étaient plaints souvent de lui. Je les avais raccommodés ; les voilà cette fois-ci brouillés sans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que *Linant* en souffre, et que, malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits désagréments que des gens, qui ne

— 1733. — font pas tout-à-fait mes domestiques , font à portée de lui faire essuyer sans que j'en fache rien. Je vous rends compte de ces petits détails parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour propre.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes font égaux , mais avec cette maxime on court risque de mourir de faim si on ne travaille pas ; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état , quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune et qu'il a besoin de travail ; je ne lui dis pas le quart de tout cela , parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais , ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois , pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous , et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

LETTRE XCVI.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 3 novembre.

Vous m'avez écrit , Monsieur , en arrivant , et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là que vous n'écririez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur

le mariage de monsieur votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer que de lui voir donner la bénédiction nuptiale. On s'est très-souvent repenti du sacrement de mariage, et jamais de l'onction épiscopale.

1733.

Les petits vers sur le mariage de M. de *Sade* ne font bons que pour votre trinité indulgente (19); je vous destinais des vers un peu plus ampoulés : c'est une nouvelle édition de la *Henriade*. J'ai remis entre les mains de M. de *Malijac* un petit paquet contenant une *Henriade* pour vous et une pour M. de *Caumont*. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et lagrément de son commerce; mais c'est à lui que je dois à présent m'adresser pour ne pas perdre le vôtre. Il semble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de *Caumont*, comme on donne sa vieille maîtresse à son ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je n'ai pu lui envoyer les Lettres en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé fitôt.

Comment! M. de *Caumont* fait aussi l'anglais! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez sûrement, car madame *du Châtelet* l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant : elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité madame *du Châtelet* est un prodige, et on est bien neuf à votre cour.

Voulez-vous des nouvelles? le fort de Kehl vient d'être pris; la flotte d'Alicante est en Sicile; et tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en

(19) Ils étaient trois frères. Voyez les Poësies mêlées, vol. de *Contes*, &c.

— Italie et en Allemagne , le roi Stanislas est plus empêché que jamais. Une grande moitié de sa petite armée l'a abandonné pour aller recevoir une paye plus forte de l'électeur-roi.

Cependant , le roi de Prusse se fait faire la cour par tout le monde , et ne se déclare encore pour personne. Les Hollandais veulent être neutres , et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient secourir l'empereur , et ils le feront trop tard.

Voilà la situation présente de l'Europe; mais à Paris on ne songe point à tout cela. On ne parle que du rossignol que chante mademoiselle *Petit-Pas* , et du procès qu'a *Bernard* avec *Servandoni* pour le payement de ses impertinentes magnificences.

Adieu ; quand vous ferez las de toute autre chose , souvenez-vous que *Voltaire* est à vous toute sa vie avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

LETTRE XCVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris , le 6 novembre.

AIMABLE ami , aimable critique , aimable poète , en vous remerciant tendrement de votre allégorie. Elle est pleine de très-beaux vers , pleine de sens et d'harmonie ; mon cœur , mon esprit , mes oreilles vous ont la dernière obligation. Je me suis rencontré avec

vous dans un vers que peut être vous n'aurez point
encore vu dans ma tragédie:

1733.

Toutes les passions sont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'est
Vendôme qui parle à *Adélaïde*, au second acte.

Pardonne à ma fureur, toi feule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose;
Non, tu ne me dois rien : dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi feule, et n'ai rien mérité.
Te servir en esclave est ma grandeur suprême,
C'est moi qui te dois toutpuisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre et que rien ne flétrit,
Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
Oui, tu tiens dans tes mains les destins de ma vie,
Mes sentiments, ma gloire, et mon ignominie.
Ne fais point succéder ma haine à mes douleurs,
Toutes les passions sont en moi des fureurs.
Dans mes soumissions, crains-moi, crains ma colère, &c. &c.

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et
bien des corrections envoyées aux comédiens depuis
que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il
est toujours le même, on ne peut éléver de nouveaux
fondemens comme on peut changer une anti-chambre
et un cabinet, et toutes les beautés de détail sont des
ornemens presque perdus au théâtre. Le succès est
dans le sujet même. Si le sujet n'est pas intéressant, les
vers de *Virgile* et de *Racine*, les éclairs et les raisonne-
mens de *Corneille*, ne feraient pas réussir l'ouvrage.
Tous mes amis m'affurrent que la pièce est touchante,

1733. mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit de préférence à tout le monde. C'est à eux à me parler; il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre allégorie et de la fissure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien dans la vieillesse d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut à vingt ans songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'*Horace* et *Despréaux* ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne? Pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? Pourquoi différens climats dans une montagne? Pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au sommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit présenter de soi-même, rien ne doit être étranger. Enfin, quand cette allégorie serait juste, et que vous en auriez retranché les longueurs, il resterait encore de quoi dire, *non erat his locus*.

Votre ouvrage ferait, je crois, charmant, si vous vous renfermiez dans votre première idée; car de quoi s'agit-il? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présentez-moi une déesse à qui tous les vieillards s'adressent pour avoir une vieillesse heureuse; alors

chaque sexagénaire vient exposer ce qu'il a fait dans sa vie , et leurs dernières années sont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur esprit , comme mon cher *Cideville*, jouissent des biens acquis dans leur jeunesse , et sont heureux et honorés. Voilà un champ assez vaste ; mais tout ce qui sort de ce sujet est une morale hors d'œuvre. Votre montagne est une longue préface , une digression qui absorbe le fonds de la chose. N'ayez simplement que votre sujet devant les yeux , et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre.

1733.

Pour m'encourager à vous oser parler ainsi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde*; mais surtout ne gâchez point *Linant*. Je ne suis pas trop content de lui. Il est nourri, logé , chauffé, blanchi, vêtu , et je fais qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau poste de précepteur , pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre considération , et après que la dignité de précepteur lui a été refusée. Il ne travaille point , il ne fait rien, il se couche à sept heures du soir pour se lever à midi. Encouragez-le et grondez-le en général. Si vous le traitez en homme du monde , vous le perdrez. Adieu.

1733.

LETTRE XCVIII.

A M. D E C I D E V I L L E.

Ce 15 novembre,

VOYEZ, mon cher ami, combien je suis docile. Je suis entièrement de votre avis sur les louanges que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiselle *du Guesclin*; mais puisque vous, qui êtes expert en cette science, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'existe pas. Mais vous me donnez autant de scrupule sur le reste que de confiance sur les choses que vous approuvez.

Je conviens avec vous que *Nemours* n'est pas à beaucoup près si grand, si intéressant, si occupant le théâtre que son emporté de frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu *Nemours* après que le *Vendôme* a faisi, pendant deux actes, l'attention et le cœur des spectateurs. Si le personnage de *Nemours* est souffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait être insipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de *Nemours* en affaiblissant celui de *Couci*. Je ne saurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que *Couci* ne se trouve avec *Nemours* qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de *Charles VI*, de cette mégère *Isabeau*, de ce grand

homme *Henri V*; mais quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, et *non erat his locus*. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose. Quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que quand *Nemours* et *Vendôme* se voient, c'était bien là le cas de parler de *Charles VI* et de *Charles VII*; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion? Et si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique.

Vous avez très-bien senti l'horreur de l'action de *Vendôme*. Il semble en effet que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait en effet la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne fais même si on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de *Couci*, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer *Vendôme* et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous deux la vie; qui voit sa maîtresse enlevée

1733. et le peuple révolté par ce même frère, et qui de plus est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la fois; je n'ai pas un moment de vide, les jours sont trop courts; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous! Ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre allégorie; nous persistons dans nos très-humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, *Adélaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous.
Vale et me ama.

LETTRE XCIX.

A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

JE regarde, Monsieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaissance: en voici une qui, bien que très-fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a de plus imprimé mon Essai sur l'Epopée, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé *Desfontaines* l'avait

l'avait traduit d'après mon essai anglais. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais.

1733.

Cette Henriade a été traduite en vers à Londres et en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers , m'enhardtit un peu auprès de vous. Je fais que vous êtes en commerce avec Rousseau , mon ennemi ; mais vous ressemblez à Pomponius-Atticus , qui était courtisé à la fois par César et par Pompée. Je suis persuadé que les invectives de cet homme , en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez , ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres , et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que Rousseau eût un caractère comme le vôtre !

Permettez-moi, Monsieur, que je mette dans votre paquet, un autre paquet pour M. le marquis de Caumont : c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, Monsieur, pour vous envoyer des vers !

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:

Sævit toto Mars impius orbe.

Et carmina tantum

Nostra valent, Lycida, tela inter Martia quantum

Chaonias dicunt, aquila veniente columbas.

Corresp. générale.

Tome I. N

— On a pris le fort de Kehl , on se bat en Pologne ,
1733. on va se battre en Italie.

I nunc et versus tecum meditare canoros.

Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'est avec des dévots comme vous , que j'aime à réciter mon breviaire.

LETTER C.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

(**I**l y a cinq jours , mon cher ami , que je suis dangereusement malade d'une espèce d'inflammation d'entailles ; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle allégorie. Au nom d'*Apollon* , tenez - vous en à votre premier sujet , ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères ; qu'on voye bien nettement ce que vous voulez dire ; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil , ce serait de songer à être simple , à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle , bien claire , qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit , peignez avec vérité , et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous ; c'est le défaut d'un homme

supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre; mais —
c'est un défaut très-dangereux. Que m'importe si
l'enfant est étouffé à force de caresses ou à force
d'être battu? Comptez que vous tuez votre enfant
en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité,
moins de démangeaison de briller; allez vite
au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore
plus d'esprit que les autres, quand vous aurez
retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous
donner; mais . . . *petimusque, damusque vicissim*. Celui
qui écrit, est comme un malade qui ne sent pas, et
celui qui lit peut donner des conseils au malade.
Ceux que vous me donnez sur Adélaïde sont d'un
homme bien fain; mais, pour parler sans figure, je
ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer
la pièce; *jacta est alea*.

Adieu; dites à M. de Formont combien je l'aime.
Je suis trop malade pour en écrire davantage.

L E T T R E C I.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 décembre.

J'AI été bien malade, mon très-cher ami; je le suis
encore; et le peu de forces que j'ai, c'est l'amitié qui
me les donne; c'est elle qui me met la plume à la
main, pour vous dire que j'ai montré à *Emilie* votre
épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et

— 1733. m'a confirmé dans l'opinion où je suis , qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laissé croître , sans y penser , autour de l'arbre que vous plantiez , il n'en croîtra que mieux , et n'en sera que plus beau. Vous êtes un grand seigneur à qui son intendant prêche l'économie : foyez moins prodigue , et vous serez beaucoup plus riche. Vous en convenez. Voici donc quel serait mon petit avis pour arranger les affaires de votre grande maison.

J'aime beaucoup ces vers :

*J'étais encor dans l'âge où les désirs
Vont renaissant dans le sein des plaisirs , &c.*

De là je voudrais vous voir transporté par votre démon de *Socrate* au temple de la *Raison*; et cela , bien clairement , bien nettement et sans aucune idée étrangère au sujet. *Le Temps* dont , vous faites une description *presque en tout charmante* , présente à cette divinité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portraits ; mais que chacun fasse le fier , en se vantant des choses mêmes que la raison condamne ; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable. Point de leçon de morale , je vous en prie , que celle qui sera renfermée dans l'aveu ingénue que feront tous les fots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités qui naissent du tableau même , et qui entrent dans le corps de la fable , sont les seules qui puissent plaire , parce qu'elles - mêmes peignent , chemin faisant , et que tout , en poësie , doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver. Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement ; je suis persuadé qu'en 1733.
m'instruisant avec vous, et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerai avec vous dans tous les détails ; je vous prierai d'en faire autant pour notre Adélaïde ; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennobrir le caractère de *Nemours*, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien de mauvais vers.

J'ai adopté toutes vos critiques, j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous à loisir de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement ? Il me semble que nous sommes deux amans condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que pendant ma maladie, j'ai refait l'opéra de Samson pour *Rameau* ? Je vous promets de vous envoyer celui-là ; car j'ai l'amour propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est.

Linant renonce enfin au théâtre ; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il ? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet ? quel métier fera-t-il ? *Vale.*

1733.

LETTRE CII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 27 décembre.

MON aimable *Cideville*, les belles vous occupent, je le crois bien; ce n'est qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de songer au plaisir au milieu des fâches, et de vous délasser de la chicane avec l'amour; pour moi je suis bien malade depuis quinze jours; je suis mort au plaisir; si je vis encore un peu, c'est pour vous et pour les lettres. Elles sont pour moi, ce que les belles sont pour vous; elles sont ma consolation et le soulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'esprit, plié depuis long-temps aux belles-lettres, s'y livre sans peine et sans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps apprise, et comme la main du musicien se promène sans fatigue sur un clavecin. Ce qui est seulement à craindre, c'est qu'on ne fasse avec faibleesse ce qu'on ferait avec force dans la santé. L'esprit est peut-être aussi juste au milieu des souffrances du corps, mais il peut manquer de chaleur; aussi dès que je sentirai ma machine totalement épuisée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination; alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une

application modérée; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille maîtresse pour laquelle on change son amour en amitié.

Livant qui se porte bien et qui est dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place; mais il paraît que sa vocation n'est pas trop décidée. Cette tragédie promise depuis deux ans, à peine commencée, est abandonnée. Il renonce aux talents de l'imagination pour ne rien apprendre; il devient, avec de l'esprit et du goût, inutile aux autres et à soi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire; son bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle ressource fera-t-il donc, et que faire pour lui, s'il ne fait rien? Son malheur est d'avoir l'esprit au-dessus de son état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de rester chez sa mère, que de venir ici pour se dégoûter de sa profession, sans en savoir prendre aucune. Vous ferez responsable à DIEU d'en avoir voulu faire un homme du monde; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut se tenir; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut justifier et qui le perdra. Il aurait raison, s'il avait dix mille livres de rente; mais n'ayant rien, il a tort.

Adieu; je souffre cruellement. *Vale, et me ama.*

1734.

LETTRE C III.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 27 février.

MON tendre et aimable ami, j'ai été bien consolé dans ma maladie en voyant quelquefois votre ami M. du *Bourgtroulde*; il est mon rival auprès de vous, et rival préféré; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher *Cideville* avec un plaisir si entier et si pur! Nous nous entretenions de l'espérance de vivre un jour à Paris avec lui, et aujourd'hui voilà mon cher *Cideville* qui me mande qu'en effet il pourra venir bientôt. Cela est-il bien vrai? Puis-je y compter? Ah! c'est alors que j'aurai de la santé, et que je ferai heureux.

Je commence enfin à sortir. J'allai même samedi dernier à l'enterrement d'*Adélaïde*, dont le convoi fut assez honorable. J'avais esquivé le mién, et je fus fort content du parterre qui reçut *Adélaïde* mourante, et *Voltaire* ressuscité, avec assez de cordialité. Il est vrai que je suis retombé depuis; mais, malgré cette rechute, je veux aller au plus vite chez M. du *Bourgtroulde* pour lui parler de vous. En attendant, disons un petit mot d'*Adélaïde*.

On ne se plaint point du duc de *Nemours*; on s'est récrié contre le duc de *Vendôme*. La voix publique m'a accusé d'abord d'avoir mis sur le théâtre un prince du sang pour en faire, de gaieté de cœur, un assassin. Le parterre est revenu tout d'un coup de

cette idée ; mais nosseigneurs les courtisans, qui
font trop grands seigneurs pour se dédire si vite,
persistent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il
m'est permis de me mettre au nombre de mes criti-
ques, je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à
une tragédie , parce qu'un prince de la nation se
laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée.

Un historiographe me dira bien que le comte de *Vendôme* n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne *Jean*, et non le comte de *Vendôme*, qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela; et si la pièce est intéressante , peu lui importe que son plaisir vienne de *Jean* ou de *Vendôme*. Mais ce *Vendôme* n'intéresse peut-être pas assez , parce qu'il n'est point aimé , et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. *Couci* vient encore prouver à notre homme , qu'il est un pauvre homme d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur *Dufresne* a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise *Rochemore*.

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce *Vendôme*, à la première représentation , est très-peu de chose. Je vous enverrai la pièce , vous la trouverez presque la même, Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première , a prétendu , pour se justifier , que j'avais tout refondu , et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Ecrivez , je vous en prie , à *Linant* qu'il a besoin d'avoir une conduite très-circonscrite ; que rien n'est plus capable de lui faire

1734.

— 1734. tort que de se plaindre qu'il n'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile, et qui, de compte fait, dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitudo serait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâtiez. Il s'est imaginé qu'il devait être sur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie son état, son inutilité et la nécessité de travailler; il abuse de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir son entrée à la comédie; il y va tous les jours sur le théâtre, au lieu de songer à faire une pièce. Il a fait en deux ans une scène qui ne vaut rien; et il se croit un personnage parce qu'il va au théâtre et chez *Procope*. Je lui pardonne tout parce que vous le protégez; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raison, si vous en espérez encore quelque chose.

LETTRE CIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 7 avril.

MON cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de *Richelieu* à mademoiselle de *Guise*; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie: le dénouement va se faire à Montjeu auprès d'Autun. Les poètes sont plus dans l'usage de faire des épithalamies que des contrats; cependant j'ai fait le contrat, et

probablement je ne ferai point de vers. Vous savez —
ce que dit madame de *Murat*: 1734.

Mais quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu d'amour et les neuf doctes fœurs ;
C'est le soit des amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame.

Je pars dans une heure, mon aimable *Cideville* ;
j'envoie devant, tragédie, opéra, versiculets, et *totam nugarum supellectilem*. C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. *Formont* vient de m'écrire une lettre où je reconnaissais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé du *Refnel*, autre normand, traducteur de *Pope*, homme qui fait penser, sentir et écrire, est ou doit être à Rouen; je lui ai dit que mon cher *Cideville* y était; il le verra, et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en fesant connaissance.

Je ne crois pas que *Linant* ait jamais un talent supérieur, mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même; plein de goût et d'esprit, d'imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de *Formont*.

Adieu; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete curæ.*

1734.

LETTRE CV.

A M. DE FORMONT.

Avril.

PHILOSOPHE aimable, à qui il est permis d'être paresseux, fortez un moment de votre douce mollesse, et ne donnez pas au chanoine *Linant* l'exemple dangereux d'une oisiveté qui n'est pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui est vertu dans un homme devient vice dans un autre. Ecrivez-moi donc souvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai besoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philosophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaisir réel pour l'ombre de la raison. J'ai relu le raisonneur *Clarke*, *Mallebranche* et *Locke*. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que *Clarke* est le meilleur sophiste qui ait jamais été, *Mallebranche* le romancier le plus subtile, et *Locke* l'homme le plus sage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je désespère de le voir jamais. Il est le seul, à mon avis, qui ne suppose point ce qui est en question. *Mallebranche* commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de son ouvrage; il suppose que nos sens sont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke , dans son second chapitre de l'existence de **DIEU** , croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement , et cela par ce seul argument , que si le tout existait de nécessité , chaque partie existerait de la même nécessité . Il nie la mineure , et , cela fait , il croit avoir tout prouvé ; mais j'ai le malheur , après l'avoir lu bien attentivement , de rester sur ce point sans conviction . Mandez-moi , je vous prie , si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi .

Il me souvient que vous m'écrivîtes il y a quelque temps que *Locke* était le premier qui eût hasardé de dire que **DIEU** pouvait communiquer la pensée à la matière . *Hobbes* l'avait dit avant lui , et j'ai idée qu'il y a dans le *De naturâ Deorum* quelque chose qui ressemble à cela .

Plus je tourne et je retourne cette idée , plus elle me paraît vraie . Il ferait absurde d'affirmer que la matière pense , mais il ferait également absurde d'affirmer qu'il est impossible qu'elle pense . Car , pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions¹ , il faudrait connaître l'essence de la matière , et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés . De plus , cette idée est aussi conforme que toute autre au système du christianisme , l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière que nous ne connaissons pas , qu'à l'esprit que nous connaissons encore moins .

Les Lettres philosophiques , politiques , critiques , poétiques , hérétiques et diaboliques se vendent en anglais à Londres avec un grand succès . Mais les Anglais sont des papefigues maudits de **DIEU** , qui

— font tous faits pour approuver l'ouvrage du démon.
 1734. J'ai bien peur que l'Eglise gallicane ne soit un peu plus difficile. *Jore* m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne fais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu. On le soupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. *Hérault*; et par un miracle, plus grand que tous ceux de St *Paris* et des apôtres, il n'est point à la bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

LETTRE CVI.

A M. DE FORMONT.

A Montjeu par Autun, ce 25 avril.

ON ne peut, mon cher *Formont*, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler, et il se trouve que la journée se passe sans que j'aye le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi au fond de la Bourgogne, moi qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen! mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de *Richelieu* avec mademoiselle de *Guise*, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller si loin!

Mais voici bien une autre besogne. On vend mes Lettres, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, — 1734. sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les Pensées de *Pascal*, on a joint cette lettre aux autres. Les dévots me damnent; mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. *Jore* est-il dans votre ville? Est-il à Paris? Pourrait-on au moins faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement? Pourrait-on au moins supprimer mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre.

LETTRE CVII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Montjeu par Autun, 29 avril.

VOTRE géomètre (20), Monsieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence; mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous s'il faut que j'aille à Londres ou à Basle, tandis que vous ferez à Paris avec madame *du Châtelet*.

Ce sont donc ces Lettres anglaises qui vont m'exiler!

(20) Madame *du Châtelet* à qui M. de Maupertuis avait donné quelques leçons de géométrie.

— 1734. En vérité, je crois qu'on sera un jour bien honteux de m'avoir persécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à soupçonner que ce sont les partisans des tourbillons et des idées innées qui me suscitent la persécution. Cartésiens, mallebranchistes, jansénistes, tout se déchaîne contre moi; mais j'espère en votre appui: il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de secte. Vous êtes l'apôtre de *Locke* et de *Newton*, et un apôtre de votre trempe avec une disciple comme madame *du Châtelet* rendraient la vue aux aveugles. Je crains encore plus monsieur le garde-des-sceaux que les raisonneurs; il ne prend point du tout cette affaire-cien philosophe: il se fâche en ministre, et, qui pis est, en ministre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'est moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni soins ni argent pour la supprimer. J'étais bien loin assurément de la vouloir donner au public; il me suffisait de votre approbation. Madame *du Châtelet* et vous, ne me valez-vous pas le public? D'ailleurs aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage? Y aurais-je ajouté la lettre sur *Pascal*, que j'avais fait supprimer même à Londres?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grâce à ce *Pascal*. De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puisse . . . Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie; mais laissez-moi faire . . . (21).

En attendant, je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me sera plus glorieux d'être

(21) Ces lignes ont été effacées, dans l'original, par M. de Maupertuis, apparemment dans un accès de dévotion. On n'a pu en déchiffrer que ces mots.
défendu

défendu par vous , qu'il n'est triste d'être persécuté —
par les fots.

1734.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre ; mais quand on écrit en présence de madame *du Châtelet*, on ne peut pas recueillir son esprit fort aisément.

Adieu ; vous favez le respect que mon esprit a pour le vôtre. Ecrivez-moi , ou pour me répondre quelques nouvelles de ces Lettres , ou pour me consoler. Je vous suis tendrement attaché pour la vie , comme si j'étais digne de votre commerce.

LETTRE CVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (22)

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron vous allez être mon juge , et qu'on dénonce à votre sénat ces Lettres anglaises , comme un mandement du cardinal de *Bissy* ou de l'évêque de Laon. Messieurs tenant la cour du parlement , de grâce , souvenez-vous de ces vers :

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable
Propice à l'innocence , au crime redoutable ,
Qui , des lois de son prince et l'organe et l'appui ,
Marche d'un pas égal entre son peuple et lui , &c.

Je me flatte qu'en ce cas les préfidents *Hénault* et *Roujaut* , les *Bertier* , se joindront à vous , et que vous

(22) Conseiller honoraire du parlement de Paris , et depuis ministre plenipotentiaire de Parme à Paris.

1734. donnerez un bel arrêt, par lequel il fera dit que *Rabelais*, *Montagne*, l'auteur des Lettres persanes, *Bayle*, *Locke*, et moi chétif, serons réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès.

Qu'est devenu M. de *Pont-de-Vesle* (*), d'où vient que je n'entends plus parler de lui ? N'est-il point à *Pont-de-Vesle* avec madame votre mère ?

Si vous voyez M. *Hérault*, sachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui est à la bastille; et encouragez ledit M. *Hérault* à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre *Chauvelin*, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces maudites Lettres, je m'étais arrangé pour sortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaisse, et du plus beau droit de l'humanité, qui est de ne dépendre que des lois et non du caprice des hommes. J'étais très-déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occasion m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame *du Châtelet*, qui avait laissé un domestique

(*) Frère de M. *d'Argental*.

à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous éûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame *du Châtelet*, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentimens respectables dont elle m'honore, toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas surtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune.

1734.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses; si M. de *Chauvelin* s'adoucit, si M. *Rouillé* peut me servir auprès de lui, si M. l'abbé de *Rothelin* peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, et que je dois attendre du temps l'adoucissement qu'il met à toutes les affaires; mais aussi, il est bon de ne pas m'endormir entièrement sur l'espérance que le temps seul me servira.

J'en ai point suivi les conseils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxone; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vite en Lorraine. J'ai de plus une aversion mortelle pour la prison; je suis malade; un air enfermé m'aurait tué; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'est que la maréchaussée était en campagne.

Ne pourriez-vous point savoir si le garde des sceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxone un

1734. homme qui a la fièvre et la dysenterie , et qui est dans un désert. Qu'il m'y laisse, c'est tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je ferai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaissance. Je vous ferai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

LETTRE CIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 8 mai.

VOTRE protégé *Jore* m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait , qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement ; je lui avais prêté quinze cents francs dans cette espérance ; cependant , à peine suis-je à quatre-vingts lieues de Paris , que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage , *avec mon nom à la tête* , et avec la lettre sur *Pascal*. J'écris à Paris , je fais chercher mon homme , point de nouvelles. Enfin , il vient chez moi , et parle à *Demoulin* , mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle , on me mande que si je ne veux pas être perdu , il faut remettre sur le champ l'édition à *M. Rouillé*. Que faire dans cette circonstance ? Irai-je être le délateur de quelqu'un ? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas ?

Je prends le parti d'écrire à *Jore* , le 2 mai , que je ne veux être ni son délateur ni son complice ; que

s'il veut se sauver et moi aussi, il faut qu'il remette entre les mains de *Demoulin* ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaiser au plus vite le garde des sceaux par ce sacrifice. Cependant il part une lettre de cachet, le 4 mai; je suis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état, voici le remède.

1734.

Ce remède est dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de *Jore* à sacrifier cinq cents exemplaires; ils ont assez gagné sur le reste, supposé que ce soit eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. *Rouillé*, lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces Lettres, que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés, à la remettre, &c.; ou bien voudriez-vous faire écrire le premier président? Il s'en ferait honneur, et il ferait voir son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, soit que ce fût le premier président, je crois que cela me ferait grand bien, si le garde des sceaux pouvait savoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. *Rouillé*, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai, pour faire chercher l'édition à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre esprit et votre cœur sont faits pour ajouter au bonheur de ma vie, quand je suis heureux, et pour être ma consolation dans mes traverses.

A présent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde, nous vous enverrons sûrement des Samson et des pièces fugitives en

— quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien ;
1734. vous aurez des vers.

J'embrasse tendrement mon ami *Formont* et notre cher du *Bourgtroulde*. Adieu, mon aimable ami, adieu.

LETTRE CX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 11 mai, en passant.

JE n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul usage du billet de treize cents soixante-huit livres, qu'on vous a envoyé, sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils du vieux bon homme fasse ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voye que cette démarche puisse être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu, et en ce cas il ferait puni tout aussi sévèrement, et on lui répondrait comme DIEU aux Juifs : *Sacrificia tua non volo*. C'est à lui à voir s'il est coupable, et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache de mon côté sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition, *avec mon nom à la tête*, est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à présent qu'à se tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir soupçonné; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des mesures.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXI.

1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 mai.

PAR des lettres que je viens de recevoir, mon cher *Cideville*, on vient de m'assurer que c'est l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en serai certain par moi-même que lorsque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât incessamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il savait de cette affaire : point de nouvelles ; je ne fais où il est. Il y a apparence qu'il m'eût écrit, s'il avait été innocent. Vous jugez bien que dans cette incertitude je ne puis rien faire. Acheter ce que vous favez, est absolument inutile et même très-dangereux. Le mieux est de se tenir tranquille quelque temps. Je lui conseille d'aller voyager en Hollande. Je ne fais si je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore si l'on vous a fait toucher treize cents soixante-huit livres ; si vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. *Pasquier*, agent de change à Paris. Cet argent ne m'appartient pas ; il est à une personne à qui je le devais, qui en a un très-grand besoin, et qui s'en dessaiissait en ma faveur, s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaiser l'affaire. Il ne faut pas qu'il soit la victime de son amitié.

A l'égard de *Jore*, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez-moi votre tendre

— amitié; je vous écrirai quand je serai fixé en quelque
 1734. endroit. Jusqu'à présent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaire; mon cœur sera plus bavard la première fois. Adieu; mille amitiés à *Formont* et à l'abbé du *Resnel*.

LETTRE CXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mai.

EH bien, est-il possible que vous vous soyez laissé surprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là! Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils sont bien trompés eux-mêmes.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce misérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien à son silence. Le scélérat m'avait juré en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait depuis un mois le *supplément* de la fin, il s'en est servi; il a pris le temps de mon absence pour trahir les promesses qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve incontestable de son crime. J'ai tout confronté; sa perfidie n'est que trop réelle. Il triomphe; il en vend deux mille cinq cents à 6, à 8, à 10 livres pièce; et moi je suis proscrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte d'un jugement rigoureux: voilà tout ce qu'il m'attire, tandis que, sur la foi de vos lettres, j'ai hasardé de me perdre

pour le sauver ; et que j'ai tellement assuré son innocence aux ministres , que je me suis fait croire 1734. coupable.

Au nom de Dieu , parlez à ces gens-là quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet , sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste , après tout , que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Surtout qu'on me remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes font bien méchans ! Quoi ! dans le temps qu'il m'a mille obligations ! O hommes ! vous êtes ou trompeurs , ou indignement superstitieux , ou calomniateurs. Vous êtes des monstres ; mais il y a des *Cideville* , il y a des *Emilie* ; cela fait qu'on tient à l'humanité , et qu'on pardonne au genre-humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion , passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire effuyer. La balance n'est pas égale , et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe *Formont* , le tendre et charmant du *Bourgtroulde* , le judicieux et élégant du *Refnel*. Si vous voyez monsieur le Marquis (*), dites-lui qu'avec sa permission , je pourrais bien aller passer un mois dans ses terres pour dépayer les alguazils. N'y viendrez-vous pas ? Adieu ; tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte.

Vale , te amo.

(*) De *Lezeau*.

1734.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mais

ENCORE une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'en fait écrire mille. *Nardi parvus onix eliciet cadum.*

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'Aiguillon. Je vous l'envoie ouverte ; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces fichues Lettres, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, *Pascal*, laisse-moi faire ! tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre du bon sens. Attends, attends !

Où en sommes-nous, je vous prie ? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre fera-t-il brûlé, ou moi ? Veut-on que je me rétracte comme *S^t Augustin* ? veut-on que j'aille au diable ? Ecrivez ou chez *Demoulin*, ou chez l'abbé *Mouffinot*, ou plutôt à M. *Palu*, et dites-lui qu'il me garde un profond secret.

LETTRE CXIV.

1734.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Basle, le 23 mai.

VRAIMENT, Madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de *Maurepas*, ce n'était pas de peur qu'il me fit du mal, c'était afin qu'il me fit du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, Madame, tous les beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses Lettres? Madame la duchesse du *Maine* est-elle bien fâchée que j'aye mis *Newton* au-dessus de *Descartes*? et comment madame la duchesse de *Villars*, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères?

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion; mais depuis que j'ai dit que *Pascal* s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier*, *bel astre*, *merveille de nos jours*, ne sont pas des beautés poétiques, comme *Pascal* l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de DIEU à croix

— ou pile : enfin , depuis que j'ai dit ces absurdités
1734. impies , il n'y a point d'honnête janséniste qui ne
voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire , Madame , qui sont les plus fous des jansénistes , des molinistes , ou des anglicans , des quakers , cela est bien difficile ; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort . J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela ; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit , me trouvaient bien modéré . Je comptais sortir de France pour jamais , quand je donnai la malheureuse permission , il y a deux ans , à *Thiriot* d'imprimer ces bagatelles . J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là ; et malheureusement ces Lettres paraissent en France , lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester .

Si je ne reviens point , Madame , foyez sûre que vous serez à la tête des personnes que je regretterai . Si vous voyez M. le président *Hénault* , dites-lui bien , je vous prie , qu'il parle , et souvent , à Mons. *Rouillé* . Quand il ne serait point à portée de me rendre service , votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet . Si vous vouliez m'honorer de votre souvenir , écrivez-moi à Paris , vis-à-vis Saint-Gervais , les lettres me feront rendues . Ayez la bonté de mettre une petite marque ; comme deux *DD* , par exemple , afin que je reconnaisse vos lettres . Je ne devrais pas me méprendre au style , mais quelquefois on fait des quiproquo .

LETTRE CXV.

1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 1 juin.

LA dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de *Jore*, était fondée sur ceci.

Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition supprimée dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends en même-temps qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition, on a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police, elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à *Jore* de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite.

— Je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que
 1734. je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que
 la visite qu'on ferait chez moi, ne servirait qu'à ma
 justification; et c'est ce qui est arrivé.

Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec quelque
 personne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet
 une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore
 paru, je l'en félicite de tout mon cœur; car il est sûr
 que son édition fera la meilleure, et que tôt ou tard
 il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de faire à Paris une presse à laquelle on
 travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse
 était chez un particulier. Le libraire qui devait
 débiter cette édition nouvelle est connu, et, je
 crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens; elle
 servira, en premier lieu, à justifier *Jore*, et pourra
 même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée
 dans Paris; en second lieu, elle intimidera les autres
 libraires qui n'osent pas se charger d'imprimer le
 livre: et alors s'il arrivait que *Jore* eût des exem-
 plaires des pays étrangers ou autrement, il gagnerait
 considérablement; ainsi, de façon ou d'autre, il ne
 peut se plaindre; car s'il a une édition, il la débitera;
 s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai assuré qu'il n'en a point, et je l'affirme encore
 tous les jours. C'est un principe dont il ne faut plus
 s'écartez. Dans les commencemens de l'orage, je lui
 écrivis des choses assez ambiguës: s'il m'avait fait
 un mot de réponse, il m'aurait rassuré, au lieu qu'il
 m'a laissé toujours dans l'inquiétude; et j'ai été incer-
 tain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa
 grande faute est de ne m'avoir point écrit. Que lui

coûtait-il de dire : *Je n'ai jamais vu ni connu cette édition, et c'est ainsi que je parlerai toujours.*

1734.

Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours dont il aurait d'abord dû m'instruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement ; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition que j'avais , dit-on , fait faire par *Jore*. A cela, je n'ai autre chose à répondre , finon que je ne peux changer de langage , que je ne connais pas cette édition plus que *Jore*, que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu , pendant plus d'un an , des exemplaires imprimés des Lettres philosophiques , entre les mains de quelques particuliers de Paris ; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre , de laquelle je ne suis pas le maître.

Je ne peux pas , pour contenter le ministère , trouver une édition qui n'existe point , et je peux encore moins me déshonorer en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne connaissais pas. Le résultat de tout ceci est , qu'il est absolument nécessaire que *Jore* m'instruise de tout ce qui s'est passé ; que de mon côté , je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition ; que du sien , il demeure tranquille ; mais surtout que je fache ce qu'il a dit à M. *Hérault* , afin que je m'y conforme en cas de besoin.

N. B. J'apprends dans le moment que mes affaires vont très-bien ; que la découverte de cet imprimeur

— 1734. qui fesait une nouvelle édition , a beaucoup servi à ma justification ; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots. *Sæpe premente Deo , fert Deus alter opem.* Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé *Mouffinot* , cloître Saint-Méri , à Paris.

LETTRE CXVI.

A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin.

J'AI reçu votre lettre , mon cher ami. Je ne vous parlerai pas cette fois-ci de philosophie ; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnemens et les suppositions plus fausses encore dont les Pensées de *Pascal* font remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite , et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous favez , coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire , me disait-il ; et il l'aurait fait , s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus , ajoutait-il , je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires , et qui n'étant pas tout-à-fait conforme à l'autre , devait servir à sa justification , en

cas

cas de soupçon. Il voulait par là se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. Il ne vous écrit point; il a même eu l'insolence de dire à M. *Hérault*, que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris; et c'est sur cette infame calomnie d'un scélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on est venu visiter chez vous.

1734.

Voilà les discours que me tient *Demoulin*; et quand je songe que j'ai trouvé dans les exemplaires qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'étaient glissées dans les premières feuilles imprimées autrefois, et depuis supprimées, je suis bien tenté d'être de l'avis de *Demoulin*.

D'un autre côté, j'apprends qu'un nommé *René Joffe* fesait encore une édition de ce livre, laquelle a été découverte. Ce *René Joffe* a été dénoncé à *Demoulin* par *François Joffe* son parent. Ce *François Joffe* a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec son cousin *René*, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce *François Joffe*, qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier, il y a deux mois et demi, en aura abusé, laura fait copier, et laura imprimé avec *René*; que depuis, la jalouse qu'il aura eue de la deuxième édition de *René*, laura porté à la dénoncer. Voilà ce que je conjecture; voilà ce que je vous prie de peser avec M. de *Cideville*. Vous pouvez après cela avoir la bonté d'en parler à *Jore*. S'il n'est pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais coupable ou non, il doit m'écrire où me faire instruire des démarches qu'il a faites; et s'il

— ne le fait pas, je suis dans la ferme résolution de le
 1734. dénoncer au garde des sceaux, et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe, et d'avoir soutenu et attesté son innocence, lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus insupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience, et je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 juin.

Je reçois, mon cher et judicieux et très-constant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec *Jore*.

Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraissait et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde des sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point d'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que *Jore* ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre, et son silence, le rendraient coupable dans mon esprit.

Ne sachant s'il était libre ou à la bastille, je lui écrivis ces propres paroles, par *Demoulin*: *S'il est vrai que vous ayez une édition de ce livre (ce que je ne crois pas), ou si vous en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, et je la payerai au prix qu'il taxera.*

C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. J'ai fait plus; quand je fus certainement qu'il était à la bastille, j'écrivis à M. *Rouillé* et à M. *Hérault* les lettres les plus fortes par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne fais pas quels indignes mensonges ont employé les interrogateurs, mais je fais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son honneur et contre son intérêt, en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe que je vous prie de brûler; elle est d'un conseiller au parlement, ami de M. *Hérault* et de M. *Rouillé*.

Sur la déposition de ce misérable, M. *Hérault* affura le cardinal de *Fleuri* et monsieur le garde des sceaux, que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition débitée; et monsieur le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant, madame d'*Aiguillon* et plusieurs autres personnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde des sceaux; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de désaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut causée par *Demoulin* qui fait mes

affaires , mais qui est un peu inattentif. Mon silence
 1734. fit croire au garde des sceaux que je ne voulais pas
 plier; et son opiniâtréte se fâchant contre la mienne,
 il a fait rendre ce bel arrêt qui déshonore la grande
 chambre, et qui ne rend pas les Lettres philosophiques
 plus mauvaises. Cependant j'étais prêt à obéir à
 monsieur le garde des sceaux , et il n'en faisait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement, je conclus qu'il y a des événemens dans la vie qu'il faut souffrir sans murmure , comme la fièvre ; que la publication de ces Lettres est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur; que le grand tort de Jore est de ne m'avoir point écrit , de ne m'avoir point informé de ses démarches , et surtout de m'avoir accusé si lâchement et avec si peu de bon sens. Vous lui ferez entendre raison quand vous le verrez , et vous saurez de lui ses malheurs et ses fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis (*), au lieu de vous envoyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami *Formont*. J'allais lui répondre ; mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de *Richelieu*, que la plume me tombe des mains (23). Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu , quel funeste mariage j'aurais fait !

Adieu , mon tendre ami; mes complimens à tous nos amis.

(*) M. de la *Condamine*.

(23) Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avait été mécontents de ce mariage ; l'un d'eux (le prince de *Lixen*) le fit fêter durement à M. de *Richelieu*, au camp de *Philisbourg*; ils se battirent sur le revers de la tranchée , et M. de *Lixen* fut tué.

LETTRE CXVIII.

1734.

A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin.

Si la grand'chambre était composée , Monsieur , d'excellens philosophes , je ferais très-fâché d'y avoir été condamné ; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très-médiocrement *Newton* et *Locke*. Ils n'en font pas moins respectables pour moi , quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'*Aristote* , qu'ils aient défendu de donner l'émétique , &c. ; leur intention est toujours très - bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison ; mais depuis que plusieurs conseillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique , ils changèrent d'avis , sans pourtant réformer leur jugement ; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt , et que M. *Silva* ne laisse pas d'en ordonner à Messieurs , quand ils sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu-près la même chose à mon livre ; peut-être quelque conseiller pensant lira les Lettres philosophiques avec plaisir , quoiqu'elles soient proscrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention , pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées , aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaiement les quakers et les anglicans ,

— 1734. ne peut faire son salut *cum timore et tremore*, et est un très-mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. *Newton* ne s'était pas servj du mot d'*attraction* dans son admirable philosophie, toute notre académie aurait ouvert les yeux à la lumière; mais il a eu le malheur de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris; et sur cela seul, on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un français, qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de *Locke*, et qui trouvait de mauvais raisonnemens dans *Pascal*, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très-convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre? Cependant, les hommes qui abusent toujours des mots appellent également athée celui qui niera un Dieu, et celui qui disputerà sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les Lettres sur *Locke* et sur *Pascal*.

Ma lettre sur *Locke* se réduit uniquement à ceci: La raison humaine ne saurait démontrer qu'il soit impossible à DIEU d'ajouter la pensée à la matière. Cette proposition est, je crois, aussi vraie que celle-ci: Les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux.

A l'égard de *Pascal*, le grand point de la question

roule visiblement sur ceci, savoir, si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je fais que *Platon* a eu cette idée, et qu'elle est très-ingénieuse; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché originel, quand la religion me l'a révélé; mais je ne crois point les androgynes, quand *Platon* a parlé. Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet; et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger de l'avoine, tous ses descendants furent condamnés à traîner des fiacres. Si la sainte Ecriture me disait ce dernier fait, je le croirais; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la sainte Ecriture pour le croire, et que ma raison ne suffisait pas.

Qu'ai-je donc fait autre chose que de mettre la sainte Ecriture au-dessus de la raison? Je défie, encore une fois, qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à *Pascal*. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame *du Châtelet*. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de *Maupertuis*, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie; et quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croît n'avoir rien fait; comme avec son esprit et

— 1734. — ses lumières elle croit ne savoir rien , et ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés , vous et M. de *Maupertuis* , et soyons toute notre vie ses admirateurs et ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle ; il lui faut des courtisans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je suis touché de ses bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de ses nouvelles , mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance.

Embrasséz pour moi , je vous prie , l'électrique M. *du Fay* ; et si vous embrassiez ma petite sœur , feriez - vous si mal ? Mandez - moi , je vous prie , comment elle se porte. Mille respects à madame *du Fay* et à ces dames. Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul , &c.

LETTRE C X I X.

A M. D E F O R M O N T.

Ce 27 . . .

Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles , ils ne pouvaient mieux faire , mon cher et aimable ami , que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma défolée muse tragique chez les Américains. C'est un nouveau projet dont *Linant* vit la première ébauche , et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret.

A l'égard du nom de poëme épique que vous
donnez à des fantaisies (*) qui m'ont occupé dans ma 1734.
solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur.

*Cui sit mens grandior atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.*

C'est plutôt dans le goût de l'*Arioſte*, que dans celui
du *Taffe* que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que pro-
duirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un
effor libre, et que la crainte du petit esprit de critique
qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis
honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole,
et qui n'est point fait pour voir le jour ; mais après
tout, on peut encore plus mal employer son temps.
Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir
mes amis, mais je ne veux pas que mes ennemis
puissent jamais en avoir la moindre connaissance.
Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire
une réflexion bien triste ; c'est que leur haine, dont
je n'ai jamais connu la cause, est la seule récompense
que j'aye eue pour avoir cultivé les lettres pendant
vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce
métier aimable et dangereux, une réputation chimé-
rique et des persécutions réelles. On est envié
comme si on était puissant et heureux ; et dans le
même temps, on est accablé sans ressource. La pro-
fession des lettres, si brillante, et même si libre sous
Louis XIV, le plus despotique de nos rois, est devenue
un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de
basseſſe qu'on ne fasse pour obtenir je ne fais quelles
places, ou au ſceau, ou dans des académies ; et

(*) *La Pucelle.*

1734. l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de *Louis XIV*, n'obtiendraient pas de privilége. *Boileau et la Bruyère* ne seraient que persécutés. Il faut donc vivre pour foi et pour ses amis , et se bien donner de garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande.

J'ai relu M. *Locke* depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France , nous n'aurions peut - être pas ce chef - d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté , et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon exifstence (*), et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Il ferait bien doux , mon cher *Formont* , de marcher dans ces terres inconnues avec un aussi bon guide que vous , et de se délasser de ces recherches avec des poèmes dans le goût de l'*Arioste* : car , malheur à la raison si elle ne badine quelquefois avec l'imagination. Il y a une dame à Paris qui se nomme *Emilie* , et qui , en imagination et en raison , l'emporte sur bien des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend *Locke* bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrafiez cette philosophe ; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à

(*) Voyez le traité de Métaphysique , tome I de la Philosophie.

Emilie. Mandez-moi, je vous prie, si vous avez —— rencontré *Moncrif*, et pourquoi il s'est brouillé avec 1734. son prince. Adieu; je vous aime pour la vie.

LETTRE CXX.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philisbourg.

J'AI eu l'honneur, Madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de *Champbonin*, parce que messieurs les dragons font à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince *Eugène* va occuper les Français à toute autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées font en présence; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philisbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur; elle est étonnante; on jure qu'on battra le prince *Eugène*; on ne le craint pas; mais à bon compte on se retranché jusqu'aux dents; on a des lignes, un fossé, des puits, et un avant-fossé; c'est une invention nouvelle qui paraît fort jolie, et très-propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences font que le prince *Eugène* viendra se présenter au passage des puits et des fossés, vers les quatre heures du matin,

— demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est
1734. fort dévot à *Marie*, et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'*Asfeld*, qui est janséniste; vous savez, Madame, que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge; vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites, et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de DIEU*. Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant, on se canonne à force; les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de *Bellisle* avait déjà gagné la moitié; douze officiers aux gardes ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà, Madame, la folie humaine dans toute sa gloire et dans toute son horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu depuis que je vous ai fait ma cour.

LETTRE CXXI.

1734.

A M. DE FORMONT.

Ce 24 juillet.

AH, que j'aime votre leçon !
 Ah, qu'il est doux d'en faire usage,
 Pâmé dans les bras de Manon,
 Ou folâtrant avec un page ;
 De passer les jours doucement
 A se contenter, à se plaire,
 Plutôt que d'aller hautement
 Choquer les erreurs du vulgaire !

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je sens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre est datée d'un mercredi à Canteleu; mais comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne fais si ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre est du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de justice n'ait été fait que depuis peu.

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem.

Toute la terre me persécute. Il n'y a pas jusqu'au petit marquis, c'est le petit *Lezeau* que je veux dire,

— qui se mêle de vouloir que j'aille à la messe , en cas
1734. que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher *Formont*, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'messe avec vous , que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu ; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroisses , et brûlé dans tous les parlemens. Cela est beau , j'en conviens , mais cette gloire est un peu embarrassante ; je vous avoue que :

*Nec vixit malè qui natus , moriensque fecellit ;
Et benè qui latuit , benè vixit.*

Mais que voulez vous que fasse un pauvre homme , quand on débite des livres sous son nom , qu'on l'excommunie , et qu'on le brûle malgré qu'il en ait ? Adieu , mon cher *Formont* ; je vous aime tendrement pour toute ma vie .

LETTRE CXXII.

1734.

A M. DE FORMONT.

DEPUIS que nous ne nous sommes écrits, mon cher *Formont*, j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poème épique; aussi ai-je fait, au moins en partie, et quelque jour vous entendrez parler de tout cela. Mais que fait à présent votre muse aimable et paresseuse? Etes-vous à Rouen ou à Canteleu? On dit que notre ami *Cideville* est à Paris; mandez-moi donc l'endroit où il demeure, afin que je lui écrive. Est-il possible que je ne me trouve point à Paris pendant le seul voyage qu'il y a fait! Que sont devenus nos anciens projets de philosopher un jour ensemble dans cette grande ville si peu philosophe? Quand est-ce donc que nous pourrons dire ensemble avec liberté, qu'il n'est pas sûr que la matière soit nécessairement privée de pensée, qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière, pour éclairer la terre, ait été faite avant le soleil, et autres hardiesse semblables, pour lesquelles certains fous se sont fait brûler autrefois par certains sots?

Faites-moi l'amitié, je vous prie, de me mander ce qu'est devenu *Jore*. Sa famille est-elle encore à Rouen? Ce misérable *Jore* en a usé bien indignement avec moi, et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je ferai à portée incessamment de lui rendre service, et je le ferai avec zèle, quelques sujets que j'aye de me plaindre de lui.

— Je suis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre
 1734. de M. *Linant*, depuis qu'il a quitté le petit hermitage
 dont l'ermite était proscrit. Il me semble que c'est
 pousser la paresse bien loin que de ne pas daigner, en
 trois mois, écrire un mot à quelqu'un à qui il devait
 un peu de souvenir. Mais je lui pardonne, si jamais
 il fait quelque bon ouvrage. Ecrivez-moi, mon cher
Formont; ne foyez pas si paresseux que le gros *Linant*.
 Mandez-moi où est notre cher *Cideville*; adressez
 votre lettre sous le couvert de *Demoulin*, à Paris,
 vis-à-vis *Saint-Gervais*. Adieu; vous savez que je vous
 suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

JE reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plutôt les lettres qui m'étaient adressées depuis long-temps. J'en reçois trente à la fois; mais les vôtres me sont toujours les plus précieuses. J'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'esprit le plus juste et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous (*). Vous savez que depuis long-

(*) M. de *Cideville* venait de faire un voyage à Paris.

temps

temps tous mes désirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres que nous aimons tous deux également ; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives, dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil ; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de passer quelques semaines à Canteleu, si on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domestiques.

J'irais même chez le Marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que monsieur le Marquis ! Il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

Je ne connais point ce petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi ; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les Lettres philosophiques.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg, j'en vois une de M. de Formont, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi ; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure : si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois. Cela est assez honorable entre nous ; mais il faut avoir de la modestie.

Pour Jore, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai, il y a un mois, c'était unique-

Corresp. générale. Tome I. Q

1734. ment pour vous amuser , vous et deux ou trois hon-
nêtes gens ; avez-vous pu penser un moment que ces
augustes mystères soient faits pour les profanes ? *odi
profanum vulgus , et arceo.*

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu ;
je vous embrasse mille fois ; adieu , mon cher ami.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'AVAIS , ô adorable ami , entièrement abandonné
mon héros à mâchoire d'âne , sur le peu de cas que
vous faites de cet Hercule groffier , et du bizarre
poëme qui porte son nom. Mais *Rameau* crie , *Rameau*
dit que je lui coupe la gorge , que je le traite en phi-
listin , que si l'abbé *Pellegrin* avait fait un Samson
pour lui , il n'en démordrait pas ; il veut qu'on le
joue ; il me demande un prologue. Vous me paraissiez
vous-même un peu raccommodé avec mon samfonet .
Allons donc ; je vais faire le petit *Pellegrin* , et mettre
l'Eternel sur le théâtre de l'opéra , et nous aurons de
beaux psaumes pourariettes. On m'a condamné comme
fort mauvais chrétien cet été. Je vais être un dévot
fesleur d'opéra cet hiver ; mais j'ai bien peur que ce
ne soit une pénitence publique. Excommunié , brûlé ,
et füsslé , n'en est-ce point trop pour une année ? J'ai
envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais
bien chanter , en un fade prologue , nos césars à quatre
sous par jour , et la bataille de Parme , et cette formi-

dable place de Philisbourg; mais cette cascade de —
Dantzick retient mon enthousiasme. Il me semble que
je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine
n'est point dévote, et elle donne des royaumes. Nous
ferions un beau chœur du quatrain de *la Condamine*.

1734.

Voici une petite épître que je vous supplie de
rendre à madame de *Bolingbroke*. On dit qu'elle a
engagé *Matignon le fournois* à parler au garde des
sceaux. Cegarde des sceaux donne eau bénite de cour;
un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous
plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait
dans un faubourg passer huit jours fans paraître?
on y souperait avec vous, on ferait caché comme
un trésor, et on décamperait de son trou à la pre-
mière alarme. On a des affaires après tout; il faut y
mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un
coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'estrien;
le cœur me conduit, et mon cœur n'entend point
raison. Ecrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur
ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour
moi au porteur de drapeaux? Avez-vous dit à M. de
Pont-de-Veſle combien je lui suis attaché? Voyez-vous
quelquefois madame du *Châtelet*? Ecrivez-moi, mon
cher ami; je suis enchanté de vos bontés; mais ne
mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre
écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau, à
celle d'un homme qui m'écrivit quelquefois. Signez
un *D.* ou un *F.* Adieu; je vous aime comme on aime
sa maîtresse.

1734.

LETTRE CXXV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 30 septembre.

Vous attendez apparemment, Messieurs du Rhin, que l'Italie soit nettoyée d'Allemands, pour que vous fassiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publiez la paix à la tête de vos armées. Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ses montagnes, faisant pénitence comme don *Quichotte*, et attendant sa *Dulcinée*. J'ai appris, dans ma solitude, que madame de Richelieu devient tous les jours une grande philosophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jésuite, qui s'est avisé de disputer contre elle sur l'attraction et sur le vide. Vous allez de votre côté devenir un grand astronome, quand vous aurez le gnomon universel que *Varinge* a promis de faire pour la somme de trois cents cinquante livres. Vous pouvez écrire à votre favante épouse de presser ledit *Varinge* qui doit travailler à cet ouvrage incessamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monsieur le Duc, que mon respect pour la physique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me semble que c'est une science nécessaire pour les seigneurs de votre sorte, et qu'elle est bien plus de ressource dans la société, plus amusante et

bien moins fatigante que toutes les sciences abstraites. Il y a dans l'histoire, comme dans la physique, certains faits généraux très-certains; et pour les petits détails, les motifs secrets, &c., ils sont aussi difficiles à deviner que les ressorts cachés de la nature. Ainsi, il y a par-tout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs, ceux qui, comme vous, aiment les anecdotes en histoire, sont assez comme ceux qui aiment les expériences particulières en physique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'histoire que vous aimez, et que madame *du Châtelet* méprise un peu trop. Elle traite *Tacite* comme une bégueule qui dit des nouvelles de son quartier. Ne viendrez-vous pas disputer un peu contre elle quelque jour à Cirey? Je vais vite vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin

1734.

Un peu las de votre campagne,
 Très-affamé de jeunes ...
 Et pour des ... fermes et ronds
 Oubliant toute l'Allemagne.
 Vous m'avoûrez pour le certain
 Que votre bonté passagère
 Se faisira de la première
 Honnête bégueule, ou catin,
 Sage ou folle, facile ou fière,
 Qui vous tombera sous la main.
 Mais s'il vous peut rester encore
 Quelque pitié pour le prochain,
 Epargnez dans votre chemin
 La beauté que mon cœur adore.

1734.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais sur le chemin de Bruxelles , le 4 novembre.

MON cher et respectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poste. Ce n'est pas ma faute si elles sont très-infidèles dans les chemins de traverse de l'Allemagne ; et puis qu'on envoia en Touraine une de vos lettres adressée en Hollande , on peut avoir fait de plus grandes méprises dans la Franconie et dans la Vestphalie. J'ai été un mois entier sans recevoir des nouvelles de votre amie (*) ; mais j'ai été affligé sans colère , sans croire être trahi , sans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je suis très-fâché des dé�arches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne pensez ; mais il n'y a point de fautes qui ne soient bien chères quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raisons pour pardonner, qu'on a eues de se mal conduire. Vous auriez grand tort , mon cher ange , de m'avoir condamné sans m'entendre. Et quel besoin même aviez-vous de ma justification ? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien ? et n'est-ce pas au maître à répondre du disciple ? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes , que

(*) Madame la marquise du Châtelet.

vous me rendrez plus de justice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point obscurcir par des orages un ciel aussi serein que le nôtre. Mille tendres respects à tous les anges.

1734.

Ce 6 novembre.

J'ARRIVE à Bruxelles où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi; je me croirai parfaitement heureux, quand l'un et l'autre nous aurons la consolation de vous embrasser.

Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'Argental. J'ai reçu ici une ancienne lettre de monsieur le commandeur de *Solar*. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables; j'en ai vu deux dont je suis presque aussi content que de M. de *Solar*. Adieu, couple charmant; adieu, divinités de la société et de mon cœur.

1734.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'AI mené une vie un peu errante , mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de *Richelieu* qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde des sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix , et j'espère qu'enfin cette infame persécution , pour un livre innocent, cesserá. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous , et tels que ceux qui m'ont si bien servi , qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous , si je ne reviens pas sitôt , que je vous envoye certaine tragédie fort singulière , que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne , qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé , pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau , ce font des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à *Panama* et à *Fernambouc*. Dieu veuille qu'elle ne soit pas fîflée à Paris. J'avais commencé cet ouvrage , l'année passée , avant de donner *Adélaïde* , et j'en avais même lu la première scène au jeune *Crébillon* et à

Dufresne. Je suis assez sûr du secret de *Dufresne*, mais — je doute fort de *Crébillon*. En tout cas, je lui ferai 1734. demander le secret, sauf à lui à le garder s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à *Dufresne*, sans que *Crébillon* ni personne en sut rien. Le pis qui pourrait arriver serait d'être reconnu après la première représentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs, ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passerait une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspectes. Est-il vrai que M. *Palu* a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon? Peut-être est-ce une fausse nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Est-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéresser, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre.

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

1735.

LETTRE CXXVIII.

A M. ***.

A Girey, le 12 de janvier.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien je suis flatté de voir que vous ne m'oubliez point au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes furchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de *Lacléde* est placé auprès de M. le maréchal de *Coigny*. Je ne le savais pas ; c'est sans doute M. d'*Argental* qui lui aura procuré cette place. Si cela est, voilà M. d'*Argental* bien aise ; c'est un nouveau service rendu de sa part. Il est né pour faire plaisir, comme *Rameau* pour faire de bonne musique.

N'avez-vous point vu M. de *Moncrif* ? S'obstine-t-il à se tenir solitaire, parce qu'il n'est plus dans une cour ? Eh ! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes ?

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraïson funèbre de M. le maréchal de *Villars* ? Celui qui est chargé de l'éloge de M. de *Bervick* est un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne fais qui fera le *Fléchier* de notre dernier *Turenne*. Le père *Tournemine* avait entrepris ce discours, mais il a remercié. N'est-ce point l'abbé *Ségui* qui lui a succédé ? Il est déjà connu par un très-beau panégyrique de *S^t Louis*. Le sujet de *S^t Louis* était épuisé, et celui-ci est tout neuf. Que ne

dira-t-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, —
prenait le Milanais et entretenait des filles? 1735.

Adieu, Monsieur; vous favez combien je vous suis attaché.

LETTRE CXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amsterdam, ce 27 janvier.

RESPECTABLE ami, je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conseillé de partir, et je suis parti; vous m'avez conseillé de ne point aller en Prusse, et je n'y ai point été: voici le reste que vous ne favez pas. *Rousseau* apprit mon passage par Bruxelles, et se hâta de répandre et de faire inférer dans les gazettes que je me réfugiais en Prusse, que j'avais été condamné à Paris à une prison perpétuelle, &c. Cette belle calomnie n'ayaht pas réusssi, il s'avise d'écrire que je prêche l'athéisme à Leyde; là-dessus il forge une histoïre, et on envoie ces contes bleus à Paris, où fans doute la bonté du prochain ne les laissera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui est son correspondant à Amsterdam. Ces calomnies si réitérées, si acharnées et si absurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des blessures, elles rouvriront les cicatrices. Je fais, par expérience, combien le mal réussit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère

— 1735. — d'autre occupation que de médire. Je fais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie ya à tire d'ailes jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que si ces misérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une forte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de *Saint-Pierre* a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste, je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre *Newton*, et de le faire entendre. Je me console avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent l'Enfant prodigue. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de *Newton* à *Thalie*, je ne m'en sens pas la force.

Attendez le printemps, Messieurs, la poësie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec *Newton*, je me consolerai bien vite avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à *Thalie* (*); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousserai ces sentiments-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictin.

(*) Mademoiselle *Quinault*.

LETTRE CXXX.

1735.

A M. DE FORMONT.

Le 13 février.

Si madame *du Deffant*, mon cher ami, avait toujours un secrétaire comme vous, elle ferait bien de passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent, je vous en prie, en votre nom ce que vous avez fait au sien; consolez-moi de votre absence et de la sienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les mémoires d'*Hector* (*); mais vrais ou faux, je doute qu'ils soient bien intéressans; car, après tout, qu'e pourront-ils contenir que des sièges, des campemens, des villes prises et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela par-tout; il n'y a point de siècle qui n'ait fa demi-douzaine de *Villars* et de princes *Eugène*. Les contemporains qui ont vu une partie de ces événemens les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarrasera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Fridelingue, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de *Villars* avait l'humeur un peu romanesque; mais sa conduite et ses aventures ne tiennent pas assez du roman pour divertir son lecteur.

Qu'un prince comme *Charles II*, qui a vu son père sur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de

(*) *Hector de Villars.*

— fuir à travers son royaume , déguisé en postillon ; qui
1735. a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne
(lequel chêne , par parenthèse , est mis au rang des
constellations) ; qu'un tel prince , dis-je , fasse des
mémoires , on les lira plus volontiers que les Amadis.
Il en est des livres comme des pièces de théâtre ; si
vous n'intéressez pas votre monde , vous ne tenez
rien. Si *Charles XII* n'avait pas été excessivement
grand , malheureux et fou , je me serais bien donné
de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de
faire une histoire du siècle de *Louis XIV* ; mais celle
de ce roi , sans son siècle , me paraîtrait assez insipide.

Le père de la *Bletterie* , en écrivant la vie de *Julien* ,
a fait un superflitieux de ce grand homme. Il a
adopté les fots contes d'*Ammien-Marcellin*. Me dire
que l'auteur des *Césars* était un païen bigot , c'est vou-
loir me persuader que *Spinoza* était bon catholique.
La *Bletterie* devait prendre avec foi le peloton de
M. de Saint-Agnan , et s'en servir pour se tirer du laby-
rinthe où il s'est engagé. Il n'appartient point à un
prêtre d'écrire l'histoire ; il faut être désintéressé sur
tout , et un prêtre ne l'est sur rien.

J'aimerais presque autant l'histoire des papillons et
des chenilles que *M. de Réaumur* nous donne , que
l'histoire des hommes dont on nous ennuie tous les
jours ; d'ailleurs , je suis dans un pays où il y a bien
moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps
que je n'ai rien vu qui ressemble à l'espèce humaine ,
et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-
en un très-petit nombre à la tête desquels vous êtes ,
je ne fais pas grand cas de mes frères les humains ;
mais j'en use avec vous à peu-près comme *DIEU* avec

Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces ...-là, —
s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays; 1735.
vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me
font encore aimer la France. *Cideville* est de cette
demi-douzaine; il m'écrit toujours de jolie prose et
de jolis vers.

LETTRE CXXXI.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vaffi en Champagne, le . . . février.

Dona puer solvit quæ fæmina voverat Iphis.

VO TRE changement de sexe, Monsieur, n'a rien
altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que
vous avez faite est un des bons tours dont on se soit
avisé, et cela seul ferait auprès de moi un grand
mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper
le monde; vous avez celui de plaire, soit en
homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur
les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous
voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous ins-
pire quelques vers, je vous prie de m'en faire part;
pour moi j'ai un peu abandonné la poësie dans la
campagne où je suis :

*Non eadem ætas, non vis.**Olim poteram cantando ducere noctes;*

Mais à présent je songe à vivre:

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

— 1735. — Un peu de philosophie, l'histoire, la conversation partagent mes jours.

Duco sollicitæ jucunda oblivia vite.

Cette vie fera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentimens de son ame.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 1 mars.

Je profite, mon cher et respectable ami, du voyage de M. le marquis *du Châtelet*, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey, et vous croyez bien que je n'ai écrit à personne. Vous sentez, sans doute, combien il en coûte de garder le silence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma tendre reconnaissance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en suivant vos ordres à la lettre lorsque j'étais en Hollande. Je trouvai en arrivant une cabale établie par *Rousseau* contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir, de sorte que je
me

me voyais à la fois persécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre assez retiré, et de chercher des consolations dans l'étude et dans la société de quelques amis que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le hasard me fit connaître une ou deux de ces personnes que Rousseau avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuse guerre d'injures, je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui se trouve contre Rousseau.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amsterdam, qui vous instruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'est que Rousseau. Je vous prie de lire cette lettre d'Amsterdam, et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il est bon que ce nouveau crime de Rousseau soit public. Peut-être ceux qu'il anime à me persécuter en France rougiront-ils de prendre son parti, et imiteront ceux qu'il avait séduits en Hollande, qui sont tous revenus à moi, et m'aiment autant qu'ils le détestent.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce scélérat, croyant aplani son retour en France, a fait imprimer contre le vieux Saurin les calomnies les plus atroces. Vous savez que c'est lui qui écrivait et qui faisait écrire que j'étais venu prêcher l'athéisme en Hollande, que j'avais soutenu une thèse d'athéisme à Leyde contre M. s'Gravesende, qu'on m'avait chassé de l'université, &c. Vous êtes instruit de la lettre de M. s'Gravesende, dans laquelle cette indigne et absurde calomnie est si pleinement confondue; l'original est

entre les mains de M. de *Richelieu*; je ne fais quel
1735. usage il en a fait, ni même s'il en doit faire usage. Je souhaiterais fort pourtant que M. de *Maurepas* en fût informé; ne pourrait-il pas dans l'occasion en parler au cardinal, et ne dois-je pas le souhaiter?

Je vous avoue que si l'amitié, plus forte que tous les autres sentimens, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la superstition et l'autorité d'un ministre ne font point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des persécutions; ce sera là toute ma récompense. Je m'y verrais avec horreur, si la tendresse et toutes les grandes qualités de la personne qui m'y retient ne me faisaient oublier que j'y suis. Je sens que je serai toujours la victime du premier calomniateur. *Hérault* est celui qui m'a le plus nuisi auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme *Hérault*! Eh, qui me répondra que m'ayant desservi avec malice il ne me poursuive pas avec acharnement? J'ai beau me cacher dans l'obscurité, j'ai beau n'écrire à personne, on faura où je suis, et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin, je vis dans une crainte continue, sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'est une chose bien inouïe que la manière dont on en use avec moi; mais enfin je la souffre, je me fais esclave volontiers,

pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer encore aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit : si mon père, mon frère, ou mon fils était premier ministre dans un état despotique, j'en sortirais demain; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame *du Châtelet* est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils.

Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y désirerai jamais rien que de vous y voir. Adieu, les deux frères aimables; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pour M. de *Maurepas*, que vous donnerez, si vous le jugez à propos; mais il faut qu'il fache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des Elémens de la philosophie de *Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très-peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France, quelque juste aversion que j'aye pour la douane des pensées. Au reste, c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécille fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne saurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau sujet de tragédie, je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris *Zaire* et *Brutus*.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur est à vous.

1735.

LETTRE • CXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE. (24)

A Paris, le 31 mars.

EMILIE permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi à moi. Peut-on lire quelque autre chose après qu'on a lu ce qu'elle vous mande. Elle vous assure de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre; je connais les charmes de cette amitié, et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour, que de vers, mon cher *Cideville*! que de conversations charmantes! M. de *Formont* a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin; enfin, me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque chose au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre esprit; ce sera l'aimant de

(24) Cette lettre commence par quelques lignes de la main de madame la marquise du Châtelet. Les voici :

Je dérobe à votre ami, Monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir; son affaire a traîné si long-temps que je n'en espérais presque plus la fin; mais enfin il nous est rendu; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne fais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de *Formont* a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je désire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera,

mon imagination. J'ai vu le gros *Linant*, mais je n'ai pas encore vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi bien que lui.

1735.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement. Notre cher *Formont* devrait bien regretter Paris, si vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. du *Bourgtrounde* veut bien se souvenir de moi. Pour M. de *Brévedent*, s'il savait que j'existe, j'ambitionnerais bien son amitié. Adieu ; ne vous verrai-je donc jamais ?

LETTRE CXXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures ! Que votre imagination est riante et féconde ! Et ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez ; mais, mon cher ami,

Carmina secessum scribentis, et otia querunt.

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit ; je vis

de dissipation depuis que je suis à Paris; *tendunt extorquere poemata*; mes idées poétiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme, qui aurait vécu sous *Louis XIV*, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher *Cideville*, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois; et notre destinée nous sépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu *Jore* à votre semonce; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour *Linant*, ni auprès de la présidente, ni au théâtre. Il faut qu'il fonge à

être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il le veut montrer. Ne le gâtez point si vous l'aimez. *Vale.* — 1735.

LETTRE CXXXV.

A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

MON cher *Formont*, vous me pardonnerez si vous voulez; mais je ne me rends point encore sur *Julien*. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue; qu'il se soit fait débaptiser et tauroboliser de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur *Constance* son ennemi; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions, et qu'il immolait des victimes: *Cicéron* en fesait autant, et *Julien* était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits; je lis les *Césars*, et je ne trouve dans cette satire rien qui fente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir à sa mort n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans, mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de *Julien* est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte

— de superftition , à la bonne heure que *Julien* en
1735. ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes font partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous faurons enfin quelle est la figure de la terre , et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation , et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très-humble servante de la politique de Madrid , notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre , mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes ? Toute cette académie en corps , après y avoir mûrement réfléchi , a conclu que ces Messieurs allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud , et que par conséquent l'académie des belles-lettres en corps a fait la plus énorme bâvue du monde. Cela ressemble à celle de l'académie française qui fit imprimer , il y a quelques années , cette belle phrase : *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlans.*

Le papier manque. Vale.

LETTRE CXXXVI.

1735.

A M. BERGER.

A Cirey, le 24 avril.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde bruyant méchant et misérable; loin des mauvais poëtes et des mauvaises critiques. J'aime mille fois mieux avoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe, que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressans quand ils sont bien contés. Vous m'embellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle. Je les lis à une personne respectable et bien aimable, dont le goût est universel; vos lettres lui plaisent infiniment. Je suis bien aise de vous faire cette petite trahison, afin de vous engager à m'écrire plus souvent. S'il n'y avait que moi qui lusse vos lettres, je vous prierais encore de m'en favoriser chaque jour par le seul intérêt de mon plaisir; mais puisqu'elles font les délices d'une personne à qui tout le monde voudrait plaire, c'est votre amour propre qui y est intéressé à présent.

Mandez-moi donc si le grand musicien *Rameau* est aussi *maximus in minimis*, et si, de la sublimité de sa grande musique, il descend avec succès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui savent quitter le sublime pour badiner. Je voudrais que *Newton* eût fait des vaudevilles; je l'en estimerais davantage.

— Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie ;
 1735. celui qui en a plusieurs est plus aimable. C'est apparemment parce que je suis le très-humble serviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de Fontenelle. Mon ami *Thiriot* s'est fait peindre avec la Henriade à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtresse et mon ami dans un cadre. Mandez-moi si vous le voyez quelquefois à l'opéra, et aiguillonnez un peu la paresse qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXXXVII.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . avril.

LES fréquentes maladies dont je suis accablé, Monsieur, m'ont empêché de répondre à votre prose et à vos vers; mais elles ne m'ôtent rien de ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me souviens toujours des coquetteries de mademoiselle *Malcrais*, malgré votre barbe et la mienne; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir cet été monsieur le contrôleur général. Je chercherai *mollia fandi tempora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du *Plutus* de Versailles, en faveur de l'*Apollon* de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de sa main.

Je suis, &c.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 29 avril.

*L*INANT n'a encore que la parole de madame *du Châtelet*; cependant il apprend à écrire; il savait faire de beaux vers, mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie, j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce de cet assemblage de scènes. Ce serait un grand avantage d'être pendant une année au moins à la campagne avec madame *du Châtelet*, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire; et il y aurait à cela une chose assez plaissante, c'est que la mère fait bien mieux le latin que *Linant*, et qu'elle ferait le régent du précepteur.

J'allai hier à Inès; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle fera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de fatires en prose et en vers; elles sont si mauvaises que toutes fatires qu'elles sont, elles ne plaisent point. Que dites-vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de *Gilles*, trois fois par femaines? Les acteurs sont... devinez qui? le prince

— 1735. — *Charles de Lorraine*, âgé de plus de cinquante ans; il fait le rôle de *Gilles*. Le duc de *Nevers*, goutteux, amant de l'infidelle et impertinente *Quinault*, *d'Orléans*, *Pont de Vesle*, *d'Argental*, le facile *d'Argental*, &c.

J'ai vu votre petit *Bréhant*, il est charmant; il est digne de votre amitié; et de petits vers qu'il m'a montrés sont dignes de vous. Adieu, mon cher ami; mille compliments aux *Formont*, aux du *Bourgtroude*, et même aux *Brévedent*. Je voudrais bien savoir comment le métaphysicien *Brévedent* a trouvé les Lettres philosophiques.

Vale, et ama me.

LETTRE CXXXIX.

A M. DE FORMONT.

Le 6 mai.

JE pars, mon cher ami; je n'ai point vu le ballet des Grâces. On dit que l'auteur, j'entends le poète (*), qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'est pas bien remis dans leur cour; je m'en rapporte aux connaisseurs, mais il y en a peu par le temps qui court. Les suivans de ces trois déesses sont à présent à Rouen. C'est donc à Rouen qu'il faudrait voyager, mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philosophe, poète aimable, plein de grâce et de raison. Vous avez donc fait un poète français de l'abbé *Franquini*. En vérité, il est plus aisé à présent de tirer des vers

(*) *Roi.*

français d'un italien que de nos compatriotes. Tout —
tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais aussi, ^{1735.}
car ni vous ni les Muses n'êtes là. Adieu, mon cher
ami.

LETTRE CXL.

A M. L'ABBÉ ASSELIN,

PROVISEUR DU COLLEGE D'HARCOURT.

Mai.

EN me parlant de tragédie, Monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous présenter la Mort de César, pièce de ma façon, toute propre pour un collège où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote (*), et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'ame du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin, je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et, sans cela, il y a long-temps que je vous aurais fait

(*) L'abbé *Affelin* était de Normandie.

— 1735. la proposition. En un mot *César*, *Brutus*, *Cassius* et *Antoine* sont à votre service quand vous voudrez. Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit *Champonin* que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qu'ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gēntilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort; et elle ferait au moins payée régulièrement, car les pauvres font les seuls qui payent bien.

Enfin, Monsieur, si vous faviez quelque débouché pour ce jeune hommē, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, Monsieur; comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de *V.* Point de cérémonie; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un *A.*

LETTRE CXLI.

1735.

A M. THIRIOT, à Paris.

Lunéville, le 15 mai.

MON cher correspondant, me voici dans une cour sans être courtisan. J'espère vivre ici comme les fouris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne suis pas fait pour les princes, encore moins pour les princesses. *Horace* a beau dire :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Je ne mériteraï point cette louange. Il y a ici un excellent physicien nommé M. de *Varinge*, qui, de garçon ferrurier, est devenu un philosophe estimable, grâce à la nature et aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de *Lorraine*, qui déterrait et qui protégeait tous les talens. Il y a aussi un *Duval* bibliothécaire, qui, de payfan, est devenu un savant homme, et que le même duc de *Lorraine* rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce feront-là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour. Joignez-y un ou deux anglais pensans qui sont ici, et qui, dit-on, s'humanisent jusqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aye besoin de princes, mais j'aurai besoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philosophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, surtout quand ils passent par vos mains.

1735.

LETTRE CXLII.

A M. THIRIOT, à Paris.

Lunéville, le 12 juin.

OUI, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aye guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de la *Poplinière*, je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles à diffuser les fumées du souper de la veille ; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés* : Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme ;

voilà

voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous ferez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie! Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre ame, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plairaierais sur votre paresse; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables, mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit de littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier sans peine et sans attention. Il ne faut pour cela que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un

— 1735. plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le Siècle de *Louis XIV*. Comptez qu'un jour cela peut vous être très-utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de Lettres philosophiques.

J'ai lu le *Turenne* (*); le bon homme a copié des pages entières du cardinal de *Retz*, des phrases de *Fénélon*; je le lui pardonne, il est coutumier du fait; mais il n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les oraifons funèbres de *Mascaron* et de *Fléchier*, et puis il fait réimprimer ces oraifons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre!

Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce de l'abbé *le Blanc* (**), ni de son succès. Il se peut très-bien faire que la pièce soit détestable et applaudie.

Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi en quatre pages, qui a couru? Quel est le barbouilleur? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

Faites souvenir de moi les *Froulai*, les *Desalleurs*, les *Pont de Vesle*, les *du Deffant*, et *totam hanc suavissimam gentem*.

(*) Histoire de M. de *Turenne*, par M. de *Ramfai*.

(**) *Abensfaïd*, tragédie.

LETTRE CXLIII.

1735.

A M. DE FORMONT.

A Vassy en Champagne, ce 25 juin.

Eh bien, mon cher philosophe, il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtisan. Il y a là un établissement admirable pour les sciences, peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique, et particulièrement de tout ce qui confirme le système newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute espèce. Un simple ferrurier devenu philosophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc *Léopold*, a fait de sa main la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établissement, et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui se fait en France, c'est la négligence avec laquelle il est regardé par la petite cour de Lorraine. La destinée des princes et des courtisans est d'avoir le bon auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce font des aveugles au milieu d'une galerie de peintures. Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Versailles. Il faut pourtant vous dire à l'honneur de notre cour de Versailles, et à l'honneur des femmes, que madame de *Richelieu* a fait un cours de physique dans cette salle des machines ;

— qu'elle est devenue une assez bonne newtonienne,
1735. et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jésuite qui ne savait que des mots, et qui s'avisa de disputer en bavard contre des faits et contre de l'esprit. Il fut hué avec son éloquence, et madame de Richelieu d'autant plus admirée qu'elle est femme et duchesse.

J'ai lu le Turenne. Je ne fais pas trop si ce *Turenne* était un si grand homme; mais il me paraît que *Ramsay* ne l'est pas. Il pille des styles, il en a une douzaine; tantôt ce sont des phrases du cardinal de *Retz*, tantôt du *Télémaque*, et puis du *Fléchier* et du *Mazarin*. Il n'est point *ens per se*, il est *ens per accidens*; et qui pis est, il vole des pages entières. Tout cela ne ferait rien s'il m'avait intéressé; mais il trouve le secret de me refroidir pour son héros, en voulant toujours me faire voir *Ramsay*. Il va me parler de l'origine du calvinisme; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'est fait catholique pour faire son neveu cardinal. Son livre est un gros panégyrique, et il fait réimprimer de vieilles oraifons funèbres pour servir de preuves.

Que dites-vous des petits mémoires du roi *Jacques*? Ne vous semblent-ils pas comme ce roi, un peu plats? Et puis, voulez-vous que je vous dise tout? je crois qu'il n'y a homme sur terre qui mérite qu'on fasse sur lui deux volumes in-4°. C'est tout ce que peut contenir l'histoire du siècle de *Louis XIV*; car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit; et si nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous serions moins assommés de livres. *Vale, et ama me.*

LETTRE CXLIV.

1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Vaffi en Champagne, 26 juin.

EN voici bien d'une autre ! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois ; je fouille par hasard dans les poches d'un habit que *Demoulin* m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher *Cideville*, du mois de mars dernier, avec la Déesse des songes. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de *Daphnis et de Chloé*. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me suis écrit :

Que ces agréables mensonges
Sont au-dessus des vérités !
Et que votre reine des songes
Est la reine des voluptés !

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de *Daphnis et Chloé*. Si vous avez quelqu'un qui puisse le transcrire menu, envoyez-le-moi tout simplement par la poste. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en musique quand je ferai de retour à Paris. En attendant, il charmera *Emilie*, et *Emilie* vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris *Linant* pour précepteur de son fils. Il sera

1735. à la campagne avec nous, et aura tout le loisir de faire, s'il veut, une tragédie; car en vérité, il s'en faut beaucoup que la sienne soit faite.

J'en ai fait une aussi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je pense de mon ouvrage comme de celui de *Linant*: je ne crois point qu'il soit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laisse reposer long-temps pour la revoir avec des yeux désintéressés, et pour la corriger avec la sévérité d'un critique qui n'a plus la faiblesse de père.

Jeanne la pucelle a déjà neuf chants; c'est un amusement pour les entr'actes des occupations plus sérieuses.

La métaphysique, un peu de géométrie et de physique, ont aussi leurs temps réglés chez moi; mais je les cultive sans aucune vue marquée, et par conséquent avec assez d'indifférence. Mon principal emploi à présent est le Siècle de *Louis XIV*, dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'est la fultane favorite, les autres études sont des passades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice; mais il ne sera achevé de long-temps. C'est l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes desseins. Je suis tranquille, heureux et occupé; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame que je n'avais point, mais vous en aviez une bien mauvaise copie.

Je vous souhaitez un vrai bonheur,
Mais c'est une chose impossible.

Il y a

1735.

Mais voilà la chose impossible. (25)

Cela est bien différent à mon gré.

Adieu ; ne vous point aimer , voilà la chose impossible.

LETTRE CXLV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le . . . juin.

MON cher *Thiriot*, je suis revenu à Cirey sur la parole de M. le duc de *Richelieu*, et même sur celle du garde des sceaux , qui a écrit à monsieur et madame *du Châtelet* de manière à dissiper mes craintes présentes , mais à m'en laisser pour l'avenir.

Vraiment , vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ quinze cents livres par an pour la peine de souper tous les jours en bonne compagnie. Et moi qui fais que toutes les choses de ce monde passent , je craignais que vous ne perdissiez un jour vos soupers , et que vous ne vous trouvassiez sans vin de Champagne et sans fortune. Mais puisque vous avez l'utile et l'agréable , je n'ai plus qu'à vous féliciter. Mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre santé et à surmonter votre paresse. Je suis bien content

(25) Voyez l'épître à madame la princesse de *Guise* , sur son mariage avec M. le duc de *Richelieu* , vol. d'Epîtres.

— de vous pour le présent. Vous voilà un peu à votre aise , vous vous portez bien , et vous m'écrivez de grandes lettres ; mais continuez dans ce régime , et ne vous relâchez sur rien de tout cela. Surtout écrivez souvent à votre ami , et souvenez-vous qu'après la maison de *Pollion* , celle de *Minerve-Emilie* est celle où vous devriez être.

Tâchez de vous assurer dans votre chemin de tout ce que vous trouverez qui concerne l'histoire des hommes sous *Louis XIV*; de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'esprit. Songez que c'est l'histoire des choses que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne (*) qui a eu un si beau succès à la première représentation. Qu'est devenu ce succès ? n'est-il pas arrivé la même chose qu'à *Gustave-Vasa* ? et le public n'a-t-il point infirmé son premier jugement ? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé sous le nom de mon portrait. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vite avec mes égaux par le dégoût. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve du contraire.

Je suis charmé que vous ayez été content d'*Emilie*. Si vous la connaissiez davantage , vous l'admireriez. Son amie , madame la duchesse de *Richelieu* , fuit un peu ses traces , quoique d'assez loin. Elle a très-bien profité des excellentes leçons de physique qu'un artiste , nommé *Varinge* , fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jésuite , qu'on appelle père *Dallemant* , s'est avisé de venir à ces leçons , et de disputer contre elle sur le système de *Newton* , qu'elle commence à entendre et

(*) Abenfaïd.

qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été —
confondu et hué en présence de quelques anglais, qui
ont conçu de cette affaire beaucoup d'estime pour
nos dames, et un peu de mépris pour la science de
nos moines. Cette aventure valait la peine de vous
être contée. Envoyez - moi l'épître imprimée de
Formont, et quelque chançon de *Mécénas la Poplinière*,
si vous en avez. Adieu , je vous embrasse.

LETTRE CXLVI.

A M. THIRIOT, à Paris.

15 juillet.

JE n'ai point été intempérant , mon cher *Thiriot* , et
cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la
grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme ,
car je crois être encore au temps où nous étions si
unis que vous aviez le frisson quand j'avais la
fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe ; elle a
perdu sa beauté. Elle fera dorénavant plus humaine ,
et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui
dire :

Les Dieux ont vengé mon outrage ,
Tu perds , à la fleur de ton âge ,
Taille , beautés , honneurs et bien .

Mais , avec tout cela , je crains bien que quand
elle aura repris un peu d'embonpoint , et dansé quel-
que belle chaconne , vous ne redeveniez son chevalier

1735. plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, ou plutôt de votre ancien ami M. *Balot*; mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de *Louis XIV*, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur *Racine* et *Despréaux*, sur *Quinault*, *Lulli*, *Molière*, *le Brun*, *Boffuet*, *Pouffin*, *Descartes*, &c., que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons. Il ne revient rien au genre humain de cent batailles données. Mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du *Pouffin*, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les fâcageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercimens de personne, quand j'ai écrit l'*Histoire de Charles XII*; mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remercimens du cardinal *Alberoni*, qu'il l'a pu être à la petite louange très-méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la

traduction italienne qu'on en a faite à Venise. Je ne ferais pas fâché que monsieur le garde des sceaux vît cette lettre , et qu'il sût que si je suis persécuté dans ma patrie , j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi.

1735.

Continuez , je vous en prie , à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que *Pollion de la Poplinière* pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce portrait est imprimé. Je suis persuadé que les calomnies dont il est plein seront crues quelque temps , et je suis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu ; je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

LETTRE CXLVII.

A M. LE CARDINAL ALBERONI.

Juillet.

MONSIEUR ,

LA lettre dont votre Eminence m'a honoré , est un prix aussi flatteur de mes ouvrages , que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement , Monseigneur , je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité qui ont toujours conduit ma

— plume , m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas , pourra bien être un homme puissant , mais ne fera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre Eminence; mais si Rome entend assez ses intérêts , pour vouloir au moins rétablir les arts , le commerce , et les remettre en quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde , j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de votre Eminence , dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect , &c.

LETTRE CXLVIII.

A M. THIRIOT, à Paris.

Cirey , le . . . juillet.

JE vous envoie , mon cher ami , ma réponse au cardinal Alberoni ; vous ferez de sa lettre et de la mienne l'usage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariae gloriam*. Vous n'avez pas entendu parler , sans doute , d'un certain Jules-César qui a été joué assez bien , dit-on , au collège d'Harcourt. C'est une tragédie de ma façon , dont je ne fais si vous avez le manuscrit. Je ne suis plus qu'un poëte de collège. J'ai abandonné deux théâtres qui font

trop remplis de cabales, celui de la comédie fran-
çaise et celui du monde. Je vis heureux dans une
retraite charmante, fâché seulement d'être heureux
loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et
l'autre assez contens de notre destinée. Vous buvez
du vin de Champagne avec *Pollion-Poplinière* ;
vous assistez à de beaux concerts italiens ; vous
voyez les pièces nouvelles ; vous êtes dans le tour-
billon du monde, des belles-lettres et des plaisirs ;
moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le
loisir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de
l'étude, avec une femme unique dans son espèce, qui
lit Ovide et Euclide, et qui a l'imagination de l'un
et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque
coup de pinceau à ce beau siècle de *Louis XIV*, dont
je veux être le peintre et non l'historien. La poésie et
la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai cor-
rigé cette Mort de Jules-César, et j'aurais grande envie
que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous
y trouveriez quelques vers tels qu'on en fesait il y a
soixante ans.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin
quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de
m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle
de *Louis XIV*, est de mon ressort et est digne de votre
attention.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau portrait de moi
qui paraît ? Tout le monde attribue le premier au
jeune comte de *Charost*. J'ai bien de la peine à
croire qu'un jeune seigneur qui ne m'a jamais vu,
ait pu faire cette satire ; mais le nom de M. de
Charost, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me

1735.

— confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est
 1735. d'un jeune abbé de *Lamare*, qui doit entrer auprès de M. de *Charost*. C'est un jeune poète fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi. Je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé *Demoulin* de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce qui déshonorent la littérature et l'esprit; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait: et d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être fues. Le ballet de *Rameau* se joue-t-il? la *Sallé* y danse-t-elle? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs? mais surtout, comment va votre santé?

LETTRE CXLIX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 4 augusto.

Vous me mandez, Monsieur, que je dois vous tenir compte de votre silence; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir, et à quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez

des vers de Marseille. J'ai lu ceux de M. *Sinetti*. Je savais bien qu'il était tout aimable ; mais je ne savais pas qu'il fût poëte. Il y a, en vérité, de très-belles choses dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poësis*. Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui méritaient d'être retouchés ; mais c'est toujours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers, qu'il les corrigerait sans peine ; mais pour cela il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier son poëme ; mais quelque chose que je lui proposerais sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer, je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois, ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue ; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public, est sûr d'être calomnié. c'est un privilége dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne ame avait fait un

— portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'est bien
 1735. donné de garde de le laisser imprimer. On a raison : les critiques empêchent les gens de broncher, et on se gâte par les louanges. Aimez-moi toujours, écrivez-moi souvent, et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon à quelque chose, vous pouvez compter sur moi.

LETTRE CL.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 1 septembre.

MON cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condescendance de donner ma petite tragédie de Jules-César à l'abbé *Affelin*, pour la faire jouer à son collège, avec promesse de sa part que copie n'en serait point tirée; c'était une fidélité qu'on m'avait religieusement gardée à l'hôtel Sassenage. Je n'ai pas été aussi heureux au collège d'Harcourt. J'apprends que non-seulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de plusieurs additions et corrections qu'un régent de collège y a faites. Je suis persuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'est moi qui l'ai fait imprimer; ainsi, me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me sauver une partie de l'opprobre, en publiant et en faisant mettre dans les journaux que je ne suis en

aucune

aucune manière responsable , mais bien très-affligé de _____
cette misérable édition ? 1735.

Autre misère ; on m'envoie une Ramfaïde , mau-dite rapsodie , infame calotte ; et mon nom est à la tête. Dites-moi franchement , le monde est-il assez fôt pour m'attribuer cet ouvrage ? Confolez-moi en m'écrivant. Je croýais , en ayant renoncé au monde , avoir renoncé à ses tracasseries comme à ses pompes ; mais il est dur de se voir d'un côté père putatif d'enfants supposés , et de l'autre , père malheureux d'enfants barbouillés.

Si je ne suis pas heureux en famille , au moins le suis-je en amis. Savez-vous bien , à propos d'amis , que notre *Fakener* est ambassadeur en Turquie ? Un marchand , homme d'esprit , est quelque chose , comme vous voyez , chez les Anglais; mais parmi nous , il vend son drap et paye la capitulation. *Vale , scribe , ama.*

1735.

LETTER C L I.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 11 septembre.

Vos lettres me font un plaisir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible.

Puisses-tu, lorsque le destin,
Le soir, pour t'éprouver, t'engage
Chez ta maîtresse ou ta catin,
Trouver en toi même courage !

Je vous envoie ma réponse au cardinal *Alberoni*. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement ce que je pense. Si celui qui demanda, *quid est veritas*, s'était adressé à moi, je lui aurais répondu : *veritas* est ce que j'aime. Ce style contraint et fardé, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, est la marque des esprits faux, et porte un caractère de servitude que je déteste. Il y a long-temps que j'ai parcouru ces Mémoires du jeune d'*Argens*. Ce petit drôle-là est libre. C'est déjà quelque chose, mais malheureusement cette bonne qualité, quand elle est seule, devient un

furieux vice. Il me vient incessamment un ballot de — Pour et Contre , d'observations , de petits libelles nouveaux ; Vert-vert y sera ; mais j'attends cette cagaïson fans impatience entre *Emilie* et le Siècle de *Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce siècle de si admirable qu'elle. Elle lit *Virgile*, *Pope* et l'algèbre comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les essais de *Pope on man*. C'est un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je ferais auprès de vous , mon cher ami. Il est ridicule que nous soyons heureux si loin l'un de l'autre. Vraiment je suis charmé que *Pollion de la Poplinière* pense un peu favorablement de moi.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

Je suis toujours très-indigné de l'édition de Jules-César; je ne l'ai point encore vue.

On dit que dans les Indes l'opéra de *Rameau* (*) pourrait réussir. Je crois que la profusion de ses doubles croches peut révolter les *lullistes* ; mais à la longue , il faudra bien que le goût de *Rameau* devienne le goût dominant de la nation , à mesure qu'elle fera plus savante. Les oreilles se forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. *Lulli* nous a donné le sens de l'ouïe que nous n'avions point; mais les *Rameau* le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu; j'ai cent lettres à écrire.

(*) *Les Indes galantes.*

1735.

LETTRE CLI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 24 septembre.

DÉPUIS que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaises nouvelles ; une cargoison de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'est venue. Ah, mon ami, quelle barbarie, et quelle misère ! la nature est épuisée. Le siècle de *Louis XIV* a tout pris pour lui. *Vergimus ad feces.* Je suis si ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé *Desfontaines*. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui favez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuillets ? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service : c'était au sujet de cette misérable édition de la Mort de César. Je le priais d'avertir le public que non-seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout-à-fait différent. Je ne fais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission, sans mêler dans son avertissement quelque trait de satire et de calomnie. Cependant il m'est important qu'on fache la vérité, et je vous prie d'engager soit l'abbé *Desfontaines*, soit le Mercure, soit le Pour et Contre, à me rendre en deux mots cette justice.

J'ai lu la nouvelle critique des Lettres philosophiques ; c'est l'ouvrage d'un ignorant , incapable d'écrire , de penser et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable ; mais j'avoue que je suis blessé des calomnies personnelles que ces gredins répètent sans cesse. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les suffrages du public; mais les accusations infamantes désolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs osent-ils dire que j'ai trompé mon libraire dans l'édition des Lettres philosophiques à Londres ? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation ? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'usage que j'en fais , à moi qui ai prêté et donné tout mon bien , à moi qui ai nourri , logé et entretenu comme mes enfans deux gens de lettres , pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris , après la mort de madame de *Fontaine-Martel*. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés , à qui je n'aye fait gagner de l'argent , et à qui je n'aye remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails ; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer , doit exciter le courage de mes amis , et c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

1735.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce , je vous

— prie de me l'indiquer , afin que je le fasse venir de
 1735. Paris. Faites-moi connaître aussi tous les livres où
 l'on peut trouver quelques instructions touchant
 l'histoïre du dernier siècle et le progrès des beaux
 arts : je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu ,
 mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin
 de Champagne ? Avez-vous revu la cruelle bégueule ,
 jadis et peut-être encore reine de votre cœur ? Je
 comptais que mon ami *Fakener* viendrait me voir en
 passant par Calais ; mais il s'en va par l'Allemagne et
 par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey , je vous avoue que dans
 deux mois je serais sur la Propontide avec mon
 ami , plutôt que de revoir une ville où je suis si indi-
 gnement traité ; mais quand on est à Cirey , on ne le
 quitte point pour Constantinople ; et puis , que ferai-
 je sans vous ? *Vale et me ama , scribe sape , scribe*
multum.

LETTRE CLIII.

A M. BERGER.

Septembre.

Vous savez le plaisir que me font vos lettres , mon
 cher Monsieur ; elles me servent d'antidote contre
 toutes ces misérables brochures qui m'inondent. Tous
 ces petits infectes d'un jour piquent un moment et
 disparaissent pour jamais. Parmi les fottises qu'on
 imprime , j'ai vu avec douleur une certaine tragédie

de moi, nommée la Mort de César. Les éditeurs ont massacré ce *César* plus que n'ont jamais fait *Brutus* et *Cassius*. J'admire l'abbé *Desfontaines* de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phrases inintelligibles, les scènes tronquées et transposées qui sont dans cette misérable édition ! Un homme de goût distingue aisément la main de l'ouvrier; il fait qu'il y a certains défauts dont un auteur qui connaît les premières règles de son art est incapable; mais il paraît que l'abbé *Desfontaines* fait bien mal les règles du goût, de l'équité, de la raison, de la société, et surtout de la reconnaissance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les stoïciens aux quakers. Il ne fait pas que les quakers font des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'est un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'est avec autant d'erreur qu'il prononce que *Brutus* était un particulier; tout le monde sait assez qu'il était sénateur et préteur; que tous les conjurés étaient sénateurs, &c. Je ne relèverai point toutes les méprises dans lesquelles il tombe; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne, quand il ose dire que la Mort de César est une pièce contre les mœurs. Est-ce donc à lui à parler de mœurs? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance? Il trahit le premier devoir de la société. Je le priaïs de garder le secret sur ma lettre et sur le lieu où je suis, et de dire seulement en deux mots que cette impertinente édition de la Mort de César n'a presque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime

— une satire où il n'y a ni raison ni équité, et au bout
1735. de cette satire il donne ma lettre au public. On croi-
rait peut-être, à ce procédé, que c'est un homme qui
a beaucoup à se plaindre de moi, et qui cherche à se
venger à tort et à travers ; c'est cependant ce même
homme pour qui je me traînai à Versailles, étant
presque à l'agonie, pour qui je follicitai toute la cour,
et qu'enfin je tirai de bicêtre. C'est ce même homme
que le ministère voulait faire brûler, contre qui les
procédures étaient commencées ; c'est lui à qui j'ai
sauvé l'honneur et la vie ; c'est lui que j'ai loué comme
un assez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faible-
ment traduit ; c'est lui enfin qui, depuis ces services
essentiels, n'a jamais reçu de moi que des politesses,
et qui, pour toute reconnaissance, ne cesse de me
déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes
les semaines, tourner la Henriade en ridicule. Savez-
vous bien qu'il en a fait une édition clandestine à
Evreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon ? C'était
bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridi-
cule. Je vous avoue que ce continual excès d'ingra-
titude est bien sensible. J'avais cru ne trouver dans
les belles-lettres que de la douceur et de la tran-
quillité, et certainement ce devrait être leur partage ;
mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume.
Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les
Lettres philosophiques, qui commence par assurer
que non-seulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en
Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui
j'ai contracté, moi qui ai donné publiquement cet
ouvrage à M. Thiriot pour qu'il en eût seul tout le
profit. Peut-on m'accuser d'une basseffe si directement

opposée à mes sentimens et à ma conduite ? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais ; mais qu'on veuille me faire passer pour un mal-honnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime.

1735.

LETTRE CLIV.

A M. THIRIOT.

Cirey, le 4 octobre.

JE vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné des brochures de l'abbé *Desfontaines*. C'est déjà le comble de l'ingratitude dans lui de prononcer mon nom, malgré moi, après les obligations qu'il m'a ; mais son acharnement à payer, par des fatires continues, la vie et la liberté qu'il me doit, est quelque chose d'incompréhensible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public, comme il est vrai, que la pièce de *Jules-César*, telle qu'elle est imprimée, n'est point mon ouvrage. Au lieu de me répondre, que fait-il ? une critique, une satire infame de ma pièce, et au bout de sa satire il fait imprimer ma lettre sans m'en avoir averti ; il joint à cet indigne procédé, celui de mettre la date du lieu où je suis, et que je voulais qui fut ignoré du public. Quelle fureur possède cet homme, qui n'a d'idées dans l'esprit que celles de la satire, et de sentimens dans le cœur que

1735. ceux de la plus lâche ingratitudo? Je ne lui ai jamais fait que du bien , et il ne perd aucune occasion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuses aux critiques d'un ignorant et d'un homme sans goût. Il dit que César est une pièce contre les bonnes moeurs , et il ajoute que *Brutus* a les sentimens d'un quaker plutôt que d'un stoïcien. Il ne fait pas qu'un quaker est un religieux au milieu du monde , qui fait vœu de patience et d'humilité , et qui , loin de venger les injures publiques , ne venge jamais les fiennes , et ne porte pas même d'épée. Il avance avec la même ignorance que *Brutus* était un particulier sans caractère , oubliant qu'il était préteur. C'est avec le même esprit que ce prétendu critique , en condamnant le Temple du Goût , veut justifier la ressemblance de la plupart des caractères des héros de *Racine* , tels que *Bajazet* , *Xipharès* , *Hippolyte* , que je nomme exprefſément. Je dis qu'ils paraissent un peu courtifans français , et il parle du caractère de *Pyrrhus* dont je n'ai pas dit un mot. Il met ensuite la Henriade à côté des ouvrages de mademoiselle *Malcrais*. Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais , intitulé *Alciphron* , du docteur *Barclai* , qui passe pour un saint dans sa communion. Ce livre est un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui est un incrédule. L'abbé *Desfontaines* prend les sentimens de cet interlocuteur pour les sentimens de l'auteur , et traite hardiment *Barclai* d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ses impertinentes critiques; mais je voudrais bien que l'on sût

qu'au moins la tragédie de Jules-César n'est point de moi telle qu'elle est imprimée. Peut-on m'imputer des vers sans rime, sans mesure et sans raison, dont cette misérable édition est parfumée ? Vous êtes des amis de l'auteur du Pour et Contre ; engagez-le, je vous en prie, à me rendre justice dans cette occasion. A l'égard de l'abbé *Desfontaines*, ne pourriez-vous pas lui faire sentir l'infamie de son procédé, et à quoi il s'expose ? Que dira-t-il quand il verra à la tête de la Henriade, ou de mes autres ouvrages, l'histoire de son ingratitudo ?

J'ai lu aussi cette indigne critique des Lettres philosophiques. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite ; mais je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'est que l'écho des cris des misérables auteurs qui ne cessent d'aboyer contre moi. Que de bassesse et que d'horreurs chez les gens de lettres ! Eux qui devraient apprendre à penser aux autres hommes, et enseigner la raison et la vertu, ne servent qu'à déshonorer l'espèce humaine. Un misérable auteur famélique, qui imprime ses sottises ou celles des autres pour vivre, s'imagine que c'est dans ce dessein que j'ai donné des ouvrages au public. Il ose dire que j'ai trompé mon libraire au sujet de ces Lettres que vous connaissez. Quelle indignité et quelle misère ! Devez-vous souffrir, mon cher *Thiriot*, une accusation pareille ? Vous pour qui seul ces Lettres ont été imprimées en Angleterre, supportez-vous qu'on m'accuse d'avoir travaillé pour moi ? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuses imputations ? Engagez un peu l'abbé *Prévost* à entrer

— sagement dans ce détail , en parlant de la critique des
1735. Lettres philosophiques. J'ai extrêmement à cœur que
le public soit désabusé des bruits injurieux qui ont
couru sur mon caractère. Un homme qui néglige sa
réputation est indigne d'en avoir ; j'en suis jaloux , et
vous devez l'être , vous qui êtes mon ami. Il vous
fera très-aisé de faire insérer dans le Pour et Contre
quelques réflexions générales sur les calomnies dont les
gens de lettres sont souvent accablés. L'auteur pourrait ,
après avoir cité quelques exemples , parler de l'accu-
sation générale que j'ai effuyée au sujet des souscrip-
tions de la Henriade , que j'ai toutes remboursées de
mon argent aux souscripteurs français qui ont négligé
d'envoyer à Londres ; de sorte que la Henriade , qui
m'a valu quelque avantage en Angleterre , m'a coûté
beaucoup en France , et je suis assurément le seul
homme à qui cela soit arrivé. Il pourrait ensuite
réfuter les autres calomnies qu'on a entassées dans
mon présumé portrait , en disant ce que j'ai fait en
faveur de plusieurs gens de lettres , lorsque j'étais à
Paris. Ces faits avérés sont une réponse définitive à
toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé
Desfontaines , qui m'outrage tous les huit jours , est
l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations.
Tout cela dicté par la bonté de votre cœur et par
la sagesse de votre esprit , arrangé par la plume
de l'auteur du Pour et Contre , ne pourrait faire
qu'un très-bon effet ; après quoi , tout ce que je sou-
haiterais , ce serait d'être oublié de tout le monde ;
hors des personnes avec qui je vis , et de vous que
j'aimerai toute ma vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

JE vous envoie, mon charmant ami, une tragédie (*) au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poète, elle aura celui d'être au moins d'un bon chrétien ; et par le temps qui court, il vaut mieux faire sa cour à la religion qu'à la poësie. Si elle n'est bonne qu'à vous amuser quelques momens, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés à la composer : elle a servi à faire passer quelques heures à madame *du Châtelet*. Elle et vous me tenez lieu du public; vous êtes feurement l'un et l'autre plus éclairés et plus indulgents que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux, c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et que j'ose recommander à votre amitié : furtout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul, avec madame *du Châtelet*, les prémisses de cet ouvrage. Je ne peux pas assurément exclure monsieur votre frère de la confidence; mais hors lui, je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen, secrètement et sans qu'on me soupçonne. Je confens qu'on me devine à la première représentation; je serais même fâché que les connoisseurs s'y pussent méprendre; mais je ne veux pas

(*) Alzire.

que les curieux sachent le secret avant le temps, et que
1735. les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre
homme, aient le temps de se former. De plus, il y a
bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des
sentimens très-religieux dans un autre, mais qui chez
moi seraient impies, grâce à la justice qu'on a cou-
tume de me rendre.

Enfin, le grand point est que vous soyez content;
et si la pièce vous plaît, le reste ira tout seul: trouvez
feulement mon enfant joli, adoptez-le, et je réponds
de sa fortune. Je n'ai point lu le conte du jeune *Crébillon*.
On dit que si je l'avais fait, je serais brûlé : c'est tout
ce que j'en fais. Je n'ai point lu les *Mécontens*, et
ne fais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu, depuis
deux mois, dans une ignorance totale des plaisirs et
des fottises de votre grande ville. Je ne fais autre
chose finon que je regrette votre commerce char-
mant, et que j'ai bien peur de le regretter encore
long-temps. Voilà ce qui m'intéresse; car je vous
ferai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le prin-
cipal agrément à en passer quelques années avec
vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philo-
sophe qui vous rendra cette lettre; elle est comme
vous, l'amitié est au rang de ses vertus; elle a de
l'esprit sans jamais le vouloir; elle est vraie en tout.
Je ne connais personne au monde qui mérite mieux
votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux, mon
cher ami? et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un
et à l'autre?

Adieu; je vous embrasse; adieu, aimable et solide
ami,

LETTRE CLVI.

1735.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 24 octobre.

M. *Demoulin*, Monsieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière scène de *Jules-César*, telle que je l'ai traduite de *Shakespeare*, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais supprimé pour votre théâtre l'affaflnat de *Brutus*. Je n'avais osé être ni romain ni anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre; d'ailleurs, elle n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos règles; mais l'abbé *Desfontaines* aurait dû faire à cette étrangère, les honneurs du pays un peu mieux. Il me semble que c'est enrichir la république des lettres, que de faire connaître le goût de ses voisins; et peut-on faire connaître les poëtes autrement qu'en vers? C'était - là un beau champ pour l'abbé *Desfontaines*. Il est bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez, sans doute, faire cette réflexion, si vous le voyez. J'ai beaucoup de sujets de me plaindre de lui, et j'en suis très-fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec personne. Ces petits débats rendent les lettres trop méprisables. L'abbé *Desfontaines* m'avertit que j'en vais soutenir une sur son théâtre, au sujet des ouvrages de *Campistron*. Il

— 1735. — y a du temps qu'il l'a commencée , et bien injustement. Je proteste en homme d'honneur , que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur , et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé *Desfontaines* parle. Faites-lui sentir , Monsieur , combien il est odieux de me faire jouer , malgré moi , un personnage qui me déplaît , et de me mêler dans une querelle où je ne suis jamais entré. Il me menace d'insérer dans son Journal des pièces désagréables contre moi. Sur cette matière , tout ce que je répondrai fera une protestation solennelle que je ne fais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire ? Est-ce-là ce que je devais attendre de lui ? Je vous prie , Monsieur , de joindre à vos bontés , celle de lui parler. Il a trop de mérite , et j'ose dire qu'il m'a trop d'obligations pour que je veuille être son ennemi. Pour vous , Monsieur , je n'ai que des grâces à vous rendre , et je vous ferai attaché toute ma vie , avec toute l'estime et toute la reconnaissance que je vous dois.

LETTRE CLVII.

1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 novembre.

LA divine *Emilie*, mon cher ami, n'est pas trop pour *Anacréon*. C'est la première fois que je n'ai pas été de son avis ; je tiens que c'est à vous à le faire parler. Je suis persuadé que dans quarante ans vous aimerez comme lui ; vous l'imitez déjà dans sa vie et dans ses vers aimables : mais *Anacréon* n'était pas conseiller au parlement, et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

Il y a peu de choses à corriger aux *Songes* et à *Daphnis* et *Chloé* pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'*Anacréon* vous coûtera encore moins ; la conformité du style et des mœurs vous soutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de *Daphnis*, vos plaisirs ne sont point des songes ; mais quand il s'agit d'*Anacréon*, vous serez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'*Anacréon* aimât la même personne que le roi, et qu'il fût préféré ? Je ne haïrais pas de voir le chansonnier des Grecs l'emporter sur un monarque.

Je vous envoie, mon cher ami, la dernière scène de *Jules-César* ; c'est de toutes les scènes de cette pièce, celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a, ce me semble, une très-grande singularité, c'est qu'elle est une traduction assez fidelle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans ; c'est *Shakespeare*,

— le *Corneille* de Londres , grand fou d'ailleurs , et
 1735. ressemblant plus souvent à *Gilles* qu'à *Corneille*; mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous penbez de celui-ci.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé *Desfontaines* au sujet de ce *Jules-César*. Il appelle la scène que je vous envoie , une controverse; c'est la moindre de ses critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui; mais je devais en attendre au moins plus de reconnaissance. Les auteurs faméliques sont pardonnables ; s'ils déchirent leurs amis, ce n'est que par nécessité. Ce sont des anthropophages qui réservent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez la scène de *Shakespeare* à notre ami *Formont* , et qu'il m'en dise un peu son avis.

Adieu , mon aimable ami; il faudrait, pour que je fusse entièrement heureux , que vous vinssiez quelque jour à Cirey. *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* commence une trag-comédie ; puisse-t-il l'achever.

P. S. Que dites-vous des scélérats de commis de la poste ? Nous avions , *Linant* et moi , mis bien proprement deux louis d'or , bien entourés de cire , dans un gros paquet adressé à sa pauvre sœur; et nous avions pris ce parti parce que le besoin était pressant. La malheureuse a bien reçu la lettre d'avis , mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens , je m'adresse à monsieur le marquis. Ce monsieur le marquis me doit des monts d'or; il vous remettra les deux louis. Je m'adresse à vous pour cette petite commission , ne sachant en quel endroit du monde il se carre pour le présent.

LETTRE CLVIII.

1735.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 4 novembre.

DEMOULIN a bien mal fait, Monsieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière scène complète. Je viens de lui écrire et de lui recommander de vous la porter sur le champ. C'est, comme je vous l'ai dit, une traduction assez fidelle de la dernière scène du Jules-César de *Shakespeare*. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poëtes en prose qu'on fait connaître le génie poëtique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût, si différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé *Desfontaines*. Il fait l'anglais; il doit avoir lu *Shakespeare*; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier, en parlant de ma pièce, *que de mauvais vers! que de vers durs!* il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir en critique sage les différences qui se trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un service aux lettres, et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez en vers, quoique je n'en fasse plus, pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage

— le plus fortement versifié que j'aye fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardiesse qu'on prend en Italie et à Londres , et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de justice que l'abbé *Desfontaines* et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils distinguent entre le goût des nations et celui des Français ; ils savent par cœur une partie de ces vers que l'abbé *Desfontaines* trouve si durs et si faibles ; ils disent que *Brutus* doit parler en *Brutus* ; ils savent que ce romain a écrit à *Cicéron* et à *Antoine* , qu'il aurait tué son père pour le salut de l'Etat; ils ne me reprochent point un tutoiement qui est si noble en poésie , que c'est la seule manière dont on parle à **DIEU**; ils ne traitent point de controverse l'admirable scène de *Shakespeare* , dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie , et qu'on a imprimée si ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci :

A vos tyrans Brutus ne parle qu'au sénat.

ils savent bien , pour peu qu'ils aient de connaissance de la langue française , qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé *Desfontaines* si , dans les choses désagréables qu'il a semées contre moi dans vingt de ses feuilles , il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant , Monsieur , je vous enverrai , si vous voulez , vingt lettres de mes amis qui me parlent de son procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin , Monsieur , quoi qu'il en soit , j'oublierai tout. Les

disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire
les fots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer
les talens qu'on devrait rendre respectables. Je puis
vous assurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé
Desfontaines qui m'a écrit pour me proposer des
vengeances que j'ai rejetées. Je souhaite qu'il revienne
à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de
lui ; mon amitié ne sera pas altérée par la différence
de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette
lettre.

1735.

Je vous suis attaché pour toute ma vie avec bien
de la reconnaissance.

LETTRE CLIX.

A L'ABBÉ DESFONTAINES,

Sur une rétractation de ce journaliste.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, Monsieur, ce que j'ai lu
dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez
envoyée, mon cœur en est bien plus touché que
mon amour propre n'avait été blessé des feuilles pré-
cédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un
critique, mais comme d'un ami, car mes ouvrages
méritent beaucoup de censure; mais moi je ne méri-
tais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger
à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-
même, combien vos procédés m'avaient affligé; et

— vous avez vu, par mon silence sur toutes les autres
1735. critiques, à quel point j'y suis insensible. J'avais envoyé à Paris à plusieurs personnes la dernière scène traduite de *Shakespeare*, dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne fais si mes amis les feront imprimer ou non; mais je fais que, quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur de mon ressentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé *Affelin* les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

Il importe peu au public que la Mort de César soit une bonne ou une méchante pièce; mais il me semble que les amateurs des lettres auraient été bien aises de voir quelques dissertations instructives sur cette espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre: vous en avez parlé et jugé comme si elle avait été destinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu en cela flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé sur les modèles que vous connaissez. Je suis persuadé que vous auriez rendu un service aux belles-lettres si, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez saisi l'occasion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière scène et quelques morceaux traduits mot pour mot de *Shakespeare*, ouvraient une assez

grande carrière à votre érudition et à votre goût. Le —
Giulio-Cesare de l'abbé *Conti*, noble vénitien, imprimé
à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir
beaucoup. La France n'est pas le seul pays où l'on
fasse des tragédies; et notre goût, ou plutôt notre habi-
tude de ne mettre sur le théâtre, que de longues
conversations d'amour, ne plaît pas chez les autres
nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands
intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque
d'action, c'est que le théâtre est offusqué par nos
petits-maîtres; et ce qui fait que les grands intérêts
en sont bannis, c'est que notre nation ne les connaît
point. La politique plaisait du temps de *Corneille*,
parce qu'on était toutremplid des guerres de la fronde;
mais aujourd'hui on ne va plus à ses pièces. Si vous
aviez vu jouer la scène entière de *Shakespeare*, telle
que je l'ai vue et telle que je l'ai à peu-près traduite,
nos déclarations d'amour et nos confidentes vous
paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez
connaître à la manière dont j'insiste sur cet article,
que je suis revenu à vous de bonne foi, et que mon
cœur, sans fiel et sans rancune, se livre au plaisir
de vous servir autant qu'à l'amour de la vérité. Don-
nez-moi donc des preuves de votre sensibilité et de la
bonté de votre caractère; écrivez-moi ce que vous
pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous
m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence
que je vous impose est de m'écrire au long ce que
vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages
dont on prépare en Hollande une très-belle édition.
Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis.
Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien.

— converted, et songez que je mérite par mes sentimens,
 1735. par ma franchise, par la vérité et la tendresse, qui
 sont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez
 goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles
 de la littérature.

LETTRE CLX.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 15 novembre.

POUREQUOI vous rebuter d'un ouvrage si admirable,
 et auquel il manque si peu de chose pour être parfait?
 Nous n'avons dans notre langue que cette seule tra-
 duction du plus beau monument de l'antiquité; car
 je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a
 faites.

Virgile, du sein du tombeau,
 Vous dit-il pas en son langage,
 Il faut achever ton ouvrage
 Quand je t'ai prêté mon pinceau?

Je viens d'apprendre que la Didon qui a fait
 tant de fracas sur notre théâtre, est une espèce de
 traduction d'un opéra italien de *Métaftasio*, se disant
 poète de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un
 jeune vénitien qui est ici. Personne ne fait cela en
 France, tant nous sommes bien instruits dans notre
 petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les
 autres coins.

Je n'ai point encore vu la traduction en prose de — la première scène de la Cléopâtre de *Dryden*. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une traduction en prose d'une scène en vers est une beauté qui me montrerait son cu au lieu de me montrer son visage; et puis je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le visage de *Dryden* soit une beauté. Sa Cléopâtre est un monstre, comme la plupart des pièces anglaises, ou plutôt comme toutes les pièces de ce pays-là, j'entends les pièces tragiques; il y a seulement une scène de *Ventidius* et d'*Antoine* qui est digne de *Corneille*. C'est-là le sentiment de milord *Bolingbroke* et de tous les bons auteurs; c'est ainsi que pensait *Addisson*.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé *du Resnel* a faite de l'*Essai de Pope*; mais comme cela n'est point intitulé Réponse à *Pascal*, il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce Journal où vous dites que je trouverai des absurdités métaphysiques à propos de mes sentimens. Je fais qu'il est de l'essence d'un jésuite d'être mauvais philosophe; ce sont gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent ensuite pour des idées. Je ne fais pas si *Locke* a raison, mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver que la matière ne saurait penser; mais, après tout, qu'importe, pourvu que nous pensions bien, c'est-à-dire, que nous pensions de façon à nous rendre heureux? Je me trouve très-bien d'être matière, si j'ai des sensations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque pensée sur cette chape à l'évêque dont les hommes se débattent, faites-m'en

— 1735. un peu part, s'il vous plaît, *candidus imperti*. Pour moi j'ai envoyé à notre ami *Cideville* la dernière scène de la Mort de César, qui est très-mal imprimée et toute tronquée dans la misérable édition qu'on en a faite ; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des idées et des lumières. Chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le Siècle de *Louis XIV*; je saute à pieds joints sur toutes les minuties que je trouve en mon chemin : c'est un taillis fourré où je me fais des grandes routes ; je voudrais bien m'y promener avec vous. La sublime, la légère, l'universelle *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale.*

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 novembre.

JE ne crois pas que mes sauvages puissent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, et que je puisse jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus songer à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne ferai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public soit avide de nouveautés. Je suis charmé qu'on m'oublie ; le secret d'ailleurs en sera mieux gardé sur la pièce, et le peu de gens qui ont su que j'avais envie de traiter ce sujet seront déroutés.

Puisque la conversion de *Gusman* vous plaît , il —
ira droit en paradis , et j'espère faire mon salut auprès ^{1735.}
du parterre.

La façon de tuer ce *Gusman* chez lui n'est pas si
aisée que d'opérer sa conversion. *Zamore* avait pris
déjà l'épée d'un espagnol pour ce beau chef-d'œuvre;
si vous voulez , il prendra encore les habits de
l'espagnol. J'avais fait endormir la garde peu nom-
breuse et fatiguée; si vous voulez , je l'enivrerai pour
la faire mieux ronfler.

Faire de *Montèze* un fripon , me paraît impossible:
pour qu'un homme soit un coquin , il faut qu'il soit
un grand personnage; il n'appartient pas à tout le
monde d'être fripon.

Montèze , quoique père de la signora , n'est qu'un
subalterne dans la pièce ; il ne peut jamais faire un
rôle principal; il n'est là que pour faire sortir le carac-
tère d'*Alzire*. Figurez-vous la mère de la *Gaußin* avec
sa fille. J'en suis fâché pour *Montèze* , mais je n'ai
jamais compté sur lui.

Les autres ordres que vous me donnez sont plus
faciles à exécuter: *Patientiam habe in me , et ego omnia
reddam tibi*. Je m'étais hâté d'envoyer à madame du
Châtelet des changemens pour les derniers actes , mais
il ne faut point se hâter quand on veut bien faire ;
l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive;
j'attendrai les momens de l'inspiration.

J'accable de mes respects et de mon amitié madame
votre mère et le lecteur de *Louis XV*. Je vous supplie
de faire ma cour à madame de *Bolingbroke*. Vraiment
je serai fort aise que ce M. de *Matignon* tire un peu
la manche du garde des sceaux en ma faveur. Il faut ,

— au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou enfin s'en aller hors de France, il n'y a pas de milieu; et sérieusement l'état où je suis est très-cruel.

Je serais très-fâché d'être obligé de passer ma vie hors de France; mais je serais aussi très-fâché qu'on crût que j'y suis, et surtout qu'on sût où je suis. Je me recommande sur cela à votre tendre et sage amitié. Dites bien à tout le monde que je suis à présent en Lorraine.

J'ai envoyé un petit mémoire par *Demoulin* à M. *Hérault*; voudrez-vous bien lui en parler, et favoîr de lui si ce mémoire peut produire quelque chose?

Adieu; les misérables sont gens bavards et importuns.

LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à présent sur le Palais royal; j'aimerais mieux qu'elles donnaissent sur la prairie et sur la petite rivière que je vois de mon lit; mais on ne peut pas tout avoir à la fois, et il faut bien que M. de *la Poplinière* soit récompensé de son mérite, en ayant auprès de lui un homme aussi aimable que vous. Vous êtes le lien de la société; le nom de *compère* vous fied à merveille en ce sens-là, comme on appelait certain philosophe, *la sage-femme des pensées d'autrui*.

1735.

Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez depuis fix mois avec *Locke*. Vous me charmez de lire ce grand homme qui est, dans la métaphysique, ce que *Newton* est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé de village dont vous me parlez ? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint-Urain. Comment, un curé et un français aussi philosophe que *Locke* ? Ne pouvez-vous point m'envoyer le manuscrit ? il n'y aurait qu'à l'envoyer, avec les lettres de *Pope*, dans un petit paquet, à *Demoulin*; je vous le rendrais très-fidellement.

Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une métaphysique que j'ai composée (*), pour me rendre compte de mes idées; cela vous divertirait peut-être de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de la *Henriade* et de *Jeanne la pucelle*. Vous auriez bien aussi quelques chants de *Jeanne*, car je fais que vous êtes discret et fidelle.

Le corsaire *Desfontaines* a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille que j'avais écrite au comte *Algarotti* (**); l'abbé *Desfontaines* me demande la permission de l'imprimer. Je lui fais réponse, au nom de monsieur et madame *du Châtelet*, qu'ils regarderont cette impression comme une offense personnelle; je le prie et je lui recommande de se bien donner de garde de publier cette bagatelle; je lui fais sentir que ce qui est bon entre amis, devient très-dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime: ce qui m'étonne,

(*) Voyez Philosophie, tome I.

(**) Vol. d'Epîtres; Epître XXXIX.

— c'est que son examinateur sache assez peu le monde
1735. pour souffrir que le nom de madame *du Châtelet* soit
livré indignement à la malignité d'un pamphletier.
Si monsieur et madame *du Châtelet* se plaignent à
monsieur le garde des sceaux, comme ils devraient
faire, je suis persuadé que l'abbé *Desfontaines* se
repentirait de son imprudence.

On m'a envoyé une nouvelle édition de *Jules-César*. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences considérables qui s'y trouvent. Il est donc absolument nécessaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il est, puisqu'on l'a comme il n'est pas. L'abbé de *Lamare* se chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer sera pour lui. C'est une libéralité que vous lui ferez volontiers, surtout à présent que vous voilà grand seigneur.

Si vous connaissiez quelque domestique qui sût bien écrire, envoyez-le-moi au plus vite; vous y gagnerez mille chiffons par an, vers, prose; vous me tiendrez lieu du public. Adieu, mon ami.

P. S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi qui se vend chez *Odieuvre*, près de la Samaritaine, cela veut dire, je crois, sur le Pont neuf? Il est juste que je sois avec mon héros. Voyez si cette estampe ressemble.

LETTRE CLXIII.

1735.

AUX COMÉDIENS FRANÇAIS,

Au sujet de la tragédie d'Alzire.

Novembre,

JE ne fais, Messieurs, si vous avez lu une tragédie que j'avais composée il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières scènes à M. *Dufresne*. Je n'aurais jamais osé la présenter au théâtre. La singularité du sujet, la défiance où je dois toujours être sur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais exposer au public.

J'ai appris que M. *le Franc*, s'étant fait rendre compte, il y a un an, du sujet de ma pièce, en a depuis composé une à peu-près sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, Messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs européennes : du moins c'est-là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. *le Franc*, qui a au-dessus de moi les talens de l'esprit et l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué ; mais il arriverait que si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la sienne ; au lieu que si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par

— 1735. — ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. *le Franc*. La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste, Messieurs, soyez persuadés que si je crains de passer après lui, c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaisir du public qui applaudira toujours à M. *le Franc*, en quelque temps que son ouvrage paraisse; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embellie. Je n'aurai que la préférence dangereuse et passagère d'être exposé le premier à la censure du public.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux arts, et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes (26), votre, &c.

(26) M. de Voltaire obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. *le Franc*, de son côté, leur écrivit aussi pour le même sujet; voici sa lettre qui est d'un style bien différent de celui de M. de Voltaire.

Lettre de M. le Franc.

Je suis fort surpris, Messieurs, que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne vous connaissez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talents; je suis, Messieurs, autant que vous méritez que je le sois, votre, &c.

LETTRE CLXIV.

1735.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 décembre, à quatre heures du matin.

LA date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs chants de la Pucelle courrent dans Paris; ou c'est quelque poëme qu'on met sous mon nom, ou un copiste infidelle a transcrit quelques-uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas, il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure par cette même vérité que vous me connaissez, que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne, puisque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi, ce ne peut être qu'un nommé *Dubreuil*, beau-frère de *Demoulin*, qui a copié l'ouvrage, il y a fix mois. M. *Rouillé* prétend qu'il en court des copies. Voyez, informez-vous; que votre amitié se trémousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que j'aille mourir dans les pays étrangers; mais, en récompense, les *Hardion*, les *Danchet*, &c. prospèrent en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du nouveau monde (*). On a dit, il y a quelques mois, mon sujet au sieur *le Franc*: qu'a-t-il fait? Il a versifié dessus, il a lu sa pièce à nosseigneurs les

(*) *Alzire*.

— comédiens qui l'ont envoyée à la révision. Le petit
 1735. bonhomme est un tantinetto plagiaire ; il avait pillé sa
 pauvre Didon tout entière d'un opéra italien de
Metastasio. Mais il prospérera avec les *Danchet* et
 les *la Serre*, et moi j'irai languir à la Haie ou à
 Londres. Adieu; réponse, et prompte.

LETTRE CLXV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les sentimens d'une maîtresse. Par quel remercîment commencerai-je ? J'accepte d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles que je corrige tous les jours et que je vous destine. J'ai envoyé à messieurs de *Pont-de-Veyle* et d'*Argental* la tragédie en question, avec cette clause qu'elle ferait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'*Argental*, chez cette aimable et bienfaisante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à *Orphée-Rameau*. Je lui avais craché de petits vers

pour un petit duo. On pourrait , en allongeant la litanie , faire de cela un morceau très-musical. C'est ——————
la louange de la musique : on y peut fourrer tous ses attributs , tous ses caractères. Le génie de notre *Orphée* se trouverait au large. (*)

Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra ; c'est pour lui (*Rameau*) , c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles , de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux , *Samson* et *Dalila* ; car pour le roi , je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que *Dalila* ne fût point une *Armide*. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées , *Dalila* n'eût été qu'une friponne , une *Judith* , p.... pour la patrie , comme dans la sainte Ecriture ; mais autre chose est la Bible , autre chose est le parterre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de *Samson*. Fesons-le marier dans le temple de *Vénus* la fidonienne : de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé ; et les Philistins le prendront comme un enfant , quand il se sera bien épuisé avec la philistine. Que dit à cela le petit *Bernard*? J'ai corrigé et resoudu le Temple du Goût et beaucoup de pièces fugitives ; et malgré vos leçons , je suis à la bataille d'Hochstet. Je passe mes jours dans les douceurs de la société et du travail , et je ne regrette guère que vous. Je voudrais être aussi bien auprès de *Pollion* , que vous auprès d'*Emilie*.

(*) Voyez une lettre à M. Berger , du 1 décembre 1735 ; volume des Lettres en vers.

1735.

LETTRE CLXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 25 décembre.

JE suis toujours d'avis qu'il ne fait plus question des grands cheveux plats de *Samson*; je gagnerai à cela une fottise sacrée de moins, et ce sera encore une scène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une *Dalila* intéressante. Je veux que ma *Dalila* chante de beaux airs où le goût français soit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'est-là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Fossés Saint-Germain (*). *Phaéton*, le plus bel opéra de *Lulli*, est le moins intéressant.

Je veux que le *Samson* soit dans un goût nouveau; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines? C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de *Pollion* et de *Bernard*.

Ne pourriez-vous point savoir ce que le plagiaire de *Metastasio* et le mien a pris de mes Américains.

(*) Ancien emplacement du théâtre français.

J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la ferrure. Si vous voyez M. le bailli de *Froulai* et M. le chevalier d'*Aydie*, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de *Froulai* a parlé en vrai *Bayard* au garde des sceaux.

Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée le *Tocfin de la Cour*? On dit que c'est le laquais de *la Serre* ou de *Roi* qui en est l'auteur. Monsieur le garde des sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces basseffes et de ces misères? Je suis bien las de toutes ces vexations; et si je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey dans le sein de la vertu, des beaux arts, de l'esprit et de l'amitié, auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde, je dénicherais bien vite de France.

LETTRE CLXVII.

A M. THIRIOT.

26 décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux lettres. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conseils même des personnes qui daignaient passer

— leur vie avec moi, chercher dans une solitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais par une nécessité cruelle, ce que *Descartes* fait par goût et par raison; je suis les hommes, parce qu'ils sont méchans.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à *Demoulin* sans dessus, ou bien à M. *du Faure*, il me les fera tenir.

Je vous jure sur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laissé copier quatre vers de l'ouvrage en question, est un imposteur.

Si monsieur le garde des sceaux a dans son portefeuille quelque pièce sous le nom de la Pucelle, c'est apparemment l'ouvrage de quelqu'un qui a voulu m'attribuer son style pour me déshonorer et pour me perdre.

J'attendais de monsieur le garde des sceaux qu'il me rendrait plus de justice. Peut-être le cardinal de Richelieu, Louis XIV et M. Colbert m'eussent protégé. Quelque persécution injuste et cruelle que j'aye effuyée de sa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de personne, pas même de l'abbé *Desfontaines* quis'est signalé par de si noires ingratitudes. J'achèverai en paix, sans murmure et sans bassesse, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je serais inconsolable, si vous n'en étiez pas plus assidu à m'écrire. Je ne me sens capable d'oublier tant d'injustices des autres qu'en faveur de votre amitié.

Madame du Châtelet a lu la préface que m'a

envoyée le petit *Lamare* (*). Nous en avons retranché beaucoup, et surtout les louanges : mais pour les faits qui y sont, nous ne voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'est une réponse simple, naïve et pleine de vérité à des calomnies atroces et personnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un amour propre ridicule à souffrir qu'on me louât ; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à souffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de *Lamare* nous paraît à présent très-sage et même intéressant. Il me semble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un esprit de justice, une horreur de la calomnie, et un attendrissement sur le sort de presque tous les gens de lettres persécutés, qui ne peut révolter personne, et qui, même dans le temps de cette persécution nouvelle, doit gagner les bons esprits en ma faveur. Il ne faut pas songer aux autres.

Il est vrai que cette justification aurait plus de poids si elle était faite d'une main plus importante et plus respectée ; mais plus on a d'acquit dans le monde, moins on fait défendre ses amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et *Lamare* en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaissance de *Lamare* peut servir à lui faire des amis : on verra qu'il est digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratum*, les dignes amis *Pont-de-Veſle* et *d'Argental*.

Je vous embrasse tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

(*) De la tragédie de la Mort de César. Théâtre, tome II.

1735. LETTRE CLXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé *Prévoft* que pour le plaindre d'avoir une tonsure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies ; car il me paraît que le langage des passions est sa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé *Desfontaines*; celui-ci ne fait parler que de livres, ce n'est qu'un auteur et encore un bien médiocre auteur, et l'autre est un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs ; et on pourrait parier, en les lisant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre est un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé *Prévoft* du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse; et si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey en sûreté, je tâcherais de l'y attirer.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à Samson. Je me souviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre,

Sensible image
Des plaisirs du bel âge.

au lieu de

Plaifir volage, &c.

Car *Dalila* ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je suis actuellement sur les frontières de France avec une chaise de poste, des chevaux de felle et des amis, prêt à gagner le séjour de la liberté, s'il ne m'est plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus spirituelle, la plus éclairée et la plus simple femme de l'univers m'a chargé, en me quittant, de vous dire qu'elle est charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme son intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris sur elle d'écrire au garde des sceaux, à la suite d'une autre que son mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié; vous y verriez le langage de la vertu courageuse. Ah, mon ami! il est plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en sa faveur, qu'il n'est affreux d'être si indignement persécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la personne charitable qui a si généreusement parlé en ma faveur (*), ne pourrait-elle pas dire trois choses au garde des sceaux? La première, qu'il est très-faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage supposé par un traître; la seconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire; la troisième, qu'il n'y a que de la honte à me persécuter. Voyez s'il pourrait confirmer au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Passons des horreurs de la persécution aux tracafieries de *le Franc*. Il est faux que l'abbé de *Voisenon*

(*) M. le bailli de *Froulai*.

— lui ait dit le détail de mon sujet. Il a su le fond en
 1735. général par lui , et un peu de détail par un autre ,
 et il s'est pressé de travailler. C'est un homme qui
 veut , à ce que je vois , aller à la gloire par le
 chemin de la honte , s'il est , comme on me le mande ,
 le plagiaire des auteurs et le *busy-body* des comédiens.

Voyez avec *par nobile fratum* si vous pensez que
 ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de
le Franc. Au bout du compte , si mon ouvrage vous
 paraissait passable , y aurait-il tant d'inconvénients à
 le laisser passer le dernier ? Le public même , si revenu
 de son estime pour la Didon et pour l'auteur , ne
 prendrait-il pas mon parti , d'autant plus qu'on me
 persécute ? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense
Dufresne (*), et me le mander ? Adrefsez toujours
 vos lettres jusqu'à nouvel ordre chez *Demoulin*.

Adieu ; je vous embrasse bien tendrement et avec
 tous les sentimens que je vous dois , et que j'aurai
 pour vous toute ma vie .

P. S. J'oubliais de vous dire , mon cher ami , que
 j'ai fait mon examen de conscience au sujet de
Pétersbourg. Tout ce que je fais , c'est que le duc de
Holstein , héritier présumptif de la Russie , me voulut
 avoir , il y a un an , et me donner dix mille francs
 d'appointemens ; mais tout persécuté que j'étais , je
 n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie
 même. Je répondis d'une manière respectueuse et
 mesurée. Tout ce que cela prouve , c'est que *Keeper*
 (***) devrait moins persécuter un homme qui refusa
 dans les pays étrangers de pareils établissemens.

(*) *Quinault Dufresne* , célèbre acteur.

(**) Le garde des sceaux.

LETTRE CLXIX. 1736.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier.

JE n'ose me flatter de mériter vos éloges, mais je sens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeux. Voilà à quoi servent des amis comme vous, qui ont l'esprit aussi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le fot père est absolument délogé du quatrième acte. Mais est-il bien vrai que la conversion de cet espagnol vous déplaît tant? Vous êtes bien mauvais chrétien; mais vous savez que le parterre est bon catholique. S'il y a un côté respectable et frappant dans notre religion, c'est ce pardon des injures, qui d'ailleurs est toujours héroïque quand ce n'est pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne, passe par-tout pour un héros; et quand cet héroïsme est consacré par la religion, il en devient plus vénérable au peuple qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chose de divin. Il me paraît que ces paroles du duc *François de Guise*, que j'ai employées dans la bouche de *Gusman*: *Ta religion t'enseigne à m'assassiner, et la mienne à te pardonner*, ont toujours excité l'admiration. Le duc de *Guise* était à peu-près dans le cas de *Gusman*, perfécteur en bonne santé, et pardonnant héroïquement quand il était en danger. Raillerie à part, je suis persuadé que la religion fait plus d'effet sur le peuple au

1736. théâtre, quand elle est mise en beaux vers, qu'à l'église où elle ne se montre qu'avec du latin de cuisine. Les honnêtes gens traitèrent le bon vieux *Lusignan* de capucin quand je lus la pièce, et le gros du monde fondit en larmes à la représentation. En un mot, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours sur tout le reste dans l'esprit de la multitude; et plus j'envisage le changement de *Gufman* de tous les côtés, plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très-grande impression. Malgré cela vous ne sauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il est vrai que j'en suis à cinquante lieues; mais le bruit du sifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout-à-fait indigne du public; et si vous ne me rassurez pas, je mourrai de frayeur: mais si la pièce tombe, je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il est vrai que cette chute fera bien du plaisir à mes ennemis, que les *Desfontaines* en prendront sujet de m'accabler, que je serai immolé à la raillerie et au mépris; car telle est l'injustice des hommes, ils punissent comme un crime l'envie de leur plaisir, quand cette envie n'a pas réussi. Que faire à cela? ne plus servir un maître si ingrat, et ne songer à plaisir qu'à des hommes comme vous.

J'ose vous supplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nom sur l'affiche. Cette affectation ne fera qu'à irriter le public, et à avertir les siffleurs de se préparer pour le jour du combat.

Je vous demande en grâce de me dire ce que vous pensez de Didon, et quel jugement on en porte

dans le public depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impression. — 1736.

L'histoire japonaise m'a fort réjoui dans ma solitude ; je ne fais rien de si fou que ce livre , et rien de si fot que d'avoir mis l'auteur à la bastille. Dans quel siècle vivons-nous donc ? On brûlerait apparemment *la Fontaine* aujourd'hui. Il serait bien triste, mon cher ami , d'être né dans ce vilain temps-ci , s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous, qui pensent comme on pensait dans les beaux jours de *Louis XIV*.

Conservez-moi , je vous en conjure , une amitié qui fait la consolation de ma vie. Permettez-moi d'en dire autant à monsieur votre frère. Adieu ; personne ne vous fera jamais plus tendrement attaché que moi.

LETTRE CLXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey , le 13 janvier.

Vous croirez peut-être , mon cher ami , que je vais me répandre en plaintes et en reproches sur le dernier orage que je viens d'effuyer ,

Que je vais accuser et les vents et les eaux ,
Et mon pays ingrat , et les gardes des fceaux ;

non , mon ami , cette nouvelle attaque de la fortune n'a servi qu'à me faire sentir encore mieux , s'il est possible , le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus

1736. éprouvé l'amitié vertueuse d'*Emilie* ni la vôtre ; jamais je n'ai été plus heureux ; il ne me manque que de vous voir. Mais c'est à vous à tromper l'absence par des lettres fréquentes, où nos ames se parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur sur le papier, comme je vous l'ouvriras autrefois dans nos conversations.

Je vais donc me donner le plaisir de répondre, article par article, à votre charmante lettre du 6 janvier. Je commence par la respectable *Emilie*; à *se principium sibi definet*. Elle a été touchée sensiblement de ce que vous lui avez écrit ; elle pense comme moi que vous êtes un ami rare, aussi-bien qu'un homme d'un goût exquis, et un amateur éclairé de tous les beaux arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talens, celui de la société.

Si vous revoyez les deux chevaliers sans peur et sans reproche (*), joignez, je vous en prie, votre reconnaissance à la mienne. Je leur ai écrit ; mais il me semble que je ne leur ai pas dit assez avec quelle sensibilité je suis touché de leurs bontés, et combien je suis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume.

M. *le Franc* ne paraît pas au moins le plus modeste. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens (**), qui se trouve heureusement servir de contraste à celle pleine d'amour propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reste, je me déifie de mon ouvrage autant que *le Franc* est sûr du sien ;

(*) Le bailli de *Froulai* et le chevalier *d'Aydie*.

(**) Voyez novembre 1735.

non pas que je veuille avoir le plaisir d'opposer de la modestie à sa vanité , mais parce que je connais mieux le danger , et que je connais par expérience ce que c'est que d'avoir affaire au public.

1736.

Je vous supplie de dire à M. d'Argental qu'il faut absolument que la lettre de M. Algarotti soit imprimée (*). Je ne veux ni rejeter l'honneur qu'il m'a fait , ni le priver du plaisir de sentir le cas que je fais de cet honneur. Il aurait raison d'être piqué si je ne fesais pas servir sa lettre à l'usage auquel il la destine.

Je vous prie de remercier pour moi le vieux bon homme la *Serre*.

J'approuve infiniment la manière dont vous vous conduisez avec les mauvais auteurs. Il n'y a aucun écrivain médiocre qui n'ait de l'esprit , et qui par là ne mérite quelque éloge. Vous avez grande raison de distinguer M. *Deslouches* de la foule ; c'est un homme sage dans sa conduite comme dans son style , et que j'honore beaucoup.

Je compte vous envoyer dans quelque temps la copie de Samson. Je persiste jusqu'à nouvel ordre dans l'opinion qu'il faut dans nos opéra servir un peu plus la musique , et éviter les langueurs du récitatif. Il n'y en aura presque point dans Samson , et je crois que le génie d'*Orphée-Rameau* y fera plus à son aise ; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable , qui se souvienne que Samson se joue à l'opéra et non en sorbonne. Prêtez-vous donc , je vous prie , à ce nouveau genre d'opéra , et disons avec *Horace* : *O imitatores servum pecus.*

(*) Sur la tragédie de la Mort de César. Voyez Théâtre , tome II.

— Je m'occupe à présent à mettre la dernière main à
1736. notre Henriade ,

*Fesant ore un tendon ,
Ore un repli , puis quelque cartilage ,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.*

Mes tragédies et mes autres ouvrages ont bien l'air d'être peu de chose. Je voudrais qu'au moins la Henriade pût aller à la postérité , et justifier votre estime et votre amitié pour moi. Je vous embrasse ; buvez à ma santé chez *Pollion*.

LETTRE CLXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey , le 19 janvier.

Je vous avais écrit , mon cher *Cideville* , une lettre qui n'était que longue , en réponse à votre épître charmante où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe aussi ; et , en vérité , ce style funéraire convenait bien mieux à moi chétif , toujours faible , toujours languissant , qu'à vous robuste héros de l'amour , qui vivrez long-temps pour lui , et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante passions nouvelles avant qu'il soit question de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite :

Voltaire a terminé son fort ,
Et ce fort fut digne d'envie :
Il fut aimé jusqu'à la mort
De Cideville et d'Emilie.

Comme

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre ,
 on entra dans ma chambre , on vit la lettre , et on la
 brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur
 d'être surpris en flagrant délit. *Emilie*, au lieu de ma
 triste épitaphe , vous écrivit une belle lettre qui lui
 en a attiré une charmante qui fait ici le principal
 ornement de notre *Emiliance*. Ne foyez pas surpris ,
 mon cher *Cideville* , qu'avec des épithèses et la fièvre ,
 je raisonne à force sur l'immortalité de l'ame , et que
 j'argumente de mon lit avec notre aimable philosophe
Formont :

Toujours prêt à sortir de ma frèle prison ,
 J'en veux du moins sortir en sage ,
 Et munir un peu ma raison
 Contre les horreurs du voyage.

Votre esprit et le fien me font croire l'ame immor-
 telle ; mais lorsque je suis accablé par la maladie ,
 que mes idées me fuient , et que mon sentiment
 s'anéantit dans le dépérissement de la machine ,

Alors , par une triste chute ,
 Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens , mon cher ami , qui promettent
 l'immortalité à certaine tragédie que je vous envoie :
 pour moi je crains les fifflets. Vous jugerez de ce que
 je mérite. Que mon offrande soit digne de vous ou
 non , j'ai dit : Il faut toujours que mon cher *Cideville*
 en ait les prémisses. Lisez - la donc , messieurs les
 beaux et bons esprits ; et vous , aimable philosophe
Formont , quittez *Locke* pour un moment , ma muse

— vous appelle en Amérique. J'étais las des idées unies
 1736. formes de notre théâtre, il m'a fallu un nouveau
 monde.

Et extrà

Processi longè flammantia mænia mundi.

Voilà tous les arts au Pérou. On le mesure, et moi
 je le chante; mais je tremble qu'on ne me prenne
 pour un sauvage.

Je reçois votre lettre, mon cher ami, en griffonnant
 ceci. Que je vous aime de ne point aimervotre métier !
 Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un
 goût infini. Madame du Châtelet est de votre senti-
 ment sur la Chartreuse. Je n'ai point lu l'Adieu aux
 révérends pères; mais je suis fort aise qu'il les ait
 quittés. Un poète de plus et un jésuite de moins, c'est
 un grand bien dans le monde.

Vale, te amo, te semper amabo.

LETTRE CLXXXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

Nous avons joué notre tragédie, mon charmant
 ami, et nous n'avons point été fifflés. Dieu veuille
 que le parterre de Paris soit aussi indulgent que celui
 de nos bons champenois! Je suis bien fâché, pour
 l'honneur des belles-lettres, que le *Franc* fasse de si
 mauvaises manœuvres pour m'accabler. En fera-t-il

plus haut quand je ferai plus bas ? Forcer mademoiselle *Dufresne* à ne point jouer dans ma pièce, c'est ôter le maréchal de *Villars* au roi dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme *Zaire* était taillée sur la gentille *Gaußin*. Mon cher *Thiriot*, vous connaîtrez mon cœur ; je voudrais réussir sans que *le Franc* tombât. J'aime tant les beaux arts que je m'intéresserais même au succès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique (*). Le ton modeste doit être le mien, et celui de tout homme qui se livre au public. J'ose croire que ce même public, informé du plagiat de *le Franc*, et de la tyrannie qu'il a voulu exercer sur moi, s'empressera de me venger en me faisant grâce ; et si la pièce est applaudie, je dirai grand merci à *le Franc*. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et solide ami, d'encourager notre petite américaine *Gaußin*, et de l'élever un peu sur les échasses du cothurne ! You must exalt her tenderness, into a kind of savage lostness and natural grandeur. Let her enforce her own caractère. Mettez-lui bien le cœur, ou plutôt quelque chose de mieux au ventre : voilà du *Balot* tout pur. Faites bien mes compliments à cette imagination naturelle et vive qui, comme vous, juge bien de tous les arts. Est-il vrai que *Desfontaines* est puni de ses crimes pour avoir fait une bonne action ? On dit qu'on va le condamner aux galères pour avoir tourné l'académie française en ridicule, après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs, et trahi ses amis. Est-il vrai que le

(*) Voyez novembre 1735.

— libraire *Ribou* est arrêté? Adieu; écrivez-moi tout ce
1736. que j'attends de vous.

Dites à monsieur votre frère que la fermière de M. d'*Elaing* nous fait enragier. Je lui en écrirai un mot.

Adieu; *Emilie* a joué son rôle comme elle fait tout le reste. Ah, qu'il vaut mieux se borner aux plaisirs de la société que de se faire le *Zani* férieux, et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux! *Emilie* vous aime. *Vale.*

LETTRE CLXXIII.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 29 janvier.

JE fais trop de cas de votre estime pour ne vous avoir pas importuné un peu au sujet des mauvais procédés de l'abbé *Desfontaines*; mais j'avais envie, Monsieur, de vous faire voir que je ne me plaignais point sans sujet. Je vous supplie de me renvoyer la lettre de madame la marquise du *Châtelet*. J'apprends que l'abbé *Desfontaines* est malheureux, et dès ce moment je lui pardonne. Si vous savez où il est, mandez-le-moi. Je pourrai lui rendre service, et lui faire voir par cette vengeance qu'il ne devait pas m'outrager. Je fais que c'est un précepteur du collège des jésuites qui a fait imprimer le *Jules-César*. C'est un homme de mauvaises mœurs qui est, dit-on, à bicêtre. Est-il possible que la littérature soit souvent

si loin de la morale ! Vous joignez, Monsieur, l'es-
prit à la vertu, aussi rien n'égale l'estime avec laquelle —————
je ferai toute ma vie, &c.

LETTRE CLXXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 2 février.

MON cher ami, quelque vivacité d'imagination qu'ait le petit *Lamare*, je suis bien sûr qu'il ne vous a point dit combien je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos Américains. Vous avez servi de père à mes enfans ; l'obligation que je vous en ai est un plaisir plus sensible pour moi que le succès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin M. d'*Argental* m'en a déjà appris de bons. Le petit *Lamare* était si ému du gain de la victoire, qu'il savait à peine ce qui s'était passé dans le combat. Il m'a dit en général que *le Franc* avait été battu, et que vous chantiez *le Te Deum*. Mandez-moi, je vous prie, si M. de la *Poplinière* est content ; car ce n'est qu'un *De profundis* qu'il faut chanter, si je n'ai pas son suffrage. Je crois que le petit *Lamare* mériterait à présent son indulgence et sa protection ; il m'a paru avoir une ferme envie d'être honnête homme et sage. On a été fort content de lui à Cirey. Il ne peut rien faire de mieux que de vous voir quelquefois, et de prendre vos avis.

Je n'ai pu avoir de privilége pour Jules-César. Il n'y aura qu'une permission tacite : cela me fait trembler

pour Samson. Les héros de la fable et de l'histoire
1736. semblent être ici en pays ennemi. Malgré cela j'ai
travaillé à Samson dès que j'ai su que nous avions
gagné la bataille au Pérou ; mais il faut que *Rameau*
me seconde, et qu'il ne se laisse pas affommer par
toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être
que mon dernier succès lui donnera quelque con-
fiance en moi. J'ai examiné la chose très-mûrement ;
je ne veux point donner dans les lieux communs.
Samson n'est point un sujet susceptible d'un amour
ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues qui
font toutes les mêmes sous des noms différens, plus
je veux les éviter. Je suis très-fortement persuadé que
l'amour dans Samson ne doit être qu'un moyen et
non la fin de l'ouvrage. C'est lui et non pas *Dalila*
qui doit intéresser. Cela est si vrai, que si *Dalila* paraît-
faire au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure
ridicule. Cet opéra, rempli de spectacle, de majesté
et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme
un divertissement. Chaque chose a son caractère
propre. En un mot, je vous conjure de me laisser
faire de l'opéra de Samson une tragédie dans le goût
de l'antiquité. Je réponds à M. *Rameau* du plus grand
succès, s'il veut joindre à sa belle musique quelques
airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie
l'Italie avec la France. Encouragez-le, je vous prie,
à ne pas laisser inutile une musique si admirable. Je
vous enverrai incessamment l'opéra tel qu'il est. Je
suis comme un homme qui a des procès à tous les
tribunaux. Vous êtes mon avocat ; *Pollion* est mon
juge. Tâchez de me faire gagner ma cause auprès de
lui. Adieu, charmant et unique ami.

LETTRE CLXXXV. 1736.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 6 février.

Vous m'avez écrit non une lettre, mais un livre plein d'esprit et de raison. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main? Si vous voyez MM. de *Pont-de-Veſle* et d'*Argental*, dont les bontés me font si chères, dites-leur que c'est moi qui ai perdu ma mère. Ce premier devoir rendu, dites bien à *Pollion* que les louanges du public font, après les fiennes, ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'épître charmante de mon saint *Bernard*. Je n'ai encore ni le temps ni la santé de lui répondre. Il a fallu écrire vingt lettres par jour, retoucher les Américains, corriger Samson, raccommoder l'*Indiscret*. Ce font des plaisirs, mais le nombre accable et épuse. Le plus grand de tous a été de faire l'épître dédicatoire à madame la marquise *du Châtelet*, et un discours que je vous adresserai à la fin de la tragédie.

Je vous envoie la dédicace; l'autre discours n'est pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis sur cette dédicace de mon temple; elle n'est pas digne de la déesse. C'était à *Locke* à lui dédier l'*Entendement humain*, et je dis bien: *Domina, non sum dignus, sed tantum dic verbum.*

Après avoir eu la permission de M. et madame *du Châtelet* de leur rendre cethommage; il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit

— écrit scrupuleusement; pesez-en les paroles. J'ose sup-
 1736. plier M. de la *Poplinière* de se joindre à vous, et de vouloir bien me donner ses avis; si vous me dites tous deux que la chose réussira, je ne craindrai plus rien. J'envoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de l'*Indiscret*; je les prie en même temps de souffrir, pour le plaisir du public et pour leur avantage, que le public voye mademoiselle *Dangeville* en culotte.

Je leur envoie aussi quelques changemens pour le quatrième acte d'*Alzire*, vous en trouverez ici la copie; ils me paraissent nécessaires; ce sont des charbons que je jette sur un feu languissant. Je vous supplie d'encourager *Zamore* et *Alzire* à se charger de ces nouveautés.

Je ferai tenir, par la première occasion, l'*opéra* de Samson; je viens de le lire avec madame *du Châtelet*, et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette, dans le temple de *Quinault*. Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite, que de ne pas prodiguer et ne pas faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de Samson doit tomber absolument sur *Samson*, et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles :

Profonds abymes de la terre, &c. (*)

(*) Voyez *Samson*, acte V, scène I.

De plus, les deux premiers actes feront très-courts,
et la terreur théâtrale qui y règne sera pour la galanterie
des deux actes suivans ce qu'une tempête est
à l'égard d'un jour doux qui la suit. Encouragez donc
notre *Rameau* à déployer avec confiance toute la hardiesse
de sa musique. Vous voilà, mon cher ami, le
confident de toutes les parties de mon ame, le juge
et l'appui de mes goûts et de mes talens. Il ne me
manque que celui de vous exprimer mon amitié et
mon estime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi,
je vous enverrai des fragmens de l'*histoire du siècle*
de *Louis XIV*, et d'un autre ouvrage aussi innocent
que calomnié.

1736.

Je voudrais bien pouvoir convertir monsieur le garde
des sceaux. Les persécutions que j'ai effuyées sont bien
cruelles. Je me plaindrais moins de lui si je ne l'estimaïs pas. J'ose dire que s'il connaissait mon cœur, il
m'aimerait, si pourtant un ministre peut aimer.

LETTRE CLXXXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 9 février.

JE suis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquise du Châtelet lisait hier au chevet de mon lit les *Tusculanes* de *Cicéron*, dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième épître de *Pope* sur le bonheur. Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le-moi.

— 1736. Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de votre goût et de votre jugement. Je vais me mettre tout de bon à retoucher *Alzire* pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. Samson devait partir par cette poste; mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait transcrire mes sottises philiplines et hébraïques. En attendant, je vous envoie le discours apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'*Alzire*. Je remplis en cela deux devoirs; je confonds la calomnie, et je célèbre votre amitié.

J'attends avec impatience le sentiment de *Pollion* et le vôtre sur ma dédicace à madame *du Châtelet*. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de la *Poplinière* dorénavant, *albi sermonum nostrorum candide judex*. Son bon mot sur *Pauline* et sur *Alzire* est une justification trop glorieuse pour moi; c'est peut-être parce qu'il n'a vu jouer *Pauline* que par mademoiselle *Duclos* vieille, éraillée, folte, et tracassière, qu'il donne la préférence à *Alzire* jouée par la naïve, jeune et gentille *Gaußin*. Dites de ma part à cette américaine:

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante *Alzire*,
Tous ceux que Gufman convertit.

Launay se damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a long-temps que je fais de

quoi il est capable ; et dès que j'ai su que *Dufresne* lui avait confié la pièce , j'ai bien prévu l'usage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la fasse imprimer furtivement , et qu'il n'en fasse quelque malheureuse parodie. Il a déjà fait celle de Zaïre , dans laquelle il a eu l'insolence de mettre M. *Fakener* sur le théâtre , par son propre nom. C'est ce même M. *Fakener* , notre ami , qui est aujourd'hui ambassadeur à Constantinople , et qui demanderait , aussi-bien que la nation anglaise , justice de cette infamie , si l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas aussi obscurs que méchans. Ce qui est étonnant , c'est que monsieur le lieutenant de police ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la société. Voyez si on peut prévenir de pareils coups , par vos amis et les miens. Cependant je destinais à ce malheureux *Launay* un petit présent pour reconnaître la peine qu'il avait prise de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé *Mouffinot* devait le porter chez vous ; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'est la seule vengeance que je veux prendre de *Launay* ; il faut le payer de sa peine , et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal.

Je crois au petit *Lamare* un caractère bien différent. Il me paraît sentir vivement l'amitié et la reconnaissance ; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie , de l'impolitesse et de la débauche. Je lui ai recommandé expressément de vous voir souvent , et de ne se conduire que par vos conseils. C'est le seul moyen par où il puisse me plaire. Je crois bien qu'il n'est pas encore digne d'entrer dans le sanctuaire de *Pollion* ; il faut qu'il fasse pénitence à la porte de l'église avant de participer aux saints mystères.

1736.

— Ce que vous me mandez de M. l'abbé de *Rothelin*
 1736. me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le font infiniment. Tout ceci me fait songer à M. de *Maisons* son ami. Mon Dieu qu'il aurait été aise du succès d'*Alzire* ! Qu'il m'en eût aimé davantage ! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé !

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très-persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent, que je ne songerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître sans scrupule mes amis et mes ennemis, afin que je force les premiers à ne me point haïr, et que je me rende digne des autres.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce vous puissiez y joindre quelques notes de *Pollion* et des vôtres. Que dites-vous du petit *Lamare* qui ne m'a point encore écrit ? Il n'avait rien de particulier à dire à *Rameau*; je ne l'avais chargé que de complimens. Les négociations ne sont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre ? C'est l'espérance que vous me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divinité de *Cirey*. Vous y verriez une retraite de hiboux, que les Grâces ont changée en un palais d'*Albane*. Voici quatre vers que fit *Linant*, ces jours passés, sur le château :

*Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, s'arrête, le contemple ;*

*Surpris, il dit : C'est un palais ;
Mais voyant Emilie, il dit que c'est un temple. (*)*

1736.

Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain.
Vous en verrez bien d'autres si vous venez jamais
dans cette vallée de Tempé; mais *Pollion* ne voudra
jamais vous prêter pour quinze jours.

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que
l'aimable *Bernard* a faits pour moi. Vous favez tout
ce qu'il faut lui dire.

Adieu; je souffre, mais l'amitié diminue tous les
maux.

LETTRE CLXXXVII.

A M. PALLU,

INTENDANT DE MOULINS.

A Cirey, le 9 février.

UN peu de maladie, Monsieur, m'a privé de la
consolation de vous écrire des pouilles de ma main.
Je me fers d'un secrétaire; je me donne des airs
d'intendant. Hélas! cruel que vous êtes, c'est bien
vous qui faites l'intendant avec moi, en ne répondant
point à mes requêtes! J'avais cru vous faire ma

(*) M. de Voltaire corrigea ainsi ce quatrain :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, l'admire, le contemple;
Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais;
Mais il voit Emilie: ah, dit-il, c'est un temple!

— cour et flatter votre goût, en vous envoyant, il y a
 1736. quelques mois, une scène toute entière traduite d'un
 vieil auteur anglais, mais vous ne vous souciez ni de
 l'anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame
 du Châtelet des petits cygnes de Moulins et des petits
 bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles, quand
 on les a promises, deviennent solides et sacrées, et
 qu'il vaudrait mieux être deux ans fans faire payer
 la taille aux peuples de *la mère aux gaines*, que de
 manquer d'envoyer des petits cygnes à Cirey. Vous
 croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des
 ministres, Moulins et Versailles.

En lisant aujourd'hui des vers anglais de *Pope* sur
 le bonheur, voici comme j'ai réfuté ce raisonneur :

Pope l'anglais, ce sage si vanté
 Dans sa morale au Parnasse embellie,
 Dit que les biens, les feuls biens de la vie,
 Sont le repos, l'aisance et la fanté.
 Il s'est mépris : quoi ! dans l'heureux partage
 Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
 Ce triste anglais n'a pas compté l'amour !
 Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux ni sage.

Mettez l'amitié à la place de l'amour, et vous
 verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-
 moi au moins votre protection, comme si j'étais né
 dans Moulins. Ayez pitié de cette pauvre Alzire que
 l'on imprime, à ce qu'on m'a dit, furtivement,
 comme on a imprimé le Jules-César. Il est bien dur
 de voir ainsi ses enfans estropiés. M. Rouillé peut, d'un
 mot, empêcher qu'on me fasse ce tort; c'est à vous

que je veux en avoir l'obligation. Si vous me rendez ce bon office, j'aurai pour vous bien du respect et de la reconnaissance; et si vous m'écrivez, je vous aimerai de tout mon cœur.

1736.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 février.

MON aimable et respectable ami, voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous me connaissez m'a empêché de répondre. Tandis que monsieur votre père souffrait à quatre-vingts ans des coups de bistouri, et réchappait d'une opération, moi je dépériais de ces maux d'entrailles qui font à l'épreuve du bistouri. Peut-être depuis votre dernière lettre avez-vous perdu monsieur votre père. En ce cas, je reprends vigueur, en reprenant l'espérance qu'enfin vous vivrez pour vous, pour les belles-lettres, pour vos amis surtout, et que la déesse de Cirey pourra vous voir dans son temple. Je suis persuadé que vous ne m'avez pas assez méprisé pour penser que je pusse quitter un moment Cirey pour aller jouir des vains applaudissements du parterre,

Et de je ne fais quel amour
Que la faveur publique ôte et donne en un jour.

Si j'allais à Paris, ce ne serait que parce qu'il est

— 1736. sur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu , vous avez toujours adressé vos lettres à Cirey , malgré les indignes g̃ens qui disaient que j'avais été à Paris.

Je vous répondrai peu de choses sur *Zore*. Il s'est très-mal comporté avec moi dans l'affaire des Lettres philosophiques. Je lui ai fait donner de l'argent depuis peu ; mais pour l'édition d'*Alzire* , je l'abandonne à *Demoulin* qui n'a pas assez bonne opinion de lui pour la lui confier..

Un article plus important , c'est *Linant*. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler , voulant attendre que le temps fixât mes idées sur son compte. Il m'avait marqué bien peu de reconnaissance à Paris ; et déjà enflé du succès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée , il m'écrivit de Rouen , après six mois d'oubli , un petit billet en lignes diagonales , où il me disait qu'il ferait bientôt jouer sa pièce , et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais , disait-il , prêté. Je dissimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence ; et toujours prêt à pardonner à la jeunesse , quand elle a de l'esprit , je le fis entrer chez madame *du Châtelet* , malgré l'exclusion du maître de la maison , malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue , et malgré la profonde ignorance dont il est. A peine a-t-il été établi dans la maison , qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame *du Châtelet* , oubliant le profond respect qu'il doit à son nom et à son sexe , il lui écrivit un jour une lettre d'une terre voisine où il était allé de son chef et fort mal à propos ; la lettre finissait ainsi : *L'ennui de Cirey est de tous les ennuis le plus grand* , sans signer , sans mettre un mot de convenance. Les personnes chez qui il écrivit cette

lettre ,

lettre, et auxquelles il eut l'imprudence de la montrer, — dirent à madame la marquise *du Châtelet*, qu'il le fallait chasser honteusement. Je fis suspendre l'arrêt, et je lui épargnai même les reproches. On ne lui parla de rien, et il continua de se conduire comme ferait un ami chez son ami, croyant que c'était-là le bel air, parlant toujours du *cher Cideville*, du *pauvre Cideville*, et pas une fois de *M. de Cideville*, à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié.

Madame *du Châtelet* indignée a toujours voulu le chasser. J'ai apaisé sa colère en lui représentant que c'était un jeune homme (il a pourtant 27 ans passés) qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde; que d'ailleurs il était né sage; qu'enfin, si elle n'avait pas besoin de lui, il avait besoin d'elle, qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance; qu'il fallait essayer de le corriger au lieu de le punir; qu'à la vérité il ne rendrait jamais dans une maison aucun de ces petits services par où l'on plaît à tout le monde, et dont la faiblesse de sa vue et la pesanteur de sa machine le rendent incapable; mais qu'il savait assez de latin pour l'apprendre, au moins conjointement avec son fils; qu'il lui apprendrait à penser, ce qui vaut mieux que du latin; et que je me chargeais de lui faire sentir la décence et les devoirs de son état.

C'est dans ces circonstances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer sa sœur dans la maison. Il est vrai que depuis quelque temps il se tient plus à sa place; mais il n'a pas encore effacé ses péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que sa sœur était encore plus fière que lui. J'ai vu de ses lettres;

— elle écrit comme une servante. Si avec cela elle pense
1736. en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle.

Après toutes ces représentations, souffrez que je vous dise que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir *Linant* d'être modeste, humble et serviable, que ce sont vos bontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un *Corneille*, et il a pensé que pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monstre qu'il appelait tragédie, il devait avoir la considération de l'auteur du Cid. Il s'est regardé comme un homme de lettres et comme un homme de bonne compagnie, égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poison doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï, parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïsse, ou il est perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de *son cher et de son pauvre Cideville* et de *Formont*, à qui il a des obligations. Je lui ai fait sentir tous ses devoirs; je lui ai dit qu'il faut savoir le latin, apprendre à écrire, et savoir l'orthographe avant de faire une pièce de théâtre, et qu'il doit se regarder comme un homme qui a son esprit à cultiver et sa fortune à faire: enfin, depuis quinze jours il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train, encouragez-le à la persévérence: un mot de votre main fera plus que tous mes avis.

En voilà beaucoup pour un malade; la tête me tourne; j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites sans vous avoir parlé de vous. Adieu; mille amitiés au philosophe *Formont* et au tendre du *Bourgtroulde*.

LETTRE CLXXIX.

1736.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 26 février.

MA destinée sera donc toujours d'avoir des remercimens à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire effuyer. Je fais quelle est votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien son temps avec vous; mais quelles circonstances que celles où vous êtes, pour que vous foyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux contre-temps au sujet de ces pauvres Américains. Mais enfin, quand on a débauché une fille, on est obligé de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les détails du ménage. C'est vous qui avez débauché *Alzire*, pardonnez-moi donc toutes mes importunités.

J'ai reçu enfin la copie de la pièce telle qu'elle est jouée : nous avons examiné la chose avec attention, madame *du Châtelet* et moi, et nous avons été également frappés de la nécessité de restituer bien des choses à peu-près comme elles étaient : par exemple, nous avons lu au quatrième acte :

A L Z I R E.

Compte après cet effort sur un juste retour.

G U S M A N.

En est-il donc, hélas ! qui tienne lieu d'amour ?

— 1736. Bon Dieu, que dirait *Despréaux*, s'il voyait *Alzire* prononcer un vers aussi dur, et *Gufman* répondre en doucereux ? Au nom du bon goût, laissez les choses dans leur premier état. Quelle différence ! ne la fentez-vous pas ?

J'insiste encore sur le cinquième acte ; il est si écourté, si rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre, mais c'est dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite *Mithridate* en mourant ; font-ils aussi nécessaires que ceux de *Gufman* ? Quel outrage à toutes les règles que *Montéze* ne paraîsse pas avec *Gufman*, et n'embrasse pas ses genoux ! Je l'avais fait dire aux comédiens, mais inutilement : tout le monde croit que c'est ma faute ; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de presser M. *Thiriot* ou M. *Lamare* d'exiger tous ces changemens.

Je fais qu'on fait bien d'autres critiques ; mais pour satisfaire les censeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et il ferait encore bien plus critiqué. C'est au temps seul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques.

M. et madame *du Châtelet* ont approuvé l'épître dédicatoire ; à l'égard d'un discours apologétique que j'adressais à M. *Thiriot*, je ne suis pas encore bien décidé si j'en ferai usage ou non. Je ne répondrai jamais aux fatires qu'on fera sur mes ouvrages ; il est d'un homme sage de les mépriser ; mais les calomnies personnelles tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers, exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur est d'une autre espèce que la

réputation d'auteur : l'amour propre d'un écrivain doit se taire ; mais la probité d'un homme accusé doit parler , afin qu'on ne dise pas :

*Pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuisse , et non potuisse refelli.*

Reste à faveur si je dois parler moi-même , ou m'en remettre à quelque autre ; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame *du Châtelet* qui pense comme moi, mais qui me trouve un bavard , vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille complimens aux deux aimables frères pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance.

L E T T R E C L X X X .

A M. THIRIOT.

A Cirey , le 26 février.

JE ne me porte guère bien encore. Raisonnons pourtant , mon cher ami. Pas un mot de Samson aujourd'hui , s'il vous plaît. Tout sera pour Alzire ; je viens de la recevoir ; c'était de vous que je l'attendais ; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. *d'Argental*. Ce sont des profanes qui se font emparés de mes vases sacrés ; et vous , mon grand-prêtre , vous ne les avez pas eus dans votre sacrilgie !

— 1736. — *Demoulin* est une tête picarde que je laverais bien, mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon, et que de plus il a mon bien entre ses mains. Dieu veuille qu'il y soit plus sûrement que mes Américains! C'est un honnête homme; mais je ne fais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime; il faut lui passer bien des choses. J'ai été confondu, je vous l'avoue, de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laissé ma pièce remplie: elle en est défigurée. J'ai été bien fâché, je vous l'avoue. J'ai fait sur le champ un bel écrit à trois colonnes, pour être envoyé à M. d'Argental, à vous et aux comédiens. *Demoulin* en est chargé. De plus, j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en est temps, il faut réparer ces fautes; il y en a d'énormes. Croyez-moi; j'ai mis mes raisons en marge. Je serai bien piqué si l'on ne se prête pas à la justice que je réclame, et je suis sûr que la pièce tombera, si elle n'est tombée. Je fais que toutes ces fautes ont été bien senties et bien relevées à la cour. Mon cher ami, il faut presser *Sarrazin*, *Grandval*, mademoiselle *Gaußin*, *le Grand*, de se rendre à mes remontrances. C'est là où j'ai besoin de votre éloquence persuasive. La dédicace à madame la marquise du *Châtelet* doit absolument paraître; le prêtre et la déesse le veulent.

Pour l'épître que je vous adressais, je ne suis pas encore décidé. Je suis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre, c'est à eux à se défendre bien ou mal; mais qu'on attaque publiquement ma personne, mon honneur, mes mœurs, dans vingt libelles dont

la France et les pays étrangers sont inondés , c'est —
signer ma honte que de demeurer dans le silence. Il 1736.
faut oppofer des faits à la calomnie ; il faut imposer
silence au mensonge. Je ne veux , il est vrai , d'aucune
place ; mais quelle est celle où j'oserais prétendre , si
ces calomnies n'étaient pas réfutées ? Je veux qu'on
dise : Il n'est pas de l'académie , parce qu'il ne le
désire pas ; et non pas qu'on dise : Il serait refusé.
C'est ne me point aimer que de penser autrement , et
je suis sûr que vous m'aimez. L'exemple de l'abbé
Prévoft ne me paraît pas fait pour moi. Je ne fais s'il
a dit ou dû dire : *Je suis honnête homme* ; mais je fais
moi que je dois le dire , et que ce n'est pas une chose
à laisser conclure comme une proposition délicate.
Mes mœurs sont directement opposées aux infames
imputations de mes ennemis. J'ai fait tout le bien
que j'ai pu , et je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu
faire. Si ceux que j'ai accablés de bienfaits et de services
sont demeurés dans le silence contre mes ennemis ,
le soin de mon honneur me doit faire parler , ou
quelqu'un doit être assez juste , assez généreux pour
parler pour moi. Pourquoi sera-t-il permis d'im-
primer que j'ai trompé un libraire , que j'ai retenu
des souscriptions , et ne me sera-t-il pas permis de
démontrer la fausseté de cette accusation ? Pourquoi
ceux qui la savent , la tairont - ils ? L'innocence , et
j'ose dire la vertu , doit-elle être opprimée , calomniée ,
par la seule raison que mes talens m'ont rendu un
homme public ? C'est cette raison-là même qui doit
m'élever la voix , ou qui doit dénouer la langue de
ceux qui me connaissent. Que m'importe que don
Prévoft , qui n'a point d'ennemis , ait écrit quelque

chose ou non sur son compte ? Que me fait son
1736. aventure d'une lettre de change à Londres ? Qu'il se disculpe devant les jurés ; mais moi , je suis attaqué dans mon honneur par des ennemis , par des écrivains indignes ; je dois leur répondre hardiment , une fois dans ma vie , non pour eux , mais pour moi. Je ne crains point *Rousseau* , je le méprise ; et tout ce que j'ai dit dans mon épître est vrai : reste à savoir s'il faut que ce soit moi ou un autre qui ferme la bouche au mensonge. Si donc *Prévoft* voulait entrer dans ces détails , dans une feuille consacrée en général à venger la réputation des gens de lettres calomniés , il me rendrait un service que je n'oublierais de ma vie. La matière d'ailleurs est belle et intéressante. Les persécutions faites aux auteurs de réputation , ont mérité des volumes. Si donc je suis assuré que le Pour et Contre parlera aussi fortement qu'il est nécessaire , je me tairai , et ma cause sera mieux entre ses mains que dans les miennes ; mais il faut que j'en fois sûr.

Quel est le malheureux auteur de cet Observateur poligraphique ? Ne serait-ce point l'abbé *Desfontaines* ? C'est assurément quelque misérable écrivain de Paris. Il ne fait donc pas que vous êtes mon ami intime , mon plénipotentiaire , mon juge : voilà vos qualités sur le Parnasse.

P. S. Madame la marquise du *Châtelet* veut absolument que mon apologie paraîsse en mon nom ; cela n'empêcherait pas les bons offices du Pour et Contre.

LETTRE CLXXXI.

1736.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . février.

LE succès de mes Américains est d'autant plus flatteur pour moi, mon cher Monsieur, qu'il justifie votre amitié pour ma personne, et votre goût pour mes ouvrages. J'ose vous dire que les sentimens vertueux qui sont dans cette pièce sont dans mon cœur; et c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous dont je suis connu, que sur les suffrages d'un public toujours inconstant, qui se plaît à éléver des idoles pour les détruire, et qui, depuis long-temps, passe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier. Je souhaiterais que l'indulgence avec laquelle cet ouvrage vient d'être reçu, pût encourager notre grand musicien *Rameau* à reprendre en moi quelque confiance, et à achever son opéra de *Samson* sur le plan que je me suis toujours proposé. J'avais travaillé uniquement pour lui. Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poëme, parce qu'il s'en écarte dans la musique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra, comme sur la scène tragique. Ces beautés de *Quinault* et de *Lulli* sont devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens assez hardis pour conseiller à M. *Rameau* de faire de la musique pour un opéra dont les deux premiers actes sont fans

— amour ; mais il doit être assez hardi pour se mettre au-dessus du préjugé. Il doit m'en croire et s'en croire lui-même. Il peut compter que le rôle de *Samson* joué par *Chaffé*, fera autant d'effet au moins que celui de *Zamore* joué par *Dufresne*. Tâchez de persuader cela à cette tête à doubles croches : que son intérêt et sa gloire l'encouragent ; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi ; surtout, qu'il n'use pas sa musique en la faisant jouer de maison en maison ; qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra ; M. de *Fontenelle* en fera l'examineur. Je me flatte que M. le prince de *Carignan* la protégera, et qu'enfin ce sera de tous les ouvrages de ce grand musicien celui qui, sans contredit, lui fera le plus d'honneur.

A l'égard de M. de *Marivaux*, je serais très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentimens. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché et des sujets plus nobles ; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner, en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques, propres tout au plus pour le poème épique, mais très-déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de *Marivaux* ; je lui reprocherais au contraire

de trop détailler les passions , et de manquer quelquefois le chemin du cœur , en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit , que je le prieraïs de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un personnage de comédie songe à être spirituel ; il faut qu'il soit plaisant malgré lui , et sans croire l'être ; c'est la différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà mon avis , mon cher Monsieur ; je le soumets au vôtre.

1736.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de *Laclede* , mais sans billet ; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage , et qu'il fût en vie. Je vous supplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au sujet de mes Américains. Je vous embrasse tendrement.

Qu'est devenu l'abbé *Desfontaines* ? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ses maîtres ? hélas ! je lui donnerais encore du pain , tout enragé qu'il est. Je ne vous écris point de ma main , parce que je suis un peu malade. Adieu.

LETTRE CLXXXII.

A M. THIRIOT.

1 mars.

MADAME la marquise du *Châtelet* vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne se trompe que sur la bonne opinion qu'elle a de moi ; et mon plus grand tort , dans l'épître dont elle approuve l'hommage , c'est de n'avoir pas dignement exprimé la juste opinion que j'ai d'elle.

1736. Il s'en fallait de beaucoup que je fusse content de mon épître dédicatoire et du discours que je vous adressais ; je ne l'étais pas même d'Alzire , malgré l'indulgence du public. Je corrige assidument ces trois ouvrages ; je vous prie de le dire aux deux respectables frères.

Si j'étais *la Fontaine*, et si madame *du Châtelet* avait le malheur de n'être que madame de *Montespan*, je lui ferais une épître en vers, où je dirais ce qu'on dit à tout le monde ; mais le style de sa lettre doit vous faire voir qu'il faut raisonner avec elle, et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'accusent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié; et ce sont tous ces sentimens que je veux lui peindre. C'est précisément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiselle de *Villefranche*, pour mademoiselle *Gauffin*, &c., que je dois une prose raisonnée et sage à madame la marquise *du Châtelet*. Faites-la donc digne d'elle, me direz-vous ; c'est ce que je n'exécuterai pas, mais c'est à quoi je m'efforcerai.

Non possis oculis quantum contendere Lynceus

Non tamen idcirco contemnas lippus inungi,

Est quodam prodire tenus si non datur ultra.

Je tâcherai du moins de m'éloigner autant des pensées de madame de *Lambert*, que le style vrai et ferme de madame *du Châtelet* s'éloigne de ces riens entortillés dans des phrases précieuses, et de ces billevesées énigmatiques.

A l'égard de l'Apologétique de *Tertullien*, toutes choses mûrement considérées, il faut qu'il paraisse avec des changemens, des additions, des retranchemens; mais, ne vous en déplaise, un honnête homme doit dire très-hardiment qu'il est honnête homme. Voilà qui est plaisant de me conseiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot soit la vertu. On peut laisser conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée; mais l'honneur ne se traite pas ainsi: il se prouve et il s'affiche: il est d'autant plus hardi qu'il est attaqué; et de telles vérités ne sont pas faites pour porter un masque. Votre amitié y est intéressée. Les calomniateurs qui disent, qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'insultant, puisque c'est vous qui avez fait les éditions anglaises des Lettres, et qui avez reçu plusieurs souscriptions; en un mot, c'est ici une des affaires les plus sérieuses de ma vie; et, croyez-moi, elle influe sur la vôtre. C'est une occasion où nous devrions nous réunir, fussions-nous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années?

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec tendresse: continuez à m'aimer, et en particulier et en public, et à répandre sur vous et sur moi, par vos discours sages, polis et mesurés, la considération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent.

Je suis bien étonné de ne pas recevoir des nouvelles de monsieur votre frère. Mais, mon Dieu, ai-je écrit à notre cher petit *Bernard* qui le premier m'annonça la victoire d'*Alzire*? Ma foi, je n'en fais rien; demandez-le-lui. Buvez à ma santé avec *Pollion*. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

1736.

1736.

LETTRE CLXXXIII.

A M. THIRIOT.

4 mars.

J'AI été malade; madame *du Châtelet* l'est à son tour. Je vous écris à la hâte, au chevet de son lit, et c'est pour vous dire qu'on vous aime à Cirey autant que chez *Plutus-Pollion*; puis vous faurez qu'*Alzire*, la dédicace, le discours, la pièce, corrigés jour et nuit, viennent par la poste. Tout cela est changé, comme une chrysalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me pille; car c'est ce que je viens d'écrire à M. *d'Argental*; mais quand *Emilie* est malade, je n'ai point d'imagination. Je viens de voir la feuille de l'abbé *Prévoft*; je vous prie de l'affurer de mon amitié pour le reste de ma vie. Je lui écrirai assurément.

Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'une honnête étendue. J'ose affurer que c'est la première chose adroite que j'aye faite de ma vie. Toutes les femmes qui se piquent de science et d'esprit feront pour nous; les autres s'intéresseront au moins à la gloire de leur sexe. Les académiciens des sciences feront flattés, les amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaisir des traits de *Cicéron* et de *Lucrèce*. Enfin, morbleu, *Emilie* ordonne, obéissons.

Si la fin du discours que je vous adresse ne vous plaît pas, je n'écris plus de ma vie.

Allons, voyons si nous serons sûrs d'un censeur. —
Mon cher ami, je vous recommande cette affaire ; 1736.
elle est sérieuse pour moi ; il s'agit d'*Emilie* et de
vous.

Remerciez M. de *Marivaux* ; il fait un gros livre
contre moi, qui lui vaudra cent pistoles. Je fais la
fortune de mes ennemis.

LETTRE CLXXXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 mars.

LA galanterie de mademoiselle *Quoniam* est plus
flatteuse que les battemens de mains du parterre. Je
ne fais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher
avec un philosophe pour le récompenser de ses
ouvrages. Mademoiselle *Quoniam* ne poufferait pas
si loin la générosité antique, mais aussi je ne suis
pas si philosophe. Pour mademoiselle *Gaußin*, elle me
devrait au moins quelques baifers. Je m'imagine que
vous les recevez pour moi, et que ce n'est pas au
théâtre que sa bouche vous fait plus de plaisir.

Il est vrai que dans la petite comédie que nous
avons jouée à Cirey, il y aurait un rôle assez plaisant
et assez neuf pour mademoiselle *Dangeville*. Madame
du Châtelet l'a joué à étonner, si quelque chose pou-
vait étonner d'elle ; mais la pièce n'est qu'une farce
qui n'est pas digne du public. Thétis et Pelée (*)

(*) Opéra ; paroles de *Fontenelle*, musique de *Colasse* ; représenté
pour la première fois en 1689, et repris sept fois.

me font trembler pour ma vieillesse. Il est triste
 1736. que ce qui a été beau ne le soit plus ; mais ce n'est point M. de *Fontenelle* qui est tombé , ce sont les acteurs de l'opéra. Ne pourrai-je point avoir l'épître à *Clio* de M. de *la Chauffée* ? C'est celui-là qui fait bien des vers, et qui, par conséquent, ne fera pas loué par quelqu'un que vous connaissez (*), auquel il ne reste plus ni goût ni talent , mais seulement de l'envie.

Je viens de voir une épigramme parfaite ; c'est celle de notre petit *Bernard* sur la *Sallé*. Il a troqué son encensoir contre des verges ; il fouette sa coquine après avoir adoré sa déesse. On ne peut pas mieux punir ce faste de vertu ridicule qu'elle étalait si mal à propos.

Pitteri, libraire à Venise , qui débite la traduction de *Charles XII* , n'a pu obtenir la permission pour la *Henriade* , parce que j'ai l'honneur d'être à l'index.

Formont vient de m'envoyer de jolis vers sur *Alzire*. Vous les aurez bientôt ; car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma métaphysique , il n'y a pas moyen de la faire voyager ; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu , héros de l'amitié ; adieu , ami de tous les arts ; vos lettres sont le second plaisir de ma vie.

De madame du Châtelet.

Voltaire veut que je signe sa lettre ; j'y mettrai avec grand plaisir le sceau de l'amitié ; je sens celle que vous avez marquée à votre ami , et je désire que vous en ayez pour *Emilie*.

(*) *Jean-Baptiste Rousseau.*

LETTRE CLXXXV. 1736.

A M. DE LAMARE.

A Cirey, 15 mars.

JE me flatte, Monsieur, que quand vous ferez imprimer quelques-uns de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de Jules-César. Permettez que mon amitié se plaigne que vous avez hasardé dans votre préface des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonstances le parricide était regardé comme une action de courage et même de vertu chez les Romains: ce sont de ces propositions qui auraient grand besoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait assassiné son père pour le salut de la patrie. *Brutus* est le seul; encore n'est-il pas absolument sûr qu'il fut le fils de *César*.

Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* était stoïcien et presque fanatique, féroce dans la vertu, et incapable d'écouter la nature quand il s'agissait de sa patrie, comme sa lettre à *Cicéron* le prouve.

Il est assez vraisemblable qu'il savait que *César* était son père, et que cette considération ne le retint pas; c'est même cette circonstance terrible et ce combat singulier entre la tendresse et la fureur de la liberté

1736. qui seuls pouvaient rendre la pièce intéressante : car de représenter des Romains nés libres , des sénateurs opprimés par leur égal , qui conspirent contre un tyran , et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique , il n'y a rien là que de simple : et *Aristote* (qui , après tout , était un très-grand génie) a remarqué , avec beaucoup de pénétration et de connaissance du cœur humain , que cette espèce de tragédie est languissante et insipide ; il l'appelle la plus vicieuse de toutes , tant l'insipidité est un poison qui tue tous les plaisirs .

. Vous auriez donc pu dire que *César* est un grand homme , ambitieux jusqu'à la tyrannie , et *Brutus* un héros d'un autre genre , qui poussa l'amour de la liberté jusqu'à la fureur .

Vous pouviez remarquer qu'ils sont représentés tous condamnables , mais à plaindre , et que c'est en quoi consiste l'artifice de cette pièce . Vous paraîssez surtout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de *Brutus* , qu'à la fin de la pièce les Romains ne se soulèvent contre les conjurés que lorsqu'ils apprennent que *Brutus* a tué son père . Ils s'écrient :

O monstre que les Dieux devraient exterminer !

Je vous avais dit , à la vérité , qu'il y avait , parmi les lettres de *Cicéron* , une lettre de *Brutus* , par laquelle on peut inférer qu'il avait tué son père pour la cause de la liberté . Il me semble que vous avez assuré la chose trop positivement .

Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis *Algarotti* , semble être tombé dans une méprise

à l'endroit où il est dit que c'est un de ceux qu'on appelle *doctores umbratici*, qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me souviens que quand M. *Algarotti* me lut sa lettre en italien, il y désignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni ; mais, par la traduction, il semble qu'on ait voulu désigner les professeurs de l'univerſité. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les semaines sous le titre d'*Observations*, &c. a pris occasion de cette méprise pour infinuer que M. le marquis *Algarotti* avait prétendu attaquer les professeurs de Paris ; mais cet étranger respectable, qui a fait tant d'honneur à l'univerſité de Padoue, est bien loin de ne pas estimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à présent.

Si vous m'aviez envoyé votre préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles ; mais vos fautes font si peu de chose en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours fur moi.

1736. LETTRE CLXXXVI.

A M. THIRIOT.

16 mars.

MON cher ami, vous avez bien gagné à mon silence. *Emilie* a entretenu la correspondance.

N'admirer pas sa lumière,
 Son style aisé, sublime et net,
 Sa plume , ou solide ou légère,
 Traitant de science ou d'affaire,
 D'un madrigal ou d'un sonnet ?
 Elle écrit pourtant pour Voltaire.
 Louis quinze a-t-il en effet
 Quelque semblable secrétaire ,
 Soit d'Etat, soit de cabinet ?

Ces petits vers une fois passés , vous faurez que vos lettres m'ont fait autant de plaisir que les siennes ont dû vous en faire. Si j'étais un *Descartes* , vous feriez mon père *Mersenne*. J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné tout cela , et je m'en suis tiré. Etes-vous content de la dédicace du temple d'*Alzire* à la déesse de Cirey , et de la post-face à M. *Thiriot* , et du petit grain d'avertissement ? Et vite , que *Demoulin* transcrive , et que la *Serre* approuve , et que *Prault* imprime ; car je crois que *Demoulin* le surintendant a donné ses faveurs à *Prault*.

Homme faible ! vous laisserez-vous persuader qu'il faut que *Gusman* interrompe *Alzire* pour lui dire

une quinauderie? et ne fentez-vous pas combien ce
vers

1736.

S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

est pris dans le caractère de la personne, qui ne doit avoir aucune adresse, et rien que de la vérité.

Triumvirat très-aimable, il y a des cas où je suis votre dictateur,

*Une espagnole eût promis davantage ;
Je n'ai point leurs mœurs.*

est très-français. Cette phrase est de toutes les langues.
Lisez la grammaire à l'article des pronoms collectifs.

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,
est un vers faible et plat, s'il est seul, à peu-près comme le seraient beaucoup de vers de Racine.
Mais

*Tantum series juncta que pollet !
Tantum de medio sumptis accedit honoris !*

Que ces vers plats se rebondissent du voisinage des autres.

*Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,
Sur la foi, sur les vœux qui sont en ma puissance,
Sur tous les sentimens du plus juste retour,
S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.*

Voilà qui devient coulant et harmonieux par les traits consécutifs et par la figure ménagée jusqu'au bout de la phrase.

— Bauche va réimprimer Zaïre ; je la corrige. Prault
1736. réimprimera la Henriade ; je la corrige aussi. Je cor-
rige tout hors moi. Savez-vous bien que je retouche
Adélaïde, et que ce fera une de mes moins mauvaises
filles.

J'ai lu Jules-César. Est-ce M. Algarotti qui a lui-
même traduit son italien ? Apprenez que ce vénitien-
là a fait des dialogues sur la lumière, où il y a mal-
heureusement autant d'esprit que dans les Mondes,
et beaucoup plus de choses utiles et curieuses.

J'ai lu la Zaïre anglaise : elle m'a enchanté plus
qu'elle n'a flatté mon amour propre. Comment des
anglais tendres, naturels ! without bombast ! without
similes at the end of acts ! Quel est donc ce M. Hill ?
quel est ce gentilhomme qui a joué Orofmane sur le
théâtre des comédiens ? Cet honneur fait aux arts ne
fera-t-il pas consacré dans le Pour et Contre ? Autre-
fois ce Pour et Contre avait été contre Zaïre ; ah ! il
doit faire amende honorable.

Rameau s'est marié avec Moncrif. Suis-je au vieux
férail ? Samson est-il abandonné ? Non ; qu'il ne
l'abandonne pas. Cette forme singulière d'opéra fera
sa fortune et sa gloire.

1736.

LETTRE CLXXXVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 18 mars.

IL faut, mon ami, vous rendre compte de l'Epître à *Clio*. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait *Rousseau*, quand il était encore bon ouvrier ; mais malheureusement le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve, hors le plaisir qu'il faut à des lecteurs oisifs. J'admirerai toujours cet écrit (excepté la bataille) ; mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut par-tout, sans quoi le beau n'est que beau.

*Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia funto ;
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.*

Dites-lui combien j'estime sa précision, sa netteté, sa force, son tour heureux, naturel, son style châtié. Ajoutez à cela que je suis très-fâché qu'il déshonore un si bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un asile heureux et fait pour un philosophe, au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le secret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

— Voici un petit quatrain en réponse à l'honneur
1736. qu'il m'a fait de m'envoyer son épître :

Lorsque sa muse courroucée
Quitta le coupable Rousseau,
Elle te donna son pinceau,
Sage et modeste la Chaussée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de *Verrières*; car nous devons encourager la jeunesse.

Elève heureux du dieu le plus aimable,
Fils d'Apollon, digne de ses concerts,
Voudriez-vous être encor plus louable?
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.
Le plus bel arbre a besoin de culture.
Emondez-moi ces rameaux trop épars,
Rendez leur féve et plus forte et plus pure.
Il faut toujours, en suivant la nature,
La corriger : c'est le secret des arts.

C'est ce qui fait que je me corrige tous les jours moi et mes ouvrages.

Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'avais faite de ma vie, un sonnet. Présentez-le au marquis ou non marquis *Algarotti*, et admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains, la galanterie fera complète. (*)

(*) Voyez les Poësies mêlées, vol. de Contes.

LETTRE CLXXXVIII. 1736.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Cirey, par Vassy en Champagne, 18 mars.

UNE assez longue maladie, Madame, m'a empêché de répondre plutôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéresser à cette maladie ; elle a été causée par trop de travail : eh, quel objet ai-je dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire, de mériter votre suffrage ? Celui que vous donnez à mes Américains, et surtout à la vertu tendre et simple d'*Alzire*, me console bien de toutes les critiques de la petite ville qui est à quatre lieues de Paris, à cinq cents lieues du bon goût, et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai assurément pour rendre *Gusman* plus tolérable. Je ne veux point me justifier sur un rôle qui vous déplaît ; mais *Grandval* ne m'a-t-il pas fait aussi un peu de tort ? n'a-t-il pas outré le caractère ? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que sévère.

Vous pensâtes, dites-vous, dès les premiers vers, que ce *Gusman* ferait pendre son père. Eh ! Madame, le premier vers qu'il dit, est celui-ci :

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez.

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou ? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder

— avec les sentimens d'un fils? *Sylla et Martus* aimait
1736. leur père.

Enfin la pièce est fondée sur le changement de son cœur; et si le cœur était doux, tendre, compatissant au premier acte, qu'aurait-on fait au dernier?

Permettez-moi de vous parler plus positivement sur *Pope*. Vous me dites que l'amour social *fait que tout ce qui est, est bien*. Premièrement, ce n'est point ce qu'il nomme *amour social* (très-mal à propos) qui est chez lui le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui est, est bien, parce qu'un Etre infiniment sage en est l'auteur; et c'est l'objet de la première épître. Ensuite il appelle *amour social*, dans l'épître dernière, cette Providence bienfaisante par laquelle les animaux servent de subsistance les uns aux autres. Milord *Shaftesbury*, qui le premier a établi une partie de ce système, prétendait, avec raison, que *DIEU* avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conserver son être; et l'*amour social*, c'est-à-dire un instinct très-subordonné à l'amour propre, et qui se joint à ce grand ressort, est le fondement de la société.

Mais il est bien étrange d'imputer à je ne fais quel amour social dans *DIEU* cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à cela, d'accord; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour.

Tout l'ouvrage de *Pope* fourmille de pareilles obscurités. Il y a cent éclairs admirables qui percent à tous momens cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui est beau et lumineux est votre

élément. Ne craignez point de faire la differteuse ; ne rougissez point de joindre aux grâces de votre personne la force de votre esprit ; faites des nœuds avec les autres femmes , mais parlez - moi raison.

Je vous supplie , Madame , de me ménager les bontés de M. le président *Hénault* : c'est l'esprit le plus adroit et le plus aimable que j'aye jamais connu. Mille respects et un éternel attachement,

LETTRE CLXXXIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

*Chanoine et trésorier du chapitre de Saint-Méry , à
Paris , et trésorier de M. de Voltaire.*

Ciréy , 20 mars.

MON cher abbé , j'aime mille fois mieux votre coffre fort que celui d'un notaire ; il n'y a personne au monde à qui je me fasse autant qu'à vous : vous êtes aussi intelligent que vertueux ; vous étiez fait pour être le procureur général de l'*ordre* des janfénistes , car vous savez qu'ils appellent leur union l'*ordre* ; c'est leur argot : chaque communauté , chaque société a le sien. Voyez si vous voulez vous charger de l'argent d'un indévote , et faire par amitié pour cet indévote ce que par devoir vous faites pour votre chapitre. Mes affaires , comme vous savez , sont très-aisées et très-simples : vous ferez mon surintendant en quelque endroit que je sois ; vous parlerez pour

1736.

moi , et en votre nom , aux *Villars*, aux *Richelieu*, aux
1736. d'*Estaing* , aux *Guise*, aux *Guébriant*, aux d'*Auneuil* ,
aux *Lezeau* et autres illustres débiteurs de votre
ami. Quand on parle pour son ami , on demande
justice; quand c'est moi qui réclame cette justice , j'ai
l'air de demander grâce , et c'est ce que je voudrais
éviter.

Ce n'est pas tout ; vous agirez en plénipotentiaire ,
soit pour mes pensions auprès de M. *Pâris Duverney* ,
auprès de M. *Tevenot* , premier commis des finances ;
soit pour mes rentes sur l'hôtel de ville , sur *Arouet*
mon frère ; soit enfin pour les actions et pour l'argent
que j'ai chez différens notaires. Vous aurez , mon
cher abbé , carte blanche pour tout ce qui me regarde ,
et tout sera dans le plus grand secret. Mandez-moi
si cette charge vous plaît. En attendant votre réponse ,
je vous prie d'envoyer chercher , par votre frotteur ,
un jeune homme nommé *Baculard d'Arnaud* ; c'est un
étudiant en philosophie au collège d'Harcourt ; il
demeure rue Mouffetard : vous lui donnerez ce petit
manuscrit , et douze francs. Je vous prie de ne pas
négliger cette petite grâce que je vous demande ; ce
manuscrit sera négocié à son profit. Je vous embrasse
de tout mon cœur : aimez-moi toujours , et surtout
resserrons les nœuds de notre amitié par la confiance
et par les services réciproques.

LETTRE CXC.

1736.

A M. JORÉ, libraire.

A Girey, 24 mars.

Vous me mandez, Monsieur, qu'on vous donnera des lettres de grâce, qui vous rétabliront dans votre maîtrise, en cas que vous difiez la vérité qu'on exige de vous sur le livre en question (*), ou plutôt dont il n'est plus question.

Un de mes amis, très-connu (**), ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour son profit, suivant la permission que je lui en avais donnée, vous en fites, de concert avec moi, une édition en 1730.

Un des hommes les plus respectables du royaume, savant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en présence de dix personnes, chez madame de *Fontaine-Martel*, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre, et que d'ailleurs monsieur le garde des sceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conseiller au parlement (***) de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous

(*) Les Lettres philosophiques.

(**) M. Thiriot.

(***) M. de Cideville.

— lui dîtes que vous la déposeriez ailleurs, et qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des supérieurs.

Mes alarmes redoublèrent quelque temps après, surtout lorsque vous vîntes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duc de *Richelieu*, je vous avertis que vous feriez perdu si l'édition paraissait, et je vous dis expressément que je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire, mais vous me dîtes que vous aviez besoin de quinze cents livres; je vous les fis prêter sur le champ, par le sieur *Paquier*, agent de change, rue Quincampoix, et vous renouvelâtes la promesse d'enferveler l'édition.

Vous me donnâtes seulement deux exemplaires, dont l'un fut prêté à madame de***, et l'autre, tout décousu, fut donné à *François Joffe*, libraire, qui se chargea de le faire relier pour M. *d'Argental*, à qui il devait être confié pour quelques jours.

François Joffe, par la plus lâche des perfidies, copia le livre toute la nuit avec *René Joffe*, petit libraire de Paris, et tous deux le firent imprimer secrètement. Ils attendirent que je fusse à la campagne, à soixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était presque débitée, et je ne savais pas que le livre parût. J'appris cette triste nouvelle, et l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis sur le champ plusieurs lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à M. *Rouillé*, et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponse : vous étiez à la bastille. J'ignorais le crime de *François Joffe*; tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence, et de me taire.

Cependant *René*, ce petit libraire, fit en secret une nouvelle édition ; et *François*, jaloux du gain que son cousin allait faire, joignit à son premier crime celui de faire dénoncer son cousin *René*. Ce dernier fut arrêté, cassé de maîtrise, et son édition confisquée.

Je n'appris ce détail que dans un séjour de quelques semaines que je vins faire malgré moi à Paris, pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de *François Joffe*; j'en dressai un mémoire pour M. *Rouillé*. Cependant cet homme a joui du fruit de sa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je fais de votre affaire ; voilà la vérité devant D I E U et devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre chose, vous feriez coupable d'imposture. Vous y pouvez ajouter des faits que j'ignore, mais tous ceux que je viens d'articuler sont essentiels. Vous pouvez supplier votre protecteur de montrer ma lettre à monsieur le garde des sceaux ; mais surtout prenez bien garde à votre démarche, et songez qu'il faut dire la vérité à ce ministre.

Pour moi, je suis si las de la méchanceté et de la perfidie des hommes, que j'ai résolu de vivre désormais dans la retraite, et d'oublier leurs injustices et mes malheurs.

A l'égard d'*Alzire*, c'est au sieur *Demoulin* qu'il faut s'adresser. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du soin de les corriger : ceux à qui j'en ai donné le profit s'accommoderont sans doute avec vous. Je suis entièrement à vous, &c.

1736.

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, par Vaffi, ce 4 avril.

MON cœur vous adresse cette ode (*) que je n'ose décorer de votre nom. Vous êtes fait pour partager des plaisirs, et non des querelles. Recevez donc ce témoignage de ma reconnaissance, et foyez sûr que je vous aime plus que je ne hais *Desfontaines* et *Rousseau*.

Je vous avais mandé, par ma dernière, que je souffrivaïs à toutes vos critiques; vous faurez, par celle-ci, que je les ai regardées comme des ordres, et que je les ai exécutées. Il est vrai que je n'ai pu remettre les cinq actes en trois; l'intérêt serait étranglé et perdu; il faut que des reconnaissances soient filées pour toucher; mais j'ai retranché la *Croupille*, mais j'ai refondu la *Croupillac*, mais j'ai retouché le cinquième acte, mais j'ai refait des scènes et des vers par-tout. Il y a une seule chose dans laquelle je n'ai obéi qu'à demi aux deux aimables frères, c'est dans le caractère d'*Euphémon*, que je n'ai pu rendre implacable pendant la pièce, pour lui faire changer d'avis à la fin. Premièrement, ce serait imiter *Inés*; en second lieu, ce n'est pas d'une conversation longue, ménagée et contradictoire entre le père et le fils, que dépend l'intérêt au cinquième acte. Cet intérêt est fondé sur la manière adroite et pathétique dont l'aimable *Lise* tourne

(*) Ode IV, sur l'ingratitude, vol. d'Epîtres.

l'esprit

l'esprit du père *Euphémon*; et dès qu'*Euphémon* fils paraît, la réconciliation n'est qu'un instant. En troisième lieu, si vous me condamniez à une longue scène entre le père et le fils, si vous vouliez que le fils attendît son père par degrés, ce ne serait qu'une répétition de la scène qu'il a eue déjà avec sa maîtresse. Peut-être même y a-t-il de l'art à avoir fait rouler tout le grand intérêt de ce cinquième acte sur *Lise*.

Enfin, je vous l'envoie telle qu'elle est, et telle qu'il me paraît difficile que j'y touche beaucoup encore. J'ai actuellement d'autres occupations qui ne me permettent guère de donner tout mon temps à une comédie.

J'ose me flatter qu'elle réussira. Ce qui est sûr, c'est que le succès est dans le sujet et dans le total de l'ouvrage. Je peux la corriger pour les lecteurs, mais ce que j'y ferais est inutile pour le théâtre. Je vous demande donc en grâce qu'on la joue telle que je vous la renvoie; et quand il s'agira de l'impression, vous ferez si sévère qu'il vous plaira.

Je ne vous pardonnerai de ma vie d'avoir, dans les représentations d'*Alzire*, ôté ce vers,

Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.

et d'avoir toujours laissé subsister cette réponse :

Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.

Il fallait bien que le premier vers fondât le dernier : cela me met dans un courroux effroyable. Adieu, mon cher et aimable *Aristarque*; adieu, ami généreux.

Emilie vous fait les compliments les plus tendres et les plus vrais.

— 1736. — Elle veut absolument qu'Alzire paraisse avec la dédicace ; et moi, je vous demande en grâce que le discours soit imprimé au moins avec permission tacite, et débité avec Alzire.

LETTRE CXCI.

A M. DE LA CHAUSSÉE.

A Paris, 2 mai.

IL y a huit jours, Monsieur, que je fais chercher votre demeure, pour présenter Alzire à l'homme de France qui fait et qui cultive le mieux cet art si difficile de faire de bons vers. Je pense bien comme vous, Monsieur, sur cet art que tout le monde croit connaître et qu'on connaît si peu. Je dirai de tout mon cœur avec vous :

L'unique objet que notre art se propose
Est d'être encor plus précis que la prose ;
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux. (*)

Il faut avouer que personne ne justifie mieux que vous ce que vous avancez.

On m'a parlé aujourd'hui d'une place à l'académie française, mais ni les circonstances où je me trouve, ni ma santé, ni la liberté, que je préfère à tout, ne me permettent d'oser y penser. J'ai répondu que cette place devait vous être destinée, et que je me

(*) Vers de l'épître à *Clio*.

ferais un honneur de vous céder le peu de suffrages — sur lesquels j'aurais pu compter, si votre mérite ne ^{1736.} vous assurait de toutes les voix.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute l'estime que vous méritez,

votre, &c.

LETTRE CXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, hôtel d'Orléans, mai.

IL s'agit, mon aimable protecteur, d'assurer le bonheur de ma vie.

M. le bailli de *Froulai*, qui me vint voir hier, m'apprit que toute l'aigreur du garde des sceaux contre moi venait de ce qu'il était persuadé que je l'avais trompé dans l'affaire des Lettres philosophiques, et que j'en avais fait faire l'édition.

Je n'appris que dans mon voyage à Paris, de l'année passée, comment cette impression s'était faite : j'en donnai un mémoire. M. *Rouillé*, fatigué de toute cette affaire qu'il n'a jamais bien sue, demanda à M. le duc de *Richelieu* s'il lui conseillait de faire usage de ce mémoire.

M. de *Richelieu*, plus fatigué encore, et las du déchaînement et du trouble que tout cela avait causé, persuadé d'ailleurs (parce qu'il trouvait cela plaisant), qu'en effet je m'étais fait un plaisir d'imprimer et de débiter le livre, malgré le garde des sceaux ;

— M. de *Richelieu*, dis-je, me croyant trop heureux
 1736. d'être libre, dit à M. *Rouillé*: L'affaire est finie; qu'im-
 porte que ce soit *Jore* ou *Josse* qui ait imprimé
 ce... livre? que *Voltaire* s'aille faire..., et qu'on n'en
 parle plus. Qu'arriva-t-il de cette manière légère de
 traiter les affaires sérieuses de son ami? que M. *Rouillé*
 crut que mes propres protecteurs étaient convaincus
 de mon tort, et même d'un tort très-criminel. Le
 garde des sceaux fut confirmé dans sa mauvaise
 opinion; et voilà ce qui, en dernier lieu, m'a attiré
 les soupçons cruels de l'impression de la Pucelle:
 c'est de là qu'est venu l'orage qui m'a fait quitter
 Cirey.

M. le bailli de *Froulai*, qui connaît le terrain, qui
 a un cœur et un esprit digne du vôtre, m'a conseillé
 de poursuivre vivement l'éclaircissement de mon
 innocence: l'affaire est simple. C'est *Josse*, *François Josse*, libraire, rue Saint-Jacques, à la fleur de lis,
 le seul qui n'ait point été mis en cause, le seul
 impuni, qui imprima le livre, qui le débita, par la
 plus punissable de toutes les perfidies. Je lui avais
 confié l'original sous ferment, uniquement afin qu'il
 le relâât pour vous le faire lire.

Le principal colporteur, instruit de l'affaire, est
 greffier de Lagni: il se nomme *Lyonais*. J'ai envoyé à
 Lagni, avant-hier; il a répondu que *François Josse*
 était en effet l'éditeur. On peut lui parler.

Il est démontré que, pour supprimer le livre, j'avais
 donné quinze cents livres à *Jore* de Rouen; c'est
Paquier, banquier, rue Quincampoix, qui lui compta
 l'argent. *Jore* de Rouen fut fidelle, et ne songea à
 débiter son édition supprimée que quand il vit celle

de *Joffe* de Paris. Voilà des faits vrais et inconnus. —
Echauffez M. *Rouillé* en faveur d'un honnête homme, 1736.
de votre ami malheureux et calomnié.

LETTRE CXCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 30 mai.

POINT de littérature cette fois-ci, mon cher ami ; point de fleurs. Il s'agit d'une horreur dont je dois vous apprendre des nouvelles.

Jore, que j'ai accablé de présens et de bienfaits, et qui oublie apparemment que j'ai en main ses lettres, par lesquelles il me remercie de mes bontés et de mes gratifications ; *Jore*, conseillé par *Launay*, m'écrivit, il y a quelque temps, une lettre affectueuse par laquelle il me manda qu'il ne tenait qu'à moi de lui racheter la vie ; que monsieur le garde des sceaux lui proposait de le rétablir dans sa maîtrise, à condition qu'il dît toute la vérité de l'histoïre du livre en question. Mais, ajoutait-il, je ne dirai jamais rien, Monsieur, que ce que vous m'aurez permis de dire.

Moi qui suis bon, mon cher ami ; moi qui ne me défie point des hommes, malgré la funeste expérience que j'ai faite de leur perfidie, j'écris à *Jore* une longue lettre bien détaillée, bien circonstanciée, bien regorgeante de vérité (*), et je l'avertis qu'il n'a autre chose à faire qu'à tout avouer naïvement.

(*) Voyez la lettre du 24 mars.

1736. A peine a-t-il cette lettre entre les mains , qu'il sent qu'il a contre moi un avantage , et alors il me fait proposer doucement de lui donner mille écus , ou qu'il va me dénoncer comme auteur des Lettres philosophiques. M. d'Argental et tous mes amis m'ont conseillé de ne point acheter le silence d'un scélérat. Enfin , il me fait assigner ; il se déclare imprimeur des Lettres , pour m'en dénoncer l'auteur ; mais cette iniquité est trop criante , pour qu'elle ne soit pas punie. C'est ce malheureux *Demoulin* qui m'a volé enfin une partie de mon bien , qui me fuscite cette affaire ; c'est *Launay* qui est de moitié avec *Jore*. Ah ! mon ami , les hommes font trop méchans. Est-il possible que j'aye quitté Cirey pour cela ? Il ne fallait fortir de Cirey que pour venir vous embrasser.

Adieu , mon cher ami ; l'ode sur la superftition n'était que pour vous , pour *Formont* et pour *Emilie* ; et tout ce que je fais est pour vous trois. Allez , allez , malgré mes tribulations , je travaille comme un diable à vous plaire.

LETTRE CXCV.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris , 2 juillet.

MON cher ami , le ministère a été si indigné de cette abominable intrigue de la cabale qui fesait agir *Jore* , qu'on a forcé ce misérable de donner un défis-tement pur et simple , et à rendre cette lettre arrachée

à la bonne foi. Cette maudite lettre fesait tout l'embarras : c'était une conviction que j'étais l'auteur des Lettres philosophiques. Rien n'était donc si dangereux que de gagner sa cause juridiquement contre *Jore*. Mais je vous avoue qu'au milieu des remercimens que je dois à l'autorité qui m'a si bien servi en cette occasion, j'ai un petit remords, comme citoyen, d'avoir obligation au pouvoir arbitraire : cependant il m'a fait tant de mal qu'il faut bien permettre qu'il me fasse du bien une fois en ma vie.

1736.

Je retourne bientôt à Cirey ; c'est là que mon cœur parlera au vôtre, et que je reprendrai ma forme naturelle. L'accablement des affaires a tué mon esprit pendant mon séjour à Paris. J'ai eu à effuyer des banqueroutes et des calomnies. Enfin, je n'ai perdu que de l'argent; et je pars, dans deux ou trois jours, trop heureux et ne connaissant plus de malheur que l'absence de mes amis. Madame de *Bernières* est-elle à Rouen? notre philosophe *Formont* y est-il? comment vont vos affaires domestiques, mon cher ami? êtes-vous aussi content que vous méritez de l'être? avez-vous le repos et le bien-être? Adieu; je serai heureux si vous l'êtes.

1736.

LETTRE CXCVI.

A M. BERGER.

A Cirey, le . . . juillet.

Vous êtes le plus aimable et le plus exact correspondant du monde. Voilà la Henriade sous votre coulevrine. Je ne veux plus rien y changer, après que vous aurez dirigé cette édition. Je regarde la peine que vous prenez, comme la bordure du tableau et le dernier sceau à la réputation de l'ouvrage, s'il en mérite quelqu'une. *Prault* n'ira pas plus vite; ainsi je ferai toujours à portée de corriger quelques vers, quand vous m'en indiquerez. J'attendais de bonnes remarques de notre ami *Thiriot*, mais il est critique paresseux autant que juge éclairé. Réveillez un peu, je vous prie, son amitié et sa critique: marquez-moi franchement les vers qui déplairont à vous et à vos amis, c'est pour vous autres que j'écris; c'est à vous que je veux plaire. Il est vrai que mes occupations me détournent un peu de la poésie. J'étudie la philosophie de *Newton*. Je compte même faire imprimer bientôt un petit ouvrage qui mettra tout le monde en état d'entendre cette philosophie dont le monde parle, et qui est si peu connue; mais, dans les intervalles de ce travail, la Henriade aura quelques-uns de mes regards. L'harmonie des vers me délassera de la fatigue des discussions. *Rousseau* peut écrire contre moi tant qu'il voudra; je suis beaucoup plus sensible aux vérités que j'étudie,

et qui me paraissent éternelles , qu'aux calomnies de —
ce pauvre homme , qui passeront bientôt : malheur 1736.
surtout dans ce siècle à un versificateur qui n'est que
versificateur.

A-t-on imprimé les harangues des nouveaux réci-
piendaires à l'académie ? Adieu ; mille complimens
à tous nos amis , à ceux qui font des opéra , à ceux
qui les aiment. Je vous embrasse.

Si vous voyez M. de *Mairan* , je vous prie de lui
demander si M. *Lamare* lui a remis une brochure
qu'il avait eu la bonté de me confier. C'est un
philosophe bien estimable que ce M. de *Mairan* : il
semble qu'il a raison dans tout ce qu'il écrit.

J'ai reçu les lettres que M. *Duclos* a bien voulu me
renvoyer ; je lui écrirai pour le remercier.

LETTRE CXCVII.

A M. BERGER.

A Cirey.

Il y a du malheur sur les paquets que vous m'en-
voyez , mon aimable correspondant. Je n'ai encore
rien reçu de ce qu'on remit entre les mains de
M. *du Châtelet* , à son départ de Paris. Ce petit ballot
arriva trop tard pour être mis dans la chaise déjà trop
chargée , et fut envoyé au coche : Dieu fait quand je
l'aurai.

L'aventure de M. *Rafle* ne peut être vraie. Je n'ai
ni créancier qui puisse m'arrêter , ni rien par devers

moi qui doive me faire craindre le gouvernement
1736. sage sous lequel nous vivons. Je suis loin de penser
que le magistrat en question soit mon ennemi ; mais
s'il l'était , il n'est pas en son pouvoir de nuire à un
honnête homme.

La lettre dont vous me parlez , et qu'on doit
mettre à la tête de la Henriade , est de M. *Cocchi* ,
homme de lettres très-estimé. Elle fut écrite à M. de
Rennucini , secrétaire et ministre d'Etat à Florence.
Elle est traduite par le baron *Elderchen*. Je ne me
souviens pas qu'il y ait un seul endroit où M. *Cocchi*
me mette au-dessus de *Virgile*. Sa lettre m'a paru sage
et instructive. Si c'était ici une première édition de la
Henriade , j'exigerais qu'on n'imprimât pas cette lettre ;
trop d'éloges révolteraient les lecteurs français. Mais ,
après vingt éditions , on ne peut plus avoir ni orgueil
ni modestie sur ses ouvrages ; ils ne nous apparten-
tiennent plus , et l'auteur est hors de tout intérêt. Au
reste , n'ayant point encore reçu les exemplaires du
poème que j'avais demandés , je ne puis rien répondre
sur ce qui concerne l'édition.

Le petit poème que vous m'avez envoyé est d'un
pâtissier (*) ; il n'est pas le premier auteur de sa pro-
fession. Il y avait un pâtissier fameux qui enveloppait
ses biscuits de ses vers , du temps de maître *Adam* ,
menuisier de Nevers. Ce pâtissier disait que si maître
Adam travaillait avec plus de bruit , pour lui
il travaillait avec plus de feu. Il paraît que le pâtissier
d'aujourd'hui n'a pas mis tout le feu de son four dans
ses vers .

(*) Favart.

Je viens de recevoir une lettre de M. *Sinetti*; mais
il n'a point encore reçu les *Alzire*.

1736.

Le gentil *Bernard* devrait bien m'envoyer sa
Claudine; mais que fait le gentil *la Bruère*?

Je ne vous dis rien fur l'*Orosmane* dont vous me
parlez; apparemment que le mot de cette énigme est
dans quelque lettre de vous que je n'ai point encore
reçue. Quand *Thiriot* fera-t-il à Paris? Adieu.

LETTRE CXCVIII.

A M. THIRIOT.

Le 5 septembre.

J'AIS reçu, mon cher ami, le prologue et l'épilogue
de l'*Alzire* anglaise : j'attends la pièce pour me con-
foler, car franchement ces prologues-là ne m'ont pas
fait grand plaisir. Je vous avoue que si j'étais capable
de recevoir quelque chagrin dans la retraite déli-
cieuse où je suis, j'en aurais de voir qu'on m'attribue
cette longue épître de six cents vers dont vous me parlez
toujours, et que vous ne m'envoyez jamais. Rendez-
moi la justice de bien crier contre les gens qui m'en
font l'auteur, et faites-moi le plaisir de me l'envoyer.

Vous aurez incessamment votre Chubb et votre
Descartes. Vous me prenez tout juste dans le temps
que j'écris contre les tourbillons, contre le plein,
contre la transmission instantanée de la lumière,
contre le prétendu tournoiement des globules imagi-
naires qui font les couleurs, selon *Descartes*; contre

— fa définition de la matière, &c. Vous voyez, mon
1736. ami, qu'on a besoin d'avoir devant ses yeux les gens
que l'on contredit ; mais quand cela fera fait, vous
aurez votre sublime révassieur René.

Je ne conçois pas que les trois épîtres de *Rousseau*
puissent avoir de la réputation. Les *d'Argental*, les
président *Hénault*, les *Palu*, les duc de *Richelieu*,
me disent que cela ne vaut pas le diable. Il me
semble qu'il faut du temps pour affoir le jugement
du public ; et quand ce temps est arrivé, l'ouvrage est
tombé dans le puits.

Encouragez le divin *Orphée-Rameau* à imprimer son
Samson. Je ne l'avais fait que pour lui. Il est juste
qu'il en recueille le profit et la gloire.

On me mande que la *Henriade* est au dixième
chant. Je ne connais point cette édition en quatre
volumes, dont vous parlez. Tout ce que je fais,
c'est qu'on en prépare une magnifique en Hollande ;
mais elle se fera assurément sans moi.

Nous étudions le divin *Newton* à force. Vous autres
serviteurs des plaisirs, vous n'aimez que des opéra.
Eh ! pour Dieu, mon cher petit *Mefenne*, aimez les
opéra et *Newton*. C'est ainsi qu'en use *Emilie*.

Que ces objets sont beaux ! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée.

Oui, dans le fein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.

Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, fuivre un si vaste cours,

Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?

1736.

Voilà ce que je dis à *Emilie* dans des entrefols vernis, dorés, tapissés de porcelaine, où il est bien doux de philosopher. Voilà de quoi l'on devrait être envieux plutôt que de la Henriade; mais on ne fera tort ni à la Henriade ni à ma félicité.

Algarotti n'est point à Venise, nous l'attendons à Cirey tous les jours. Adieu, père *Mefenne*; si vous étiez homme à lire un petit traité du newtonisme, de ma façon, vous l'entendriez plus aisément que *Pemberton*.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Faites souvenir de moi les *Pollion*, les *Muses*, les *Orphée*, les pères d'*Aglaure*. *Vale, te amo.*

LETTRE CXIX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 23 septembre.

J'AVAIS ôté ce monstre subalterne d'abbé *Desfontaines* de l'ode sur l'ingratitude, mais les transitions ne s'accordaient pas de ce retranchement, et il vaut mieux gâter *Desfontaines* que mon ode; d'autant plus qu'il n'y a rien de gâté en relevant sa turpitude. Je vous envoie donc l'ode; chacun est content de son ouvrage; cependant je ne le suis pas de m'être abaissé

— à cette guerre honteuse ; je retourne à ma philosophie ; je ne veux plus connaître qu'elle , le repos et l'amitié.

J'avais deviné juste , vous étiez malade , mon cœur me le disait ; mais si vous ne l'êtes plus , écrivez-moi donc . M. Berger a pressé l'impression de la Henriade ; mais je vais le prier d'aller bride en main , afin que les derniers chants se sentent au moins de vos remarques . Envoyez-moi cette pièce de la Ménagerie ; je ne fais ce que c'est . On dit qu'il paraît une réponse de la Chaussée aux trois impertinentes épîtres de Rousseau ; et qu'elle court sous mon nom . Il faut encore m'envoyer cela ; car nous aimons les vers , tout philosophes que nous sommes à Cirey .

Or , qu'est-ce que Pharamond (*) ? A-t-on joué Alzire à Londres ? Ecoutez , mon ami ; gardez-moi , vous et les vôtres , le plus profond secret sur ce que vous avez lu chez moi , et qu'on veut représenter à toute force .

J'ai grand'peur que le petit Lamare , grand fureteur , grand étourdi , grand indiscret , et *super hæc omnia ingratissimus* , n'ait vu le manuscrit sur ma table ; en ce cas je le supprimerais tout-à-fait . Emilie vous fait mille compliments . Ne m'oubliez pas auprès de Pöllion et de vos amis . Adieu , mon ami , que j'aimerai toujours . Que devient le père d'Aglaure ? Adieu ; écrivez-moi sans soin , sans peine , sans effort , comme on parle à son ami , comme vous parlez , comme vous écrivez . C'est un plaisir de griffonner nos lettres ; une autre façon d'écrire serait insupportable . Je les trouve comme notre amitié , tendres , libres et vraies .

(*) Tragédie de Cahusac .

LETTRE CC.

1736.

A M. DE LA FAYE.

SECRETAIRE DU CABINET DU ROI.

Septembre.

ON vous attend à Cirey, mon cher ami; venez voir la maison dont j'ai été l'architecte. J'imité *Apollon*; je garde des troupeaux, je bâtis, je fais des vers, mais je ne suis pas chassé du ciel; vous verrez sur la porte :

*Ingens incepta est, fit parvula easa; sed æcum
Degitur hic felix et benè, magna fat est.*

Vous serez bien plus content de la maîtresse de la maison que de mon architecture. Une dame qui entend *Newton*, et qui aime les vers et le vin de Champagne comme vous, mérite de recevoir des visites des sages de toute espèce.

Vous aurez peut-être vu à Strasbourg un assez gros libelle qui voudrait être diffamatoire, mais qui n'est pas à craindre, attendu qu'il est de *Rousseau*. Il dit gravement, dans ce beau libelle, que la source de sa haine contre moi vient de ce qu'il y a dix ans, en passant à Bruxelles, je scandalisai le monde à la messe, et que je lui récitai des vers satiriques; et ce qui est de plus incroyable, c'est qu'il ose citer sur cela M. le duc d'*Aremberg* et M. le comte de *Lannoy*. En vérité, être accusé d'indévotion, et s'entendre

— 1736. reprocher la fatire par *Rousseau*, c'est être accusé de vol par *Cartouche* et de sodomie par *Duchaufour*. Je vous envoie la Crépinade qui ne le corrigera pas, parce qu'il n'a pas été corrigé par monsieur votre père. Adieu, je vous attends ; il y a encore ici

Certain vin frais dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Avec éclat fait voler le bouchon ;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce nectar l'écume petillante,
De nos Français est l'image brillante.

LETTRE CCI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 25 septembre.

Je deviens bien paresseux, mon cher ami, mais ce n'est pas quand votre amitié ordonne quelque chose à la mienne. J'avais parole, à peu-près, de placer la petite *Linant* chez madame la duchesse de *Richelieu* ; mais l'enfant qu'il fallait éléver, se meurt. Enfin, j'ai obtenu de madame *du Châtelet* qu'elle la prendrait, quelque répugnance qu'elle y eût. Je ne doute pas que la petite n'ait pour le moins autant de répugnance à servir, que madame *du Châtelet* en a à se faire servir par la sœur du gouverneur de son fils. Ce font de petits désagréments qu'il faut sacrifier à la nécessité. Enfin, voilà toute la famille de *Linant* placée dans

nos

nos cantons. La mère, le fils, la fille, tout est devers
Cirey, *quia Cideville sic voluit.*

1736.

Comptez que *Linant* n'a désormais rien à faire que de se tenir où il est. Son élève est d'un caractère doux et sage, et ce caractère excellent fera orné un jour de quarante mille livres de rente. Il y a donc de la fortune et des agréments à espérer pour *Linant*. S'il pouvait se rendre un peu utile, savoir écrire, savoir que deux et trois font cinq, se rendre nécessaire, en un mot, cela vaudrait bien mieux que de croupir dans l'ignorance et dans le travail oisif d'une misérable tragédie qui, depuis quatre ans, est à peine commencée. Il n'est pas né poète; il en avait l'oisiveté et l'orgueil. Vous l'avez, me semble, corrigé de cet orgueil si mal placé; si vous le corrigez de son oisiveté, vous lui aurez tenu lieu de père.

Newton est ici le dieu auquel je sacrifie; mais j'ai des chapelles pour d'autres divinités subalternes. Voici ce Mondain qu'*Emilie* croyait vous avoir envoyé. Donnez-en, mon cher ami, copie au philosophe *Formont*, à qui je dois bien des lettres. Cette vie de Paris, dont vous verrez la description dans le Mondain, est assez selon le goût de votre philosophie.

La vie que je mène à Cirey serait bien au-dessus, si j'avais plus de santé, et si je pouvais y embrasser mon cher *Cideville*.

La folte guerre de *Rousseau* et de moi continue toujours; j'en suis fâché, cela déshonore les lettres.

1736.

LETTRE CCI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, septembre.

Vous allez donc, mon cher ami, dans le royaume de M. *Oudri*? Je voudrais bien qu'un jour il voulût exécuter la Henriade en tapisserie; j'en achèterais une tenture. Il me semble que le temple de l'amour, l'assassinat de *Guise*, celui de *Henri III* par un moine, *S^t Louis* montrant sa postérité à *Henri IV*, font d'assez beaux sujets de dessin: il ne tiendrait qu'au pinceau d'*Oudri* d'immortaliser la Henriade et votre ami.

Je suis fâché de la multitude des édits de *Louis XV*: la multitude des lois est dans un Etat ce qu'est le grand nombre de médecins, signe de maladie et de faiblesse. Je ferai dans peu un petit voyage à Paris, et je feuilleterai mon *Prault*: ce libraire en use très-mal, selon la coutume des libraires; qu'il ne m'échauffe pas les oreilles.

Pour vous punir, mon cher ami, de n'avoir pas envoyé chercher le jeune *Baculard d'Arnaud*, et de ne lui avoir pas donné douze francs, je vous condamne à lui donner un louis d'or. Exhortez-le de ma part à apprendre à écrire, cela peut contribuer à sa fortune: au lieu de vingt-quatre francs, donnez-lui-en trente, et je cachette vite ma lettre, de peur que je n'augmente la somme. Pardon, mon cher abbé, mon indiscretion n'est pardonnable qu'à l'amitié.

LETTRE CCI.

1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, septembre.

TRENTE-CINQ mille livres pour les tapisseries de la Henriade ! C'est beaucoup, mon cher trésorier. Il faudrait, avant tout, savoir ce que la tapisserie de don *Quichotte* a été vendue : il faudrait surtout, avant de commencer, que M. de *Richelieu* me payât mes cinquante mille francs. Suspendons donc tout projet de tapisserie, et que M. *Oudri* ne fasse rien sans un plus amplement informé.

Faites-moi, mon cher abbé, l'emplette d'une petite table qui puisse servir à la fois d'écran et d'écritoire, et envoyez-la de ma part chez madame de *Vinterfeld*, rue Plâtrière. (*)

Encore un autre plaisir ; il y a un chevalier de *Mouhi*, qui demeure à l'hôtel Dauphin, rue des Orties; ce chevalier veut m'emprunter cent pistoles, et je veux bien les lui prêter. Soit qu'il vienne chez vous, soit que vous alliez chez lui, je vous prie de lui dire que mon plaisir est d'obliger les gens de

(*) Madame de *Vinterfeld* était fille de madame du *Noyer*, qui vers le commencement de ce siècle, se réfugia en Hollande avec ses deux filles : l'aînée épousa le fameux *Cavalier*, qui avait été l'un des chefs des Camisards. La jeune, qui est celle dont il est ici question, et qui dans sa jeunesse porta le nom de *Pinquette*, avait vu M. de *Voltaire* à la Haie, à la suite de M. de *Châteauneuf* ambassadeur de France : elle fut la première qui lui inspira une passion violente ; il conserva toujours pour elle une estime et une affection singulière. Note de l'A. d. V.

— 1736. — lettres , quand je le peux ; mais que je suis actuellement très-mal dans mes affaires ; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent , et que vous espérez que le remboursement en sera délégué , de façon qu'il n'y ait rien à risquer ; après quoi , vous aurez la bonté de me dire ce que c'est que ce chevalier , et le résultat de ces préliminaires .

Dix-huit francs au petit d'Arnaud : dites-lui que je suis malade , et que je ne peux écrire . Pardon de toutes ces guenilles . Je suis un bavard bien importun , mais je vous aime de tout mon cœur .

LETTRE CCIV.

A M. BERGER.

A Cirey , . . . septembre .

J'AI enfin reçu , mon cher Monsieur , le paquet de M. du Châtelet . Il y avait un Newton . Je me suis d'abord mis à genoux devant cet ouvrage , comme de raison ; ensuite je suis venu au fretin . J'ai lu ma Henriade ; j'envoie à Prault un errata .

S'il veut décorer mon maigre poème de mon maigre visage , il faut qu'il s'adresse à M. l'abbé Mouffinot , cloître Saint-Méri . Cet abbé Mouffinot est un curieux , et il faut qu'il le soit bien pour qu'il s'avise de me faire graver . Je connaissais la Comtesse des Barres . Il n'y a que le tiers de l'ouvrage ; mais ce tiers est conforme à l'original qu'on me fit lire , il y a quelques années .

Le Dissipateur est comme vous le dites; mais les comédiens ont reçu et joué des pièces fort au-dessous. —
Ils ont tort de s'être brouillés avec M. *Deslouches*; ils aiment leur intérêt et ne l'entendent pas.

Le Mentor cavalier devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. Comment peut-on souffrir une aussi calomnieuse, aussi abominable et aussi plate histoire que celle de madame la duchesse de *Berri*? Je n'ai point encore lu les autres brochures. Est-ce vous, mon cher ami, qui m'envoyez tout cela? Je suis bien fâché que vous ne puissiez pas venir vous-même.

A l'égard de la lettre du signor *Antonio Cocchi*, il la faut imprimer; elle est pleine de choses instructives. Il y a autant de courage que de vérité à oser dire que les fictions, dans les poèmes, font ce qui touche le moins; en effet, le voyage d'*Iris* et de *Mercure*, et les assemblées des dieux seraient bien ignorés sans les amours de *Didon*; et DIEU et le diable ne seraient rien sans les amours d'*Eve*. Puisque M. *Cocchi* a l'esprit si juste et si hardi, il en faut profiter; c'est toujours une vérité de plus qu'il apprend aux hommes. Il faudra seulement échancer les louanges dont il m'affuble. Il commence par crier à la première phrase: *il n'y a rien de plus beau que la Henriade*. Adoucissons ce terme; mettons: *il y a peu d'ouvrages plus beaux que*, &c. Mais comptez qu'il est bon d'avoir, en fait de poème épique, le suffrage des Italiens.

Le dévot *Rousseau* a fait imprimer un libelle diffamatoire contre moi, dans la Bibliothèque française, de concert avec ce malheureux *Desfontaines*, qui a été mon traducteur, et que j'ai tiré de bicêtre. Ai-je tort, après cela, de faire des homélies contre

— l'ingratitude ? J'ai été obligé de répondre et de me justifier (*); car il s'agit de faits dont j'ai la preuve en main. J'ai envoyé la réponse à M. Saurin le fils, parce que monsieur son père y est mêlé; il doit vous la communiquer.

J'ai lu enfin l'épître en vers qu'on m'imputait : il faut être bien fol ou bien méchant pour m'accuser d'être l'auteur d'un ouvrage où l'on me loue. Comment est-ce que vous n'avez pas battu ces misérables qui répandent de si plates calomnies ? La pièce est quatre fois trop longue au moins, et d'ailleurs extrêmement inégale. Il ferait aisément d'en faire un bon ouvrage, en faisant trois cents ratures, et en corrigeant deux cents vers ; il en resterait une centaine de judiciaux et de bien frappés : si je connaissais l'auteur, je lui donnerais ce conseil. Quand vous aurez la réponse au libelle diffamatoire de *Desfontaines* et de *Rousseau*, je vous prie de la communiquer à M. l'abbé d'*Olivet*, rue de la Sourdière. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse.

(*) Voyez cette réponse dans les *Mélanges littéraires*, tome III, page 369.

LETTRE CCV.

1736.

A M. THIRIOT.

15 octobre.

Si vous êtes à Saint-Urain, tant mieux pour vous; si vous êtes à Paris, tant mieux pour vos amis qui vous voient. Ce bonheur n'est pas fait pour moi; mais on ne faurait tout avoir: au moins ne me privez pas de celui de recevoir de vos nouvelles. Je demande le secret plus que jamais sur cet anonyme qu'on joue (*): vous connaissez l'Envie, vous favez comme ce vilain monstre est fait. S'il savait mon nom, il irait déchirer le même ouvrage qu'il approuve. Gardez-moi donc, vous, *Pollion* et *Polymnie*, un secret inviolable. N'êtes-vous pas faits pour avoir toutes les vertus? Je vous le demande avec la dernière instance.

Je persiste à trouver les trois épîtres de *Rousseau* mauvaises en tous sens, et je les jugerais telles si *Rousseau* était mon ami. La plus mauvaise est sans contredit celle qui regarde la comédie; elle est digne de l'auteur des Aïeux chimériques, et se ressent tout entière du ridicule qu'il y a, dans un très-mauvais poète comique, de donner des règles d'un art qu'il n'entend point. Je crois que la meilleure manière de lui répondre, est de donner une bonne comédie dans le genre qu'il condamne: ce ferait la

(*) L'Enfant prodigue.

— feule manière dont tout artiste devrait répondre à la
1736. critique.

Je vous envoie la lettre du prince de Prusse : ne la montrez qu'à quelques amis ; on m'y donne trop de louanges.

La lettre de M. *Cocchi* n'est pas , à la vérité , moins pleine d'éloges ; mais elle est instructive : elle a déjà été imprimée dans plusieurs journaux , et il est bon d'opposer le témoignage impartial d'un académicien de la *Crusca* aux invectives de *Rousseau* et de *Desfontaines*.

J'ai adressé ma lettre au Prince royal à monsieur votre frère , pour la remettre au ministre de Prusse , que je ne connais point. A l'égard de l'épître en vers que j'adresse à ce prince , je l'ai envoyée à M. *Berger* pour vous la montrer ; mais je ferais au désespoir qu'elle courût. L'ouvrage n'est pas fini. J'ai été deux heures à le faire , il faudrait être trois mois à le corriger ; mais je n'ai pas de temps à perdre dans le travail misérable de compasser des mots.

Un temps viendra où j'aurai plus de loisir , et où je corrigerai mes petits ouvrages. Je touche à l'âge où l'on se corrige et où l'on cesse d'imaginer.

Mille respects à votre petit Parnasse.

LETTRE CCVI.

1736.

A M. BERGER.

A Cirey, 18 octobre.

OUI, je compte entièrement sur votre amitié et sur toutes les vertus sans lesquelles l'amitié est un être de raison. Je me fie à vous sans réserve.

Premièrement, il faut que le secret soit toujours gardé sur l'Enfant prodigue. Il n'est point joué, comme je l'ai composé; il s'en faut beaucoup. Je vous enverrai l'original: vous le ferez imprimer, vous ferez marché avec *Prault* dans le temps; mais surtout que l'ouvrage ne passe point pour être de moi; j'ai mes raisons.

Vous ne sauriez me rendre un plus grand service que de dérouter les soupçons du public. Je veux vous devoir tout le plaisir de l'incognito, et tout le succès du théâtre et de l'impression.

Embrassez pour moi l'aimable *la Bruëre*. Peut-on ne pas s'intéresser tendrement aux gens que l'amour et les arts rendent heureux? Si un opéra d'une femme réussit, j'en suis enchanté; c'est une preuve de mon petit système que les femmes sont capables de tout ce que nous faisons, et que la seule différence qui est entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables. Comment appelez-vous par son nom cette nouvelle muse (*) qu'on appelle *la Légende?* *Grégoire VII* n'a rien fait de mieux qu'un opéra. Avez-vous vu le *Mondain*? Je vous l'enverrai pour entretenir commerce.

(*) Mademoiselle *Duval* des chœurs de l'opéra.

1736.

LETTRE CCCVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 18 octobre.

Vous sentimens, Monsieur, et votre esprit m'ont déjà rendu votre ami ; et si, du fond de l'heureuse retraite où je vis, je peux exécuter quelques-uns de vos ordres, soit auprès de MM. de *Richelieu* et de *Vaujour*, soit auprès de votre famille, vous pouvez disposer de moi.

Je ne doute pas, Monsieur, qu'avec l'esprit brillant et philosophe que vous avez, vous ne vous fassiez une grande réputation. *Descartes* a commencé comme vous par faire quelques campagnes ; il est vrai qu'il quitta la France par un autre motif que vous, mais enfin, quand il fut en Hollande, il en usa comme vous. Il écrivit, il philosopha, et il fit l'amour. Je vous souhaite dans toutes ces occupations le bonheur dont vous semblez si digne.

Je suis bien curieux de voir l'ouvrage nouveau dont vous me parlez. Je m'informerai s'il n'y a point quelque voiture de Hollande en Lorraine : en ce cas, je vous supplierais de m'adresser l'ouvrage à Nanci, sous le nom de madame la comtesse de *Beauvau*. Je vous garderai un profond secret sur votre demeure. Il faut que *Rousseau* vous croye déjà parti de Hollande, puisqu'il a fait une épigramme fanglante contre vous.

Elle commence ainsi :

1736.

*Cet écrivain plus errant que le juif,
Dont il arbore et le style et le masque.*

Voilà tout ce qu'on m'a écrit de cette épigramme ou plutôt de cette satire. Elle a , dit-on , dix-huit vers. Ce malheureux veut toujours mordre et n'a plus de dents.

Voulez-vous bien me permettre de vous envoyer une réponse en forme , que j'ai été obligé de faire à un libelle diffamatoire qu'il a fait inférer dans la Bibliothèque française ?

J'aurais encore , Monsieur , une autre grâce à vous demander , c'est de vouloir bien m'instruire quels journaux réussissent le plus en Hollande , et quels sont leurs auteurs. Si parmi eux il y a quelqu'un sur la probité de qui on puisse compter , je ferai bien aise d'être en relation avec lui. Son commerce me consolerait de la perte du vôtre que vous me faites envisager vers le mois d'avril. Mais , Monsieur , en quelque pays que vous alliez , fût-ce en pays d'inquisition , je rechercherai toujours la correspondance d'un homme comme vous , qui fait penser et aimer.

Supprimons dorénavant les inutiles formules , et reconnaîssons-nous l'un et l'autre à notre estime réciproque et à l'envie de nous voir. Je me sens déjà attaché à vous par la lettre pleine de confiance et de franchise que vous m'avez écrite , et que je mérite.

1736.

LETTRE CCVIII.

A M. DE PONT-DE-VESLE,

LECTEUR DU ROI.

A Cirey, 19 octobre.

J'APPRENDS, Monsieur, le détail des obligations que je vous ai; vous n'êtes pas de ces gens qui souhaitent du bien à leurs amis, vous leur en faites. D'autres diraient, comment *se tirera-t-on de là? la chose est embarrassante*; et quand ils auraient plaint leur homme, le laisseraient là, et iraient souper. Pour vous, vous raccommodez tout, et très-vîte et très-bien, et vous servez vos amis de toutes façons, et vous leur faites des vers, et vous leur coupez des scènes, et les pièces font jouées, et la police et les fifflets ont un pied de nez, et malgré les mauvais plaisans on réussit.

Ajoutez vite à toutes vos bontés celle de me faire tenir cet Enfant par la poste. Vous pouvez aisément me faire contresigner cet Enfant-là, ou vous ou monsieur votre frère; et puis, s'il vous plaît, dites-moi l'un et l'autre comment cela va, s'il faut bien corriger, si cela peut devenir digne de paraître au grand jour de l'impression; je vous croirai, *par amabile fratum*. Pourquoi mesdemoiselles *Fessard* disent-elles que cela est de moi? pourquoi madame de *Saint-Pierre* l'affure-t-elle? Je ne l'ai point avoué, je ne

l'avouerai pas. Je ne me vante que de votre amitié, —
de vos bontés, de mon tendre attachement pour 1736.
vous, et point du tout de l'Enfant.

LETTRE CCCIX.

A M. THIRIOT.

21 octobre,

LE mensonge n'est un vice que quand il fait du mal :
c'est une très-grande vertu quand il fait du bien.
Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir
comme un diable, non pas timidement, non pas pour
un temps, mais hardiment et toujours. Qu'il importe
à ce malin de public qu'il fache qui il doit punir
d'avoir produit une *Croupillac* ? qu'il la fiffle si elle ne
vaut rien, mais que l'auteur soit ignoré ; je vous en
conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit
depuis vingt ans. Engagez les *Prévoft* et les *la Roque*
à détourner le soupçon qu'on a du pauvre auteur.
Ecrivez-leur un petit mot tranchant et net. Consultez
avec l'ami *Berger*. Si vous avez mis *Sauvau* du secret,
mettez-le du mensonge. Mentez, mes amis, mentez ;
je vous le rendrai dans l'occasion.

Je suis sûr de *Pollion* et de *Polymnie*. Vous ne leur
auriez pas dit mon secret, si vous n'étiez bien sûr
qu'ils font aussi discrets qu'aimables. Avoir parlé à
tout autre qu'à eux, eût été une infidélité impardonnable ;
mais leur en avoir parlé, c'est m'avoir lié à
eux par une nouvelle reconnaissance, et à vous par
une nouvelle grâce que vous me faites.

— Comment va la santé de *Pollion*? vous savez si je
 1736. m'y intéresse. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais
 une hécatombe de sots pour sauver un rhumatisme
 à un homme aimable.

Emilie a presque achevé ce dont vous parlez ; mais
 la lecture de *Newton*, des terrasses de cinquante pieds
 de large, des cours en balustrade, des bains de por-
 celaine, des appartemens jaune et argent, des niches
 en magots de la Chine, tout cela emporte bien du
 temps. Nous ressemblons bien au Mondain ; mais
 l'avez-vous ce Mondain ?

Voici bien autre chose ; c'est cette épître (*) que les
 beaux esprits n'entendront peut-être pas, car ils sont
 peu philosophes ; et que les philosophes ne goûteront
 guère, car ils n'ont point d'oreilles. Mais vous savez
 assez de la philosophie de *Newton*, et vous avez de
 l'oreille, ceci est donc fait pour vous : mon cher *Mersen*.

LETTRE C C X.

A M. B E R G E R.

A Girey, le 2 novembre.

JE ne fais point, Monsieur, partager les profits d'une
 affaire dans laquelle je ne mets point de fonds, que
 je ne connais et que je ne veux connaître que pour
 rendre service. J'ai déjà écrit à la personne en question
 pour vous faire avoir l'intérêt que vous désirez. Je
 vous instruirai de sa réponse aussitôt que je l'aurai
 reçue. L'intérêt ne m'a jamais tenté, et je n'ai jamais
 eu sur cet article autre chose à me reprocher que

(*) Epîtres 44, vol. d'Epîtres.

d'avoir fait plaisir , et d'avoir prodigué mon bien à —
des amis ingrats. L'abbé *Makarti* n'est pas le dixième
qui m'ait marqué de l'ingratitude , mais c'est le feul
qui ait été empalé. Parmi les infames calomnies dont
j'ai été accablé , l'accusation d'avoir eu part à la
publication des Lettres philosophiques m'a été une
des plus sensibles. On disait que je les fesais vendre
pour en retirer de l'argent , tandis qu'en effet je
n'épargnais ni soins ni argent pour les supprimer. Je
suis bien aise d'être loin d'un pays où de si lâches
calomnies ont été ma seule récompense , et je crois
que je n'y reviendrai de long-temps.

Je vous remercie , Monsieur , de l'amitié que vous
voulez bien me conserver , et des nouvelles que vous
me mandez. Si j'avais fait quelque chose de nouveau
en poësie , je me ferais un plaisir de vous l'envoyer ;
mais les choses auxquelles je m'occupe présentement
sont d'une toute autre nature. Je vous prie seulement ,
à propos de poësie et de calomnie , de vouloir bien
vous opposer à l'injure que l'on m'a faite de glisser le
nom de *Crofat* dans l'épître à *Emilie*. Je ne connais et
n'ai jamais vu ni M. *Crofat* l'aîné ni monsieur son
frère , et je ne vois pas pourquoi on a été fourrer là
leur nom , si ce n'est pour me faire un ennemi de
plus ; mais si ces messieurs sont fages , ils doivent faire
comme moi , qui regarde avec un profond mépris
toutes ces misères. J'écrirai bientôt à M. *Sinetti* , et je
prierai M. *Demoulin* de faire un petit ballot de livres
que je veux lui envoyer. Je vous supplie , Monsieur ,
d'être persuadé de mon amitié , et de me conserver la
vôtre. Permettez-moi d'affurer M. *Bernard* de mon
estime et de mon amitié. J'ai l'honneur d'être , &c.

1736.

LETTRE C C X I.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 9 novembre.

EN partant de Paris, Monsieur, au mois de juin , je chargeai un jeune homme , nommé *Lamare*, de vous remettre le Mémoire sur les forces motrices, que vous aviez eu la bonté de me prêter; mais j'ignore encore si ce jeune homme vous l'a rendu. Il ferait heureux pour lui qu'il eût fait la petite infidélité de le garder pour s'instruire; mais c'est un trésor qui n'est pas à son usage.

La veille de mon départ, j'avais demandé à M. *Pitot* s'il avait lu ce Mémoire , il m'avait répondu que non; sur quoi je conclus que dans votre académie il arrive quelquefois la même chose qu'aux assemblées des comédiens; chacun ne songe qu'à son rôle, et la pièce n'en est pas mieux jouée.

J'avais encore demandé à M. *Pitot* s'il croyait que la quantité du mouvement fût le produit de la masse par le carré de la vitesse; il m'avait assuré qu'il était de ce sentiment, et que les raisons de MM. *Leibnitz* et *Bernoulli* lui avaient paru convaincantes : mais à peine fus-je arrivé à Cirey qu'il m'écrivit qu'il venait de lire enfin votre Mémoire , qu'il était converti , que vous lui aviez ouvert les yeux , que votre dissertation était un chef-d'œuvre.

Pour moi , Monsieur, je n'avais point à changer de parti, Il n'était pas question de me convertir , mais de

de m'apprendre mon catéchisme. Quel plaisir, Monsieur, d'étudier sous un maître tel que vous! J'ai trop tardé à vous remercier des lumières et du plaisir que je vous dois. Avec quelle netteté vous exposez les raisons de vos adversaires! Vous les mettez dans toute leur force, pour ne leur laisser aucune ressource lorsqu'ensuite vous les détruisez. Vous démêlez toutes les idées, vous les rangez chacune à leur place; vous faites voir clairement le mal-entendu qu'il y avait à dire qu'il faut quatre fois plus de force pour porter un fardeau quatre lieues que pour une lieue, &c. &c. J'admire comme vous distinguez les mouvements accélérés qui sont comme le carré des vitesses et des temps, d'avec les forces qui ne sont qu'en raison des vitesses et des temps.

Quand vous avez fait voir, par le choc des corps mous et des corps à ressort (articles XXII, XXIII, XXIV), que la force est toujours en raison de la simple vitesse, on croirait que vous pouvez vous passer d'autres raisons, et vous en apportez une foule d'autres. Le n° XXVIII est sans réplique. Je serais bien curieux de voir ce que peuvent répondre à ces preuves si claires les *Wolf*, les *Bernoulli* et les *Musschembroeck*.

Serait-ce abuser de vos bontés, Monsieur, de vous parler ici d'une difficulté d'un autre genre, qui m'occupe depuis quelques jours? Il s'agit d'une expérience contraire aux premiers fondemens de la catoptrique. Ce fondement est qu'on doit voir l'objet au point de concours du cathète et du rayon réfléchi. Cependant il y a bien des occasions où cette règle fondamentale se trouve fausse.

1736.



Dans ce cas-ci, par exemple, je devrais, par les règles, voir l'objet A au point de concours D: cependant je le vois en *l.k.i.h.g.* successivement, à mesure que je recule mon œil du miroir concave, jusqu'à ce qu'enfin mon œil soit placé en un point où je ne vois plus rien du tout.

Cela ne prouve-t-il pas manifestement que nous ne connaissons point, que nous n'apercevons point les distances par le moyen des angles qui se forment dans nos yeux? Je vois souvent l'objet très-près et très-gros, quoique l'angle soit très-petit. Il paraît donc que la théorie de la vision n'est pas encore assez approfondie. *Taquet* et *Barrou* n'ont pu résoudre la difficulté que je vous propose. Voulez-vous bien me mander ce que vous en pensez?

Madame la marquise du *Châtelet*, qui est digne de vous lire (et c'est beaucoup), trouve qu'il n'y a personne qui soit plus fait pour faire goûter la vérité que vous. Elle m'ordonne de vous assurer de son estime, et de vous faire ses compliments. Ses sentiments pour vous, Monsieur, vous consoleront de l'ennui de ma lettre, et me feront pardonner mon importunité.

Je suis avec la plus respectueuse estime, &c.

LETTRE CCXII.

1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 12 novembre.

JE remercie, mon cher abbé, le chevalier de *Mouhi* de ses nouvelles, et je n'en veux plus recevoir. En trois mois de temps il n'a pas écrit trois vérités. Je ne connais ce chevalier que par ce qu'il m'emprunte : prêtez-lui cent écus, faites-lui en espérer autant pour le mois prochain. Je ne veux plus être la dupe des ingrats, ni mettre les hommes à portée d'être injustes. Je confens de prêter, mais je ne veux plus perdre. Il me propose des billets de *Dupuis*, libraire ; prêtez-lui donc mon argent sur les billets de ce *Dupuis*.

Je vous supplie instamment d'envoyer à mademoiselle *Quinault*, rue d'Anjou-Dauphine, le joli petit secrétaire que je lui ai destiné. L'homme qui le portera ne doit pas laisser à mademoiselle *Quinault* le temps de le refuser. Dressez-le donc à cela.

Vous m'avez fait un grand plaisir de m'emprunter un peu d'argent. Tout ce que j'ai est à votre service ; vous favez combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point vous pouvez compter en tout sur moi.

1736.

LETTRE CCXIII.

A M T H I R I O T.

Le 18 novembre.

Eh bien, quand on vous envoie des épîtres sur *Newton*, voilà donc comme vous traitez les gens ! Je m'imagine que si vous ne répondez point, c'est que vous étudiez à présent *Newton*, et que la première lettre que je recevrai de vous sera un traité sur le carré des distances et sur les forces centripètes. En attendant, vous devriez bien vous égayer à m'envoyer la dispute d'*Orphée-Rameau* avec *Euclide-Castel*. On dit qu'*Orphée* a battu *Euclide*. Je crois en effet notre musicien bien fort sur son terrain.

On m'a envoyé l'Enfant prodigue tel qu'on le joue. Vraiment, j'ai bien raison de le désavouer, et je vous prie de jurer pour moi plus que jamais. On l'avait estropié chez les réviseurs successeurs de l'abbé *Cherrier*, mais estropié au point qu'il ne pouvait marcher. Les deux frères charmans que vous connaissez (*), lui ont vite donné des jambes de bois. Mon ami, donnez-vous la peine de le relire entre les mains de notre *Berger* qui va le faire imprimer, et vous m'en direz des nouvelles. Eh bien, bourreau ; eh bien, marmotte en vie, paresseux *Thiriot*, vous laissez faire l'édition de Paris et l'édition hollandaise

(*) Messieurs d'*Argental* et de *Pont-de-Veyle*.

de la Henriade sans y mettre un petit mot, sans corriger un vers; ah, quel homme, quel homme! — 1736.
Embrassez pour moi l'imagination de *Sauvau*; si vous rencontrez *Colbert-Melon* et *Varron-Dubos*, bien des complimens. Menez-vous toujours une vie charmante chez *Pollion*? Etes-vous, après moi, un des plus heureux mortels de ce monde? digérez-vous?

Savez-vous que le duc d'*Aremberg* a chassé *Rousseau* pour ce beau libelle imprimé contre moi? Voilà une assez bonne réponse, c'est une terrible philippique. Je dois avoir pitié de mes ennemis. *Rousseau* est chassé par-tout, *Desfontaines* est détesté, et vit seul comme un lézard; moi, je vis au milieu des délices; j'en suis honteux; *vale*; écrivez donc, loir, marmotte; dégourdissez votre indifférence.

L'ambassadeur *Fakener* vous fait mille complimens. Adieu, mon aimable, et paresseux, et vieil ami; adieu. *Bibe, vale, scribe.*

LETTRE C C X I V .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

23 novembre.

JE demande à M. de *Brezé* le secret qu'il exige de moi. Je ne suis pas difficile en affaires, mais je veux éviter toute discussion entre lui et moi. Il faut pour cela qu'il y ait un payement certain d'année en année, ou de six mois en fix mois, sans la moindre remise; qu'il consente à cela par un écrit entre vos mains; qu'il

affirme, par cet écrit, qu'il n'y a aucune saifie sur les
 1736. maisons que j'ai choisies pour m'être hypothéquées ;
 qu'il renonce à toutes lettres d'Etat de répit, payement
 en billets, et à autres injustices royales. Ces précautions
 prises, je confens à tout.

Faites une bonne œuvre, mon bon janséniste ;
 envoyez chercher le jeune d'*Arnaud* ; c'est un jeune
 homme qu'il faut aider, mais à qui il ne faut pas
 donner de quoi se débaucher. Donnez-lui, cette fois-
 ci, dix-huit francs ; exhortez-le sérieusement à appren-
 dre à écrire. Assurez-le de mon amitié, et qu'il compte
 sur mes secours quand je serai plus riche. Il paraît
 avoir de bonnes mœurs : il mérite vos conseils ; voilà
 les gens qu'il faut aider :

Quid mihi fortunas, si non conceditur uti ?

Et *uti*, c'est faire du bien chacun selon son petit pou-
 voir. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CCXV.

A M. THIRIOT.

Le 24 novembre.

ON m'a mandé que le Mondain avait été trouvé
 chez M. de *Lugon*, et que le président *Dupuy* en avait
 distribué beaucoup de copies. On m'en a envoyé
 une toute défigurée. Il est triste de passer pour un
 hétérodoxe, et de se voir encore tronqué, estropié,
 mutilé comme un auteur ancien. Je trouve qu'on a

grande raison de s'emporter contre l'auteur dangereux de cet abominable ouvrage dans lequel on ose dire qu'*Adam* ne se faisait point la barbe , que ses ongles étaient un peu trop longs , et que son teint était hâlé; cela mènerait tout droit à penser qu'il n'y avait ni ciseaux, ni rasoir, ni savonnette, dans le paradis terrestre; ce qui serait une hérésie aussi criante qu'il y en ait. De plus , on suppose , dans ce pernicieux libelle , qu'*Adam* caressait sa femme dans le paradis. Or, dans les anecdotes de la vie d'*Adam* , trouvées dans les archives de l'arche sur le mont Ararat , par St *Cyprien*, il est dit expressément que le bon homme ne ait point, et qu'il ne a qu'après avoir été chassé; et de là vient, à ce que disent tous les rabbins , le mot er de misère. *Ut ut est*, la hauteur et la bêtise avec laquelle un certain homme a parlé à un de nos amis, m'aurait donné la plus extrême indignation , si elle ne m'avait pas fait pouffer de rire.

Il n'est pas encore sûr que j'aille en Prusse. Recommandez à votre frère d'envoyer par le coche le paquet du prince philosophe ; demandez si ce prince a chez lui des comédiens français; en ce cas , nous lui enverrions le Prodigue pour l'amuser. Je suppose que le ministère trouve très-bon ce petit commerce littéraire.

J'ai envoyé à Berlin, dans ce paquet (dont point de nouvelles) , le Mondain , l'ode à *Emilie* , la Newtonique , une lettre sur *Locke* , afin de lui faire ma cour *in omni genere*.

De qui est donc ce beau poème didactique ? de M. de la *Chauffée* , sans doute. Il n'y a que lui dont j'attende ce chef - d'œuvre. Mandez - moi si j'ai deviné.

— Voici une copie plus exacte de la Newtonique,
1736. vous pouvez la donner; mais il faut commencer par
des gens un peu philosophes et poëtes, *pauci quos*
aquus amavit Jupiter.

Mon copiste, qui n'est ni poëte ni philosophe,
avait mis pour la période de vingt-six mille ans :

Six cents siècles entiers par de-là vingt mille ans,
ce qui fesait quatre-vingts mille ans au lieu de vingt-
six mille; bagatelle.

Mille compliments à vous, à votre Parnasse. Si vous
voyez l'aimable philosophe *Mairan*, dites-lui qu'il
fonge à moi, qu'il vous donne sa lettre. Dites que je
vais à Berlin. N'écrivez plus jamais qu'à madame
Faverolles, à Bar-sur-Aube; retenez cela. Réponse sur
tous les articles. Aimez-moi; adieu, *Mersenne*.

LETTRE C C X V I.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 27 novembre.

ASSURÉMENT vous êtes le père *Mersenne*: ce n'est
pas tout-à-fait, mon cher ami, en ce que mes ennemis
vous font quelquefois tomber dans leurs sentimens,
comme les ennemis de *Descartes* entraînaient *Mersenne*
dans les leurs; c'est parce que vous êtes le concilia-
teur des Muses. Je vous permets très-fort d'aimer
d'autres vers que les miens; je suis une maîtresse assez

indulgente pour souffrir les partages. Je suis de ces beautés qui aiment si fort le plaisir qu'elles ne peuvent haïr leurs rivales. J'aime tant les beaux vers que je les aime dans les autres ; c'est beaucoup pour un poète. Je vous fais mon compliment sur votre beau porte-feuille ; je voudrais bien que le Mondain y fût, et ne fût que là. Ce petit enfant tout nu n'était pas fait pour se montrer. Mais est-il possible qu'on ait pu prendre la chose sérieusement ? Il faut avoir l'absurdité et la sottise de l'âge d'or pour trouver cela dangereux , et la cruauté du siècle de fer pour persécuter l'auteur d'un badinage si innocent , fait il y a long-temps.

Ces persécutions d'un côté, et de l'autre une nouvelle invitation du prince de Prusse et du duc de Holstein me forcent enfin à partir. Je serai bientôt à Berlin. *Platon* allait bien chez *Denis*, qui assurément ne valait pas le prince de Prusse. Cela vient comme de cire ; vous serez l'agent du prince à Paris , et notre commerce en fera plus vif. Voilà un nouveau rapport entre *Mersenue* et vous : son pauvre ami allait errer dans les climats du Nord. Dieu veuille que quelque gelée ne me tue pas à Berlin, comme le froid de Stockholm tua *Descartes*.

Dites à votre frère qu'il fasse partir sur le champ , par le coche de Bar-sur-Aube , à l'adresse de madame du *Châtelet* , le nouveau paquet du prince royal pour moi. Ne manquez pas de dire à tous vos amis qu'il y a déjà long-temps que mon voyage était médité. Je ferais très-fâché qu'on crût qu'il entre du dégoût pour mon pays dans un voyage que je n'entreprends que pour satisfaire une si juste curiosité.

— Adieu ; je pars incessamment avec un officier du
 1736. prince. Nous irons à petites journées. Ecrivez-moi
 toujours, cela m'est important; vous m'entendez.
 Une autre fois je vous parlerai de *Newton* et de
 l'Enfant prodigue. Je vous embrasse.

LETTRE CCXVII.

A M. BERGER.

A Cirey, 27 novembre.

VOICI le Mondain pour ce qu'il vaut. La petite vie
 dont il y est parlé vaut beaucoup mieux que l'ou-
 vrage. Je me mêle aussi d'être voluptueux; mais je
 ne suis pas tout-à-fait si paresseux que ces messieurs
 dont vous faites si bien la critique, qui vantent un
 souper agréable en mourant de faim, et qui se donnent
 la torture pour chanter l'oïsiveté.

Les comédiens comptaient qu'ils auraient une pièce
 de moi cet hiver; mais ils ont très-mal compté. Je ne
 fais point le fin avec vous; je me casse la tête contre
Newton, et je ne pourrais pas à présent trouver deux
 rimes. J'avais fait l'Enfant prodigue à Pâques dernier:
 il était juste que, dans ce saint temps, je tirasse mes
 farces de l'Evangile. **DEU** m'aida, et cela fut fait
 en quinze jours. Depuis ce temps, je n'ai vu que des
 angles, des *a*, des *b*, des planètes, et des comètes.
 Mais *Mercure* n'est pas plus éloigné de *Saturne* que
 cette étude l'est d'une tragédie.

Est-il vrai que ce monstre d'abbé *Desfontaines* a

parlé de l'Enfant prodigue? Ce brutal ennemi des
mœurs et de tout mérite faurait-il que cela est de moi? —
Mettez-moi un peu au fait, je vous en prie; et con-
tinuez d'écrire à votre véritable ami. *Vale, te amo.*

LETTRE CCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 1 décembre.

VOITRE ministère à l'égard de Cirey, *benefactor in utroque jure*, est le même que celui des protecteurs des couronnes à Rome. Vous veillez sur ce petit coin de terre; vous en détournez les orages; vous êtes une bien aimable créature. Vous fentez tout ce que je vous dois, car votre cœur entend le mien, et vous avez mesuré vos bontés à mes sentimens. Ecoutez, nous sommes dans les horreurs de *Newton*; mais l'Enfant prodigue n'est pas oublié. Mandez-moi vos avis, c'est-à-dire, vos ordres définitivement. Faut-il le laisser reposer, et le reprendre à Pâques? très-volontiers; en ce cas, nous attendrons à Pâques à le faire imprimer; mais gare l'ami *Minet* et les comédiens de campagne qui en ont, dit-on, des copies. Si vous voulez suivre le train ordinaire, et qu'on imprime à présent, renvoyez-nous la copie que vous avez, avec annotations; il y a dans cette copie nouvelle du bon en petite quantité, qu'il faut conserver. Je crois la tournure des premiers actes meilleure de cette seconde

— cuvée. Je demande toujours un passe-port pour monsieur le président, car monsieur le sénéchal me paraît si provincial et si antiquaille que je ne peux m'y faire. Si vous avez quelque chose à me mander librement, vous savez le moyen, vous avez l'adresse. Au reste, je vous avertis que quand vous voudrez avoir une tragédie, il faudra faire vos supplications à la divinité newtonienne qui, à la vérité, souffre les vers, mais qui aime passionnément la règle de *Kepler*, et qui fait plus de cas d'une vérité que de *Sophocle* et d'*Euripide*.

Qu'avez-vous ordonné du sort de ce petit écrit (*) sur les trois infames épîtres de mon ennemi? Vous fentez qu'on obtient aisément d'imprimer contre moi; mais quiconque prend ma défense est sûr d'un refus. En vérité, méritai-je d'être ainsi traité dans ma patrie? Votre amitié et Cirey me soutiennent.

Vous croyez bien que madame *du Châtelet* vous dit toutes les choses tendres que vous méritez.

LETTRE CCXIX.

A M. D E M A I R A N.

A Cirey, le 1 décembre.

J'ABUSE de vos bontés, Monsieur; mais vous êtes fait pour donner des lumières, et moi pour en profiter.

Sur ce que vous me dites, dans votre lettre, que vous vous êtes bien trouvé de ne jamais admettre de merveilleux mathématique, j'ai consulté le mémoire

(*) Voyez *Mélanges littéraires*, tome I, page 463.

de 1715 que vous m'indiquez, et j'y ai vu le prétendu —
merveilleux de la roue d'*Aristote*, réduit aux lois
mathématiques. Il est clair que vous avez très-bien
expliqué ce qui était échappé à *Taquet* et aux autres.

J'ose croire sur ce fondement que peut-être ne
vous éloignerez-vous pas de mes idées sur la question
d'optique que j'ai pris la liberté de vous proposer.
Ni *Taquet*, ni *Barrou*, ni *Grimaldi*, ni *Molineux* n'ont
pu la résoudre. C'était une question du ressort du
P. *Mallebranche*, mais il ne l'a point traitée ; et j'ai
grand'peur qu'il ne s'y fût trompé, comme il a fait,
à mon avis, sur la raison pour laquelle nous voyons
le soleil et la lune plus grands à l'horizon qu'au
méridiens.

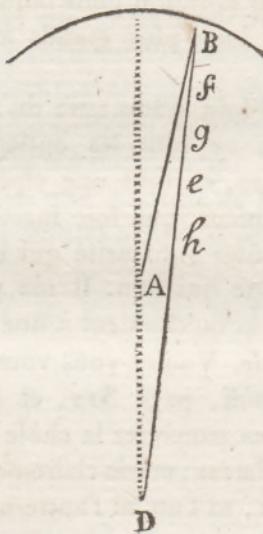
Je suis bien loin d'admettre du merveilleux dans
ma difficulté ; ce sont les opticiens qui, en ne
l'expliquant pas, en font une espèce de miracle. Il
n'y a que l'obscur qui soit merveilleux ; et je ne
cherche qu'à ôter l'obscurité qui enveloppe depuis
long-temps cette question. Il me paraît qu'elle en
vaut la peine, et qu'elle tient à une théorie assez sûre
et assez curieuse. Voulez-vous vous donner la peine
de voir *Grimaldi*, page 312, et *Barrou*, *ad finem
lectionum*? Vous trouverez la chose très-obscurément
énoncée dans *Barrou*, et très-clairement dans *Grimaldi* ;
mais de raison, ni l'un ni l'autre n'en donne. Voici
le fait :

Prenez un miroir concave ; tenez votre montre
dans une main, à la distance d'un demi-pied du
miroir ; reculez ensuite petit à petit le miroir de votre
œil : plus vous le reculez, plus votre montre vous
paraît près, jusqu'à ce qu'enfin elle semble être sur la

1736.

— surface du miroir d'une manière très-confuse ; reculez
1736. encore un peu plus, vous ne voyez plus rien du tout.

Or, lorsque vous voyez ainsi l'objet de très-près, vous devriez le voir très-loin, par la règle de catoptrique, qui vous dit que vous verrez l'objet au point d'intersection de la perpendicule d'incidence et du rayon réfléchi. Ce point d'intersection est très-loin derrière votre œil, et malgré cela l'objet vous semble très-près. J'aurai bien de la peine à faire ma figure, car je suis très-mal-adroit.



Le rayon parti de l'objet A fait un angle d'incidence sur la droite infiniment petite de la courbe du miroir ; l'angle de réflexion B lui est égal. Le rayon réfléchi est B, e; le cathète est la ligne pointillée ; l'intersection de cette ligne et du rayon réfléchi est

en D : donc je dois voir l'objet en D ; mais je le vois
en f, en g, quand mon œil est placé à peu-près en h. —
Voilà, encore un coup, ce que nul opticien n'a éclairci.

1736.

L'évêque de Cloine, savant anglais, est le seul que je sache qui ait porté la lumière dans ce petit coin de ténèbres. Il me semble qu'il prouve très-bien que nous ne connaissons point les distances ni les grandeurs par les angles, c'est-à-dire, que ces angles ne sont point une cause immédiate du *jugement prompt* que nous portons des distances et des grandeurs, comme les configurations des parties des corps sont une cause immédiate des faveurs que nous sentons, et la dureté, cause immédiate du sentiment de résistance que nous éprouvons, &c. (*)

Dans le cas présent, nous jugeons l'objet très-près, non à cause de ce *point d'intersection* qui n'en pourrait rendre raison, mais parce qu'en effet ce point d'intersection étant très-éloigné, l'objet en doit paraître confus. Mais comme nous sommes accoutumés à voir confusément un objet qui est trop près de nos yeux, l'objet, en cette expérience, devant paraître et paraissant confus, nous le jugeons à l'instant très-près.

Mais un homme qui aurait la vue si mauvaise qu'il ne pourrait absolument voir qu'à un doigt de ses yeux, verrait très-loin (dans cette même expérience) cet objet que le miroir concave représente très-près aux yeux ordinaires.

C'est donc en cela l'expérience qui fait tout. De là mon anglais conclut que nous ne pouvons apercevoir en aucune façon les distances ; nous ne pouvons

(*) Voyez les lettres à M. Pitot, année 1731.

— 1736. les apercevoir par elles-mêmes ; nous ne le pouvons par les angles optiques, puisque ces angles sont en défaut dans plusieurs cas. Et non - seulement les distances , mais aussi les grandeurs , les situations des objets ne font point fenties au moyen de ces angles : car si ces angles produisaient ces effets , ils les auraient produits dans l'aveugle-né à qui M. *Chefelden* abaissa les cataractes. Cet aveugle-né avait quinze ans quand *Chefelden* lui donna la vue ; il fut long - temps fans pouvoir distinguer si les objets étaient à un pas ou à une lieue de lui , s'ils étaient grands ou petits , &c. Cet aveugle semble décider la question ; mais j'ai bien peur moi-même d'être ici l'aveugle. En ce cas , vous ferez mon *Chefelden* , et je vous écris , *Domine, ut videam.*

Est-il vrai que le son se réfracte de l'air dans l'eau , et cela en même proportion que la lumière ? D'où l'a-t-on pu savoir ? Il n'y a que les poisssons qui puissent nous le dire , et ils passent pour être sourds et muets. Je vous demande un petit mot sur cela.

Il court , à ce que l'on me mande , une épître sur la philosophie de *Newton* ; j'ai peur qu'elle ne soit très - informe ; souffrez que je vous en envoye une copie exacte. Je souhaiterais que ce petit ouvrage pût prouver que la physique et la poësie ne sont point incompatibles.

Je vous supplie de vouloir bien me dire , dans votre réponse , pourquoi la lumière est , selon *Musschembroeck* , dix minutes à traverser le grand orbe annuel , et arrive cependant en sept minutes ou environ du soleil à nous. N'a - t - il pas pris dix minutes pour environ quatorze minutes ? *Ignosce et doce.*

LETTRE

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 décembre.

UNE comédie; après une comédie, de la géométrie; après la géométrie, la philosophie de *Newton*; au milieu de tout cela, des maladies; et avec les maladies, des persécutions plus cruelles que la fièvre: voilà, mon cher ami, *semper amate, semper honorate*, ce qui m'a empêché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou travailler, ou souffrir, a été, sans discontinuer, ma destinée. Nous avons envoyé les vers sur *Newton* au philosophe *Formont*, et j'envoie au délicat, au charmant *Cideville*, l'Enfant prodigue. Ce n'est pas que vous ne soyiez philosophe, et que M. de *Formont* ne soit homme de belles-lettres; il vous a fait part de notre Newtonique, et vous lui communiquerez notre Enfant. Je me fais un plaisir d'autant plus sensible de vous l'envoyer, que c'est encore un secret pour le public. On doute que cet Enfant soit de moi, mais je n'ai point pour vous de secrets de famille; vous jugerez s'il a un peu l'air de son père.

J'ai fait cet Enfant pour répondre à une partie des impertinentes épîtres de *Rousseau*, où cet auteur des Aïeux chimériques et des plus mauvaises pièces de théâtre que nous ayons, ose donner des règles sur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très-bien réunir l'intéressant

1736. et le plaisant. Le pauvre homme n'a jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchans ne sont jamais ni gais ni tendres.

Ce petit essai m'a assez réussi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, et n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'Argental le manuscrit; il vous le fera tenir.

M. et mademoiselle *Linant* vous assurent de leurs respects, et ils auraient dû vous parler toujours sur ce ton; je crois qu'ils font l'un et l'autre dans la seule maison et dans la seule place où ils pussent être. L'extrême paresse de corps et d'esprit est l'apanage de cette famille. Avec cela on meurt par-tout de faim; c'est un talent sûr pour manquer de tout. Vous riez apparemment quand vous lui conseillez de faire des tragédies. Il y a quatre ans que vous devez vous apercevoir qu'il n'est bon qu'à faire du chyle. Il a de l'esprit, mais un esprit inutile à lui et aux autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour le frère et la sœur, mais je ne m'aveugle pas en leur faisant du bien; et je vois *Linant* de trop près pour ne vous pas assurer qu'il ne fera jamais rien.

Eh bien, mon cher ami, vous coupez donc des forêts, vous abatsez ces arbres que vous avez incrustés de *C* et de toutes les autres lettres de l'alphabet, car vous avez mêlé plus d'un chiffre avec le vôtre: tantôt c'est *Chloé*, tantôt c'est *Lycoris* ou *Glycère* qui a eu le cœur de l'*Horace* de Rouen. Vous songez donc maintenant à vous arrondir. Mais quand vous aurez fait tous vos contrats, et que vous ferez las de votre maîtresse, il faut venir voir l'héroïne et le palais de

Cirey ; nous cacherons les compas et les quarts de cercle, et nous vous offrirons des fleurs. — 1736.

P. S. Je vous ai parlé de persécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que le Mondain a été traité d'ouvrage scandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût osé prendre ce misérable prétexte pour m'accabler encore ? Dans quel siècle vivons-nous ! et après quel siècle ! faire à un homme un crime d'avoir dit qu'*Adam* avait les ongles longs, traiter cela féroûsement d'hérésie ! Je vous avoue que je suis outré, et qu'il faut que l'amitié soit bien puissante sur mon cœur pour que je n'aille pas chercher plus loin une retraite, à l'exemple des *Descartes* et des *Bayle*. Jamais l'hypocrisie n'a plus infecté les Espagnols et les Italiens. Il s'est élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte ; et pourquoi ? parce que j'ai fait la *Henriade*, *Charles XII*, *Alzire*, &c. ; parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaisir à mes compatriotes.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

1736.

LETTRE CCXXI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Ce 9 décembre.

Il est certain que c'est M. le président *Dupuy* qui a distribué des copies du *Mondain* dans le monde, et qui pis est, des copies très-défigurées. La pièce, tout innocente qu'elle est, n'était pas faite assurément pour être publique. Vous savez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de société qui sont, comme les parades du prince *Charles* et du duc de *Nevers*, supportables à huis clos. Il y a dix ans que je refuse constamment de laisser prendre copie d'une seule page du poème de la Pucelle, poème cependant plus mesuré que l'*Arioste*, quoique peut-être aussi gai. Enfin, malgré le soin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfans dans la maison, ils se sont mis quelquefois à courir les rues. Le *Mondain* a été plus libertin qu'un autre. Le président *Dupuy* dit qu'il le tenait de l'évêque de Luçon, lequel prélat, par parenthèse, n'était pas encore assez mondain, puisqu'il a eu le malheur d'amasser douze mille inutiles louis dont il eût pu, de son vivant, acheter douze mille plaisirs.

Venons au fait. Il est tout naturel et tout simple que vous ayez communiqué ce *Mondain* de *Voltaire*, à cet autre mondain d'évêque. Je suis fâché seulement qu'on ait mis dans la copie :

Les parfums les plus doux
Rendent sa peau *douce*, fraîche et polie.

1736.

Il fallait mettre :

Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.

Voilà sans doute le plus grand grief. Rien ne peut arriver de pis à un poète qu'un vers estropié.

Le second grief est qu'on ait pu avoir la mauvaise foi, et j'ose dire la lâche cruauté de chercher à m'inquiéter pour quelque chose d'aussi simple, pour un badinage plein de naïveté et d'innocence. Cet acharnement à troubler le repos de ma vie, sur des prétextes aussi misérables, ne peut venir que d'un dessein formé de m'accabler et de me chasser de ma patrie. J'avais déjà quitté Paris pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus respectable a conduit dans la retraite des personnes qui connaissent le fond de mon cœur, et qui ont renoncé au monde pour vivre en paix avec un honnête homme dont les mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une persécution. S'il faut que je m'arrache encore à cette solitude, et que j'aille dans les pays étrangers, il m'en coûtera, sans doute, mais il faudra bien s'y résoudre ; et les mêmes personnes qui daignent s'attacher à moi, aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs, que menacé ici.

Monsieur le prince royal de Prusse m'a écrit depuis long-temps, en des termes qui me font rougir, pour m'engager à venir à sa cour. On m'a offert une place

— 1736. — auprès de l'héritier d'une vaste monarchie , avec dix mille livres d'appointemens ; on m'a offert des choses très-flatteuses en Angleterre. Vous devinez aisément que je n'ai été tenté de rien , et que si je suis obligé de quitter la France , ce ne fera pas pour aller servir des princes.

Je voudrais seulement savoir , une bonne fois pour toutes , quelle est l'intention du ministère , et si , parmi mes ennemis , il n'y en a point d'assez cruel pour avoir juré de me perfécuter sans relâche. Ces ennemis au reste , je ne les connais pas ; je n'ai jamais offendré personne ; ils m'accablent gratuitement.

*Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.*

Je demande uniquement d'être au fait , de bien savoir ce qu'on veut , de n'être pas toujours dans la crainte , de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée , et par vous - même et par vos amis , de savoir précisément les intentions. M. le bailli de *Froulai* , M. de *Biffi* peuvent s'unir avec vous. Je vous devrai tout , si je vous dois au moins la connaissance de ce qu'on veut. Voilà la grâce que vous demandez celui qui vous a aimé dès votre enfance , qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour , et qui vous aime avec d'autant plus de tendresse que vous avez passé toutes ses espérances.

Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être , et à la cour et en amour. Vous êtes né pour plaire , même à vos rivaux. Je serai consolé de tout ce qu'on me fait souffrir , si j'apprends au moins que la fortune

continue à vous rendre justice. Comptez qu'il n'y a —
pas deux personnes que votre bonheur intéresse plus 1736.
que moi.

Permettez-moi de présenter mes respects à mademoiselle de *Treffan* et à madame de *Genlis*. Vous m'écriviez :

Formosam resonare doces Amaryllida sylvas,

faudra-t-il que je réponde,

Nos patriam fugimus !

Adieu, *Pollion*; adieu *Tibulle*. On me traite comme *Bavius*.

LETTRE CCXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, 10 décembre.

J'ATTENDS avec bien de l'impatience, Monsieur, le nouvel ouvrage que vous m'avez annoncé. J'y trouverai sûrement ces vérités courageuses que les autres hommes osent à peine penser. Vous êtes né pour faire bien de l'honneur aux lettres, et j'ose dire à la raison humaine.

L'habitude que vous avez prise de si bonne heure de mettre vos pensées par écrit, est excellente pour fortifier son jugement et ses connaissances. Quand on ne réfléchit que pour soi, et comme en passant, on

— accoutume son esprit à je ne fais quelle mollesse qui
1736. le fait languir à la longue; mais quand on ose, dans
une si grande jeunesse, se recueillir assez pour écrire en
philosophe et penser pour soi et pour le public, on
acquiert bientôt une force de génie qui met au-dessus
des autres hommes. Continuez à faire un si noble
usage du loisir que peut vous laisser l'attachement
respectable qui vous a conduit où vous êtes.

Je crois que j'irai bientôt en Prusse voir un autre
prodige: c'est le Prince royal, qui est à peu-près de votre
âge, et qui pense comme vous. Je compte à mon
retour passer par la Hollande, et avoir l'honneur
de vous y embrasser. Un de mes amis, qui va à
Leyde, et qui doit y passer quelque temps, sera en
attendant, si vous le voulez bien, le lien de notre
correspondance. Il s'appelle de *Révol*; il est sage,
discret et bon ami. Ce sera lui qui vous fera tenir
ma lettre; vous pourrez vous confier à lui en toute
sûreté. Je ne lui ai point dit votre demeure, et vous
resterez le maître de votre secret; je lui ai dit seulement
qu'il pouvait vous écrire chez M. *Prosper*, à la Haie.

Adieu, Monsieur; permettez-moi de présenter mes
respects à la personne qui vous retient où vous êtes.

LETTRE CCXXIII.

1736.

A M. BERGER.

A Cirey, 12 décembre.

JE reçois votre lettre du 8. Je fais partir par cet ordinaire la pièce et la préface, pour être imprimées par le libraire qui en offrira davantage; car je ne veux faire plaisir à aucun de ces messieurs qui sont comme les comédiens, créés par les auteurs, et très-ingrats envers leurs créateurs.

Je suis indigné contre *Prault* de ce qu'il ne m'envoie point le carton du portrait de M. le duc d'*Orléans*, et de ce qu'il ne m'envoie point la préface imprimée, et de ce qu'il a l'impertinence de ne pas répondre exactement à mes lettres. Faites-lui sentir ses torts, et punissez-le en donnant la pièce à un autre.

Vous aurez la Newtonade ou plutôt l'Eucliade. *Thiriot* doit vous la faire voir; mais il faut être un peu philosophe pour aimer cela.

Je vous prie de passer chez l'abbé *Mouffinot*; il y a une très-jolie pendule d'or moulu, dont je veux faire présent à mademoiselle *Quinault* pour ses peines. Voyez si vous voulez avoir la bonté de vous charger de faire ce présent. Vous n'avez pas besoin de cela pour être reçu à merveille; mais ce sera un petit véhicule pour vous faire avoir vos entrées. Il faudra

— 1736. forcer mademoiselle *Quinault* à accepter cette bagatelle. Voilà déjà une petite négociation en attendant mieux.

A l'égard de l'Enfant prodigue , il faut qu'il soit mieux que la Henriade. Je suis honteux de la négligence de *Prault* ; mauvais papier , mauvais caractère , point de table ; cela est honteux.

Vous trouverez la pièce et la préface chez M. d'*Argental* qui vous remettra l'une et l'autre ; ainsi , négociez avec le libraire le moins fripon et le moins ignorant que faire se pourra.

Comment pourrait-on faire pour avoir par écrit le procès de *Castel* et de *Rameau*? Vous êtes un correspondant à qui on peut demander de tout. Envoyez-moi ce procès ; écrivez-moi souvent ; fachez comment va l'Enfant prodigue ; aimez le père , qui vous aime de tout son cœur.

Je déifie M. le chevalier de *Villefort* d'avoir dit , et même d'avoir connu combien on est heureux à Cirey.

Les nuages que les *Rousseau* et les *Desfontaines* veulent éléver , du sein de la fange où ils rampent , ne vont pas jusqu'à moi. Je crache quelquefois sur eux , mais c'est sans y songer.

Adieu.

LETTRE CCXXIV.

1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, décembre.

QUE dites-vous, mon cher abbé, de ce petit *Lamare* qui est venu excroquer de l'argent chez vous par un mensonge, et qui ne m'a pas écrit depuis que j'ai quitté Paris? L'ingratitude me paraît innée dans le genre-humain bien plus que les idées métaphysiques dont parlent *Descartes* et *Mallebranche*. Vous avez raison d'être plus content du jeune *Baculard* à qui vous avez donné de l'argent, que du sieur *Lamare* qui vous en a escamoté, et je vois leurs caractères fort différens; je crois dans l'un encourager la vertu, je ne vois rien dans l'autre. Vous les connaissez, c'est à vous d'en juger.

Si vous avez de l'argent, je vous prie de donner cent francs à M. *Berger*, et si vous ne les avez pas, de vendre vite quelqu'un de mes meubles pour les lui donner, duffiez-vous lui donner cinquante francs une fois, et cinquante livres une autre fois. Ayez la bonté de lui faire ce plaisir; je lui ai une grande obligation de vouloir bien s'adresser à moi. Le plus grand regret que j'aye dans le dérangement où *Demoulin* a mis ma fortune, est d'être si peu utile à des amis tels que M. *Berger*. Il faut fonger à ce qui me reste, oublier ce que j'ai perdu, et tâcher d'arranger mes petites affaires de façon que je puisse

— paffer ma vie à être un peu utile à moi et à ceux que
1736. j'aime.

Si le chevalier de *Mouhi* vient vous voir, dites-lui que je suis prêt à lui faire tous les plaisirs qui dépendront de moi; mais ne vous engagez pas, et même ne lui donnez pas de parole trop positive.

Depuis huit jours je suis sur le point de partir pour aller voir le prince de Prusse, qui m'a fait l'honneur de m'écrire souvent pour m'inviter d'aller à sa cour paffer quelque temps. Je vous embrasse, mon cher chanoine, et vous aimerai toujours bien sincèrement, même après avoir vu le prince royal de Prusse.

LETTRE CCXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 20 décembre.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre du 10 décembre, et depuis ce temps une heureuse occasion a fait parvenir jusqu'à moi votre livre de philosophie. Mes louanges vous feront fort inutiles : je suis un juge bien corrompu. Je pense absolument comme vous presque sur tout. Si l'intérêt de mon opinion ne me rendait pas un peu suspect, je vous dirais : *Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.* Mais je ne veux pas vous louer, je ne veux que vous remercier. Oui, je vous rends grâces, au nom de tous les gens qui pensent, au nom de la nature humaine qui réside dans eux seuls, des vérités courageuses

que vous dites : *Vos exæquat victoria cælo.* Je vous trouve l'esprit de *Bayle* et le style de *Montagne*. Votre livre doit avoir un très-grand succès, et les écrits de la superstition et de l'hypocrisie ne serviront qu'à votre gloire. Mon Dieu, que votre *indepair* m'a réjoui ! et que cela donne un bon ridicule à l'indéfini ! mais qu'il y a de choses qui m'ont plu ! et que j'ai envie de vous voir pour vous le dire ! Vous devez mener une vie très-heureuse : vous vivez avec les belles-lettres, la philosophie, tous les arts. Je vous fais bien mes complimens sur tout cela.

Qu'il me soit permis de profiter de votre exemple, et d'être un peu philosophe à mon tour. Je vous envoie une épître à madame la marquise du *Châtelet*, épître qui est, ce me semble, dans un autre goût que celles de *Rousseau*. N'est-ce pas un peu rappeler l'art des vers à son origine que de faire parler à *Apollon* le langage de la philosophie ? Je voudrais bien n'avoir consacré mon temps qu'à des choses aussi dignes de la curiosité des hommes raisonnables. Je suis furtout très-affligé d'être obligé quelquefois de perdre des heures précieuses à repousser les indignes attaques de *Rousseau* et de *Desfontaines*. La jaloufie a fait le premier mon ennemi, l'autre ne l'est devenu que par excès d'ingratitude. Ce qui me console et me justifie, c'est que mes ennemis sont les vôtres.

1736.

1736.

LETTRE CCXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce dimanche, à quatre heures du matin, décembre.

VOTRE amie a été d'abord bien étonnée quand elle a appris qu'un ouvrage aussi innocent que le Mondain avait servi de prétexte à quelques-uns de mes ennemis ; mais son étonnement s'est tourné dans la plus grande confusion et dans l'horreur la plus vive, à la nouvelle qu'on voulait me persécuter sur ce misérable prétexte. Sa juste douleur l'a emporté sur la résolution de passer avec moi sa vie. Elle n'a pu souffrir que je restasse plus long-temps dans un pays où je suis traité si inhumainement. Nous venons de partir de Cirey ; nous sommes à quatre heures du matin à Vassy où je dois prendre des chevaux de poste. Mais, mon véritable, mon tendre et respectable ami, quand je vois arriver le moment où il faut se séparer pour jamais de quelqu'un qui a fait tout pour moi, qui a quitté pour moi Paris, tous ses amis et tous les agréments de la vie, quelqu'un que j'adore et que je dois adorer, vous sentez bien ce que j'éprouve ; l'état est horrible. Je partirais avec une joie inexprimable ; j'irais voir le prince de Prusse, qui m'écrit souvent pour me prier d'aller à sa cour ; je mettrais entre l'envie et moi un assez grand espace pour n'en être plus troublé ; je vivrais dans les pays étrangers, en français qui respectera toujours son

pays ; je ferais libre et je n'abuserais point de ma liberté ; je ferais le plus heureux homme du monde : mais votre amie (*) est devant moi qui fond en larmes. Mon cœur est percé. Faudra - t - il la laisser retourner seule dans un château qu'elle n'a bâti que pour moi , et me priver de ma vie , parce que j'ai des ennemis à Paris ? Je suspends, dans mon désespoir, mes résolutions ; j'attendrai encore que vous m'ayez instruit de l'excès de fureur où l'on peut se porter contre moi.

1736.

C'est bien assurément réunir l'absurdité de l'âge d'or , et la barbarie du siècle de fer , que de me menacer pour un tel ouvrage. Il faut donc qu'on l'ait falsifié. Enfin , je ne fais que croire. Tout ce que je fais , c'est que je voudrais être ignoré de toute la terre , et n'être connu que de vous et de votre amie. Elle était déterminée à neuf heures du soir à me laisser partir ; mais moi je vous dis , à quatre heures du matin , à présent de concert avec elle , faites tout ce que vous croyez convenable. Si vous jugez l'orage trop fort , mandez - le - nous à l'adresse ordinaire , et j'acheverai ma route ; si vous le croyez calme véritablement , je resterai. Mais quelle vie affreuse ! Etre éternellement bourrelé par la crainte de perdre , sans forme de procès , sa liberté sur le moindre rapport ! j'aimerais mieux la mort. Enfin , je m'en rapporte à vous : voyez ce que je dois faire. Je suis épuisé de lassitude , accablé de chagrin et de maladie. Adieu ; je vous embrasse mille fois , vous et votre aimable frère.

(*) Madame la marquise du Châtelet.

— Pourquoi mademoiselle *Quinault* ne m'aime-t-elle
1736. pas assez pour daigner recevoir un colifichet de ma
part?

LETTRE CCXXVII.

A MADAME

DE CHAMPSBONIN.

De Givet, décembre.

MONSIEUR de *Champonin*, Madame, a un cœur fait comme le vôtre; il vient de m'en donner une preuve bien sensible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand service à la plus adorable personne du monde; vous la consolerez, vous resterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus besoin encore de consolation; j'ai perdu mille fois davantage, vous le favez; vous êtes témoin de tout ce que son cœur et son esprit valent; c'est la plus belle ame qui soit jamais sortie des mains de la nature: voilà ce que je suis forcé de quitter. Parlez-lui de moi, je n'ai pas besoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs, s'ils avaient pu ne se pas unir eux-mêmes. Hélas! vous partagez nos douleurs! non, ne les partagez pas, vous feriez trop à plaindre. Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant. Comptez sur moi comme sur vous-même. Je vous remercie encore une fois de la marque d'amitié que vient de me donner M. de *Champonin*.

LETTRE

LETTRE CCXXVIII.

1736.

A M. DE S'GRAVES ENDE.

VOUS vous souvenez, Monsieur, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon séjour en Hollande (27). Vous savez si nos prétendues disputes sur le spinofisme et sur des matières de religion ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge que vous avez daigné le réfuter publiquement; mais la calomnie a pénétré jusqu'à la cour de France, et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, et le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au cardinal de *Fleuri*. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture que dans votre pays je me contenterais de mépriser, à votre exemple.

Souffrez donc, aimable et respectable philosophe, que je vous supplie très-inflammément de m'aider à faire connaître la vérité. Je n'ai point encore écrit au cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante que celle d'un homme qui fait son apologie, mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, et je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Ecrivez au

(27) Rousseau avait publié que M. de Voltaire avait prêché l'athéïsme à Leyde, où M. s'Gravesende était professeur de philosophie.

1736. cardinal ; deux mots et votre nom feront beaucoup, je vous en réponds : il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, et je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde, l'amitié seule m'en a arraché. En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite estime.

LETTRE CCXXIX.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 17 janvier.

1737. **I**l est vrai, mon cher ami, que j'ai été très-malade, mais la vivacité de mon tempérament me tient lieu de force ; ce sont des refforts délicats qui me mettent au tombeau, et qui m'en retirent bien vite. Je suis venu à Leyde consulter le docteur *Boërhaave* sur ma santé, et *s'Gravesende* sur la philosophie de *Newton*. Le Prince royal me remplit tous les jours d'admiration et de reconnaissance ; il daigne m'écrire comme à son ami ; il fait pour moi des vers français tels qu'on en faisait à Versailles dans le temps du bon goût et des plaisirs. C'est dommage qu'un pareil prince n'ait point de rivaux. Je ne manque pas de lui glisser quelques mots de vous dans toutes mes

lettres. Si ma tendre amitié pour vous vous peut être utile, ne ferai-je pas trop heureux ? Je ne vis que pour l'amitié ; c'est elle qui m'a retenu à Cirey si long-temps ; c'est elle qui m'y ramènera si je retourne en France. Le Prince royal m'a envoyé le comte *Bork*, ambassadeur du roi de Prusse en Angleterre, pour m'offrir sa maison à Londres, en cas que je voulusse y aller, comme le bruit en a couru : je suis d'ailleurs traité ici beaucoup mieux que je ne mérite. Le libraire *Ledet*, qui a gagné quelque chose à débiter mes faibles ouvrages, et qui en fait actuellement une magnifique édition, a plus de reconnaissance que les libraires de Paris n'ont d'ingratitude. Il m'a forcé de loger chez lui, quand je viens à Amsterdam voir comment va la Philosophie newtonienne. Il s'est avisé de prendre pour enseigne la tête de votre ami *Voltaire*. La modestie qu'il faut avoir défend à ma sincérité de vous dire l'excès de considération qu'on a ici pour moi.

Je ne fais quelle gazette impertinente, misérable écho des misérables nouvelles à la main de Paris, s'était avisé de dire que je m'étais retiré dans les pays étrangers pour écrire plus librement. Je démens cette imposture en déclarant, dans la gazette d'Amsterdam, que je désavoue tout ce qu'on fait courir sous mon nom, soit en France, soit dans les pays étrangers, et que je n'avoue rien que ce qui aura ou un privilége ou une permission connue. Je confondrai mes ennemis en ne leur donnant aucune prise, et j'aurai la consolation qu'il faudra toujours mentir pour me nuire.

J'ai trouvé ici le gouvernement de France en très-

— grande réputation ; et ce qui m'a charmé, c'est que
1737. les Hollandais font plus jaloux de notre compagnie
des Indes que *Rousseau* ne l'est de moi. J'ai vu
aujourd'hui des négocians qui ont acheté, à la der-
nière vente de Nantes, ce qui leur manquait à
Amsterdam. Voilà de ces choses dont *Pollion* peut
faire usage auprès du ministre dans l'occasion ; mais,
comme je fais plus de cas d'un bon vers que du négoce
et de la politique, tâchez donc de me marquer ce
que vous trouvez de si négligé dans les vers dont
vous me parlez. Je suis aussi sévère que vous pour
le moins ; et dans les intervalles que me laisse la
philosophie, je corrige toutes les pièces de poësie
que j'ai faites, depuis Oedipe jusqu'au Temple
de l'Amitié. Il y en aura quelques-unes qui vous
seront adressées ; ce seront celles dont j'aurai plus
de foin.

LETTRE CCCXXX.

1737.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde, 20 janvier.

Si les Lettres juives me plaisent, mon cher *Isaac* ! si j'en suis charmé ! Ne vous l'ai-je pas écrit trente fois ? Elles sont agréables et instructives, elles respirent l'humanité et la liberté. Je soutiens que c'est rendre un très-grand service au public que de lui donner, deux fois par semaine, de si excellens préservatifs. J'aime passionnément les Lettres et l'auteur ; je voudrais pouvoir contribuer à son bonheur ; j'irai l'embrasser incessamment. Je suis bien fâché de l'avoir vu si peu, et je veux du mal à *Newton* qui s'est fait mon tyran, et qui m'empêche d'aller jouir de la conversation aimable de M. *Boyer*. (*)

J'irai, j'irai sans doute. J'ai été obligé d'aller à Amsterdam pour l'impression de mes guenilles ; j'y ai vu M. *Prévoft* qui vous aime de tout son cœur : je le crois bien, et j'en fais tout autant. Je n'ai osé avilir votre main à faire un dessin de vignette ; mais vous ennobliriez la vignette, et votre main ne ferait point avilie.

Je vous enverrai l'épître du fils d'un bourgmestre sur la politesse hollandaise, et je vous prierai de lui donner une petite place dans vos juiveries.

(*) Nom de famille du marquis d'*Argens*.

Adieu, Monsieur ; je vous embrasse tendrement.
1737. J'espère encore une fois venir jouer quelque rôle dans vos pièces. Je présente mes respects à mademoiselle *le Couveur d'Utrecht* (*); vous faites tous deux une charmante synagogue , car synagogue signifie assemblage.

P. S. Ma foi , je suis enchanté que vous ayez reçu des nouvelles qui vous plaisent. Si j'avais un fils comme vous , et qu'il se fit turc , je me ferais turc et j'irais vivre avec lui et servir sa maîtresse. Malheur aux Nazaréens qui ne pensent pas ainsi.

Je vous renvoie la politesse hollandaise : faites-en usage le plutôt que vous pourrez. Voilà le canevas ; vous prendrez de vos couleurs , vous flatterez la nation chez qui vous êtes , et vous punirez l'ennemi de toutes les nations. Je vous embrasse tendrement.

(**) Mademoiselle *Cochois*, comédienne.

LETTRE CCXXXI. 1737.

A M. THIRIOT.

Le 28 janvier.

MON cher ami, il faut s'armer de patience dans cette vie , ettâcher d'être aussi insensible aux traverses, que nos cœurs sont ouverts aux charmes de l'amitié. Ce bon dévot de *Rousseau* fut informé , il y a un mois , que j'avais passé par Bruxelles ; aussitôt sa vertu se ranima pour faire mettre dans trois ou quatre gazettes que je m'en allais en Prusse , parce que j'étais chassé de France ; sa probité a même été jusqu'à écrire et à faire écrire contre moi en Prusse. Voyant que DIEU ne bénissait pas ses pieuses intentions , et que j'étais tranquille à Leyde où je travaillais à la philosophie de *Newton* , il a recouru chrétientement à une autre batterie. Il a semé le bruit que j'étais venu prêcher l'athéisme à Leyde , et que j'en ferais chassé comme *Descartes* ; que j'avais eu une dispute publique avec le professeur *s'Gravesende* sur l'existence de DIEU , &c. Il a fait écrire cette belle nouvelle à Paris par un moine défroqué , qui faisait autrefois un libelle hebdomadaire intitulé le Glaneur. Ce moine est chassé de la Haie , et est caché à Amsterdam. J'ai été bien vite informé de tout cela. Il se fait ici , parmi quelques malheureux réfugiés , un commerce de scandales et de mensonges à la main , qu'ils débitent chaque semaine dans tout le Nord

pour de l'argent. On paye deux, trois cents ; quatre cents florins par an à des nouvellistes obscurs de Paris, qui griffonnent toutes les infamies imaginables, qui forgent des histoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore ; et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Russie. Ces messieurs-là font une engeance à étouffer.

Vous avez à Paris des personnes bien plus charitables, qui composent pour rien des chansons sur leur prochain. On vient de m'en envoyer une où vous, et *Pollion*, et le gentil *Bernard*, et tous vos amis et moi indigne, ne sommes pas trop bien traités ; mais cela ne dérangera ni ma philosophie ni la vôtre, et *Newton* ira son train.

Tranquille au haut des cieux que *Newton* s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Après les consolations de l'amitié et de la philosophie, la plus flatteuse que je reçoive est celle des bontés inexprimables du prince royal de Prusse. J'ai été très-fâché que l'on ait inséré dans les gazettes que je devais aller en Prusse, que le prince m'avait envoyé son portrait, &c. Je regarde ses faveurs comme celles d'une belle femme, il faut les goûter et les taire. Mandez-lui, mon cher ami, que je suis discret, et que je ne me vante point des caresses de ma maîtresse. De mon côté, je ne vous oublie pas quand je lui parle de belles-lettres et de mérite.

Mille respects, je vous prie, à votre Parnasse, à nos loyaux chevaliers. Parlez un peu à M. d'*Argental*

des saintes calomnies du béat *Rousseau*. Adieu; nous ne sommes qu'honnêtes gens, Dieu merci; je vous embrasse.

1737.

LETTRE CCXXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Amsterdam, le 28 janvier.

JE n'ai pu achever la lecture de l'Almanach du diable. Je suis persuadé que *Belzébuth* fera très-fâché qu'on lui impute un si plat ouvrage; il est très-inintelligible; je ne fais si vous y êtes fourré. On dit qu'il y en a deux éditions; je vous les apporterai toutes deux. Il me paraît que ce titre, Almanach du diable, peut fournir une bonne lettre juive. Mon cher *Isaac* dira des choses charmantes sur le ministre *Becker* qui a fait le Monde enchanté pour prouver qu'il n'y a point de diable; sur l'origine du diable, dont il n'est pas dit un mot dans la très-sainte Ecriture; sur son histoire faite en anglais.

Ah! mon cher *Isaac*, mon cher *Isaac*, vous êtes selon mon cœur! Que ne puis-je travailler auprès de vous! que n'êtes-vous à Amsterdam! Je n'attends que le moment d'être débarrassé de mes graveurs, de mes imprimeurs, pour venir vous embrasser. Mais quel tour les révérends ont-ils voulu vous jouer! *Ah! traditori!*

Je vous prie de presser la publication de la lettre du petit bourgmestre. Embellissez, enflez cela: le

— canevas doit plaire à ce pays-ci. Il est bon d'avoir
 1737. les bourgmestres pour foi, si on a les jésuites contre.

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.

Mon cher *Isaac*, je vous aime tendrement. Je viens de lire le numéro où il est parlé de *Jacques Clément* et des précepteurs de *Ravaillac*. Vous êtes plus hardi qu'*Henri IV*; il craignait les jésuites.

LETTRE CCXXXII.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 4 février.

JAIS fait ce que j'ai pu, mon cher ami, pour les manes de ce M. de *la Creuse* qui s'est tué comme *Brutus*, *Cassius*, *Caton*, *Othon*, pour avoir perdu une commission de tabac; mais je ne fais si mes représentations fourdines en faveur de cette ame romaine ou anglaise réussiront.

Vous n'avez pas relu apparemment le manuscrit de l'Enfant prodigue; vous y reprenez toutes les fautes qui n'y sont plus. Vous êtes le contraire des amans qui trouvent toujours dans leurs maîtresses des beautés que personne n'y trouve plus qu'eux. Il est bon d'être sévère, mais il faut être exact, et ne plus voir ce que j'ai ôté.

Je crois que le fond de cette comédie fera toujours intéressant. Si quelque plaisanterie vient se présenter

à moi pour égayer le sujet, je la prendrai ; mais pour les mœurs et la tendresse, mon ame en a un magasin tout plein.

1737.

Mes récréations font ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres, et mon occupation sérieuse d'étudier *Newton* et de tâcher de réduire ce géant-là à la mesure des nains mes confrères. Je mets *Briarée* en miniature. La grande affaire est que les traits soient ressemblans. J'ai entrepris une besogne bien difficile; ma santé n'en est pas meilleure; il arrivera peut-être que je la perdrai entièrement, et que mon ouvrage ne réussira point; mais il ne faut jamais se décourager. Je prétends que *Polymnie* entendra toute cette philosophie, comme elle exécute une sonate. Vous me direz si cela est clair. Je vous en ferai tenir quelques feuilles; vous les jetterez au feu si vous avez trop souffré la veille, et si vous n'êtes pas en état de lire.

Je suis enchanté que ma nièce lise *Locke*. Je suis comme un vieux bon homme de père qui pleure de joie de ce que ses enfans se tournent au bien. Dieu soit béni de ce que je fais des prosélytes dans ma famille.

J'en suis pas fâché des calomnies que saint *Rousseau* a débitées sur mon compte. Elles étaient si grossières qu'il fallait bien qu'elles retombassent sur lui. Ce bon dévot sera le patron des calomniateurs. Il avait publié par-tout que j'avais eu une belle querelle avec *s'Gravesende*, au sujet de l'existence de DIEU. Cela a indigné M. *s'Gravesende* et tout le monde. Oh, pour le coup, je défie ici la calomnie. Je passe ma vie à voir des expériences de physique, à étudier. Je souffre tous mes maux patiemment, presque toujours

1737. dans la solitude. Pour peu que je veuille de société, je trouve ici plus d'accueil qu'on ne m'en a jamais fait en France; on m'y fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je persiste dans le dessein de ne point répondre aux *Desfontaines*. Je tâche de mettre mes ouvrages hors de portée des griffes de la censure.

Mon cher ami, je vous fais là un long détail de petites choses; pardon. Faites mes complimens aux preux chevaliers, au Parnasse, à *Pollion*, à *Polymnie*, à *Varron-Dubos* et à *Colbert-Melon*. Eh bien, *Castor* et *Pollux* font donc sous l'autre hémisphère jusqu'à l'année prochaine? Mais ceux que vous me dites qui ont payé d'ingratitude les bienfaits de *Pollion*, devraient être dans les enfers à tout jamais. Votre ame tendre et reconnaissante doit trouver ce crime horrible. Ecrivez à *Emilie*; elle est bien au-dessus encore de tout ce que vous me dites d'elle. Adieu; que *Berger* m'écrive donc, il m'oublie.

LETTRE CCXXXIV.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 14 février.

JE reçois votre lettre du 7 février, mon cher ami. Je pars incessamment pour achever à Cambridge mon petit cours de newtonisme; j'en reviendrai au mois de juin, et je veux qu'au mois de septembre vous et les vôtres foyez newtoniens. Si mon ouvrage n'est

pas aussi clair qu'une fable de *la Fontaine*, il faut — le jeter au feu. A quoi bon être philosophe, si on ^{1737.} n'est pas entendu des gens d'esprit?

J'ai vu l'ode de *Rousseau*; elle n'est pas plus mauvaise que ses trois épîtres.

Solve senescentem maturè sanus equum, ...

Apollon lui a ôté le talent de la poësie, comme on dégrade un prêtre avant de le livrer au bras séculier. J'ai appris dans ce pays-ci des traits de son hypocrisie, à mettre dans le *Tartuffe*. C'était un scélérat qui avait le vernis de l'esprit : le vernis s'est en allé, et le coquin est demeuré.

M. d'*Aremberg*, convaincu de ses impostures, et qui pis est ennuyé de lui, ne veut plus le voir. Il est réduit à un juif nommé *Médina*, condamné en Hollande au dernier supplice. Il passe chez lui sa journée au sortir de la messe. Il communie, il calomnie, il ennuie ; n'en parlons plus.

Le Prince royal est plus *Titus*, plus *Marc-Aurèle* que jamais.

J'ai écrit aux deux aimables frères. Ce sont les plus aimables amis que j'aye après vous. Je n'ai point vu le nouveau rien de l'ex-jésuite.

1737.

LETTRE CCXXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

Amsterdam, ce 18 février.

Mon cher *Cideville*, j'ai reçu vos lettres où vous faites parler votre cœur avec tant d'esprit. Pardon, mon cher ami, si j'ai tardé si long-temps à vous répondre. Je vais bien haïr la philosophie qui m'a ôté l'exactitude que l'amitié m'avait donnée. Que gagnerai-je à connaître le chemin de la lumière, et la gravitation de Saturne? Ce sont des vérités stériles; un sentiment est mille fois au-dessus. Comptez que cette étude, en m'absorbant pour quelque temps, n'a point pourtant desséché mon cœur; comptez que le compas ne m'a point fait abandonner nos musettes. Il me ferait bien plus doux de chanter avec vous, *lentus in umbrâ, formosam resonare docens Amaryllida sylvas*, que de voyager dans le pays des démonstrations; mais, mon cher ami, il faut donner à son ame toutes les formes possibles. C'est un feu que DIEU nous a confié, nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son ame à toutes les sciences et à tous les sentiments; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. Je veux m'instruire et vous aimer; je veux que vous soyez newtonien, et que vous entendiez cette philosophie comme vous savez aimer.

Je ne fais pas ce qu'on pense à Rouen et à Paris, —
et j'ignore la raifon pour laquelle vous me parlez de
Rousseau. C'est un homme que je méprise infiniment
comme homme, et que je n'ai jamais beaucoup
estimé comme poëte. Il n'a rien de grand ni de tendre ;
il n'a qu'un talent de détail ; c'est un ouvrier, et je
veux un génie. Il faut que vous vous foyez mépris
quand vous m'avez conseillé de le louer, et même de
carefser quelques personnes dont vous croyez qu'on
doit mendier le suffrage. Je ne louerai jamais ce que
je méprise, et je ne ferai jamais ma cour à personne.
Prenez des sentimens plus hauts et plus honorables
pour l'humanité. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il n'y ait
que la France où l'on puisse vivre : c'est un pays fait
pour les jeunes femmes et les voluptueux, c'est le
pays des madrigaux et des pompons ; mais on trouve
ailleurs de la raifon, des talens, &c. *Bayle* ne pouvait
vivre que dans un pays libre : la féve de cet arbre
heureusement transplanté, eût été étouffée dans son
pays natal.

Je fais que par-tout la jalouſie poursuit les arts ; je
connais cette rouille attachée à nos métaux. Le poison
de *Rousseau* m'a été lancé jusqu'ici. Il a écrit que
j'avais eu une dispute fur l'athéïſme avec *s'Gravesende*.
Sa calomnie a été confondue, et ainsi le feront tôt ou
tard toutes celles dont on m'a noirci. Je ne crains
personne, je ne demanderai de faveur à personne, et
je ne déshonorerai jamais le peu de talens que la
nature m'a donné, par aucune flatterie. Un homme
qui pense ainsi mérite votre amitié, autrement j'en
ferais indigne. C'est cette amitié seule qui me fera
retourner en France, si j'y retourne.

— Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur. Mille
 1737. tendres complimens à M. de *Formont* que vous
 voyez, ou à qui vous écrivez.

J'ai lu la pauvre ode de *Rousseau* sur la paix; cela
 est presque aussi mauvais que tous ses derniers
 ouvrages.

LETTRE CCXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Leyde, ce 25 février.

Je ne fais rien de rien. Si vous savez de mes nouvelles, mon respectable et généreux ami, vous me ferez un sensible plaisir de m'en apprendre. Je ne compte point voir cet hiver le Prince de Prusse. Ce sera pour cet été, si en effet je me résous d'y aller; en attendant, je m'occuperaï à l'étude. J'aurai des secours où je suis, et je ne perdrai pas mon temps; on le perd toujours dans une cour. Je sacrifie à présent l'idée d'une tragédie à la physique, à laquelle je me suis remis. *Newton* l'emporte sur ce Prince royal, il l'emportera bien sur des vers alexandrins; mais je vous jure que j'y reviendrai, puisque vous les aimez.

Le genre de vie que je mène est tout-à-fait de mon goût, et me rendrait heureux si je n'étais pas loin d'une personne qui avait daigné faire dépendre son bonheur de vivre avec moi.

Mandez-moi, je vous prie, vos intentions sur

notre

notre Enfant (*). Je n'écris point à mademoiselle —
Quinault; je compte que vous joindrez à toutes vos 1737.
bontés celle de l'assurer de ma tendre reconnaissance.

Si cet Enfant a en effet gagné sa vie, je vous prie de faire en sorte que son pécule me soit envoyé, tous frais faits. C'est une bagatelle; mais il m'est arrivé encore de nouveaux désastres; j'ai fait des pertes dans le chemin.

Souffrez que je joigne ici une lettre pour *Thiriot* le marchand. Adieu; on ne peut être plus pénétré de vos bontés. Adieu, les deux frères que j'aimerai et que je respecterai toute ma vie.

LETTRE CCCXXXVII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

JE vous réitère, mon tendre ami, la prière de ne parler de mes affaires à personne, et surtout de dire que je suis en Angleterre; j'ai pour cela de très-fortes raisons. Il y aurait à moi, dans le moment critique où je me trouve, beaucoup d'imprudence de mettre dans le commerce de *Pinga* une partie forte qui ferait trop long-temps à rentrer. N'y mettons donc que quatre à cinq mille francs pour nous amuser; parcellle somme dans les tableaux, cela vous amusera encore plus. Les billets des fermiers généraux sont à six pour cent; c'est l'emploi le plus sûr de l'argent.

(*) L'Enfant prodigue.

— Amusez-vous encore là-dessus. Achetez des actions ;
 1737. cette marchandise baïssera dans peu , du moins je le pense : c'est encore là un honnête délassement pour un chanoine , et je m'en rapporte entièrement à votre intelligence pour tous ces amusemens.

De plus, mettons entre les mains de M. *Michel*, dont vous connaissez la probité et la fortune , la moitié de notre argent comptant , à raison de cinq pour cent , et pas davantage , ne fût-ce que pour six mois , cela vaudra quelque chose ; en fait d'intérêt il ne faut rien négliger , et dans le placement de son argent se conformer toujours à la loi du prince. Que tout cela , comme mes autres affaires, soit dans un profond secret.

Encore dix-huit francs à d'*Arnaud* et deux Henriades. Je m'aperçois que je vous donne plus d'embarras que tout votre chapitre , mais je ne ferai pas si ingrat.

LETTRE CCXXXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Je suis très-aise , mon cher correspondant , que M. *Berger* me croye en Angleterre. J'y suis pour tout le monde , excepté pour vous. Remettez , je vous prie, cent louis d'or à M. le marquis du *Châtelet* , qui me les rapportera.

A présent , mon cher abbé, voulez-vous que je vous parle franchement ? Il faudrait que vous me

fifiez l'amitié de prendre par an un petit honoraire, — une marque d'amitié. Agissons sans aucune façon. ^{1737.}
Vous aviez une petite rétribution de vos chanoines ; traitez-moi comme un chapitre ; prenez-le double, de votre ami le poète philosophe, de ce que vous donnait votre cloître, sans préjudice du souvenir que j'aurai toujours pour vous. Réglez cela, et aimez-moi.

LETTRE CCXXXIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

L'HOMME qui a le secret du tombac qui se file, n'est pas le seul ; mais je crois qu'on n'en peut filer que très-peu, et qu'il se casse. Sondez cet homme au tombac ; nous pourrions bien le prendre ici, et lui donner une chambre, un laboratoire, la table, et une pension de cent écus. Il serait à portée de faire ses expériences, et d'essayer de faire de l'acier, ce qui est bien plus aisément assurément que de faire de l'or. S'il a le malheur de chercher la pierre philosophale, je ne suis pas surpris que, de fix mille livres de rente, il soit réduit à rien. Un philosophe qui a fix mille livres de rente, a la pierre philosophale. Cette pierre conduit tout naturellement à parler d'affaires d'intérêt.

Voici le certificat que vous demandez. Je vous réitère mes prières pour qu'on écrive sans délai à M. de Guise, à M. de Lereau et autres ; pour que

— vous voyiez M. *Paris Duverney*, et que vous lui fassiez
1737. entendre qu'on me fera grand plaisir de me laisser
jouir de la pension de la reine et de l'argent du trésor
royal, dont j'ai un très-grand besoin, et dont je serai
très-obligé.

Veuillez encore, mon cher abbé, arranger à l'amiable ma rente, mon dû et les arrérages avec l'intendant de M. de *Richelieu*; le tout sans marquer une défiance injuste. Cela devrait être consommé depuis plus d'un mois. Une assurance d'un payement régulier épargnerait à monsieur le Duc des détails désagréables, délivrerait son intendant d'un grand embarras, vous épargnerait à vous, mon cher ami, beaucoup de pas perdus, des corvées fatigantes et infructueuses.

Nous en dirons davantage là-dessus une autre fois, car je crains d'oublier de vous demander une très-bonne machine pneumatique, ce qui est rare à trouver; un bon télescope de réflexion, ce qui pour le moins est aussi rare; les volumes des pièces qui ont été couronnées à l'académie. Ce sont là des choses savantes dont mon esprit peu savant a un besoin très-urgent.

Je n'ai, mon cher abbé, ni le temps ni la force d'être plus long, ni même de vous remercier du chimiste que vous m'avez envoyé. Je ne l'ai encore guère vu qu'à la messe; il aime la solitude: il doit être content. Je ne pourrai travailler avec lui en chimie, que quand un appartement que je batisserai sera achevé; en attendant, il faut que chacun étudie de son côté, et que vous m'aimiez toujours.

1737.

LETTRE CCXL.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

Il y a plaisir, mon cher ami, à vous donner des commissions favorables, tant vous vous en acquitez bien : on ne peut rendre service ni mieux ni plus promptement.

Je viens de faire sur le champ l'expérience que le savant charbonnier, M. *Groffe*, conseille sur le fer. J'en ai pesé un morceau de deux livres, que j'ai fait rougir sur une tuile à l'air ; je l'ai pesé rouge, je l'ai pesé froid, il a toujours été de même poids. J'ai pesé tous ces jours-ci du fer et de la fonte enflammés ; j'en ai pesé depuis deux livres jusqu'à mille livres. Loin de trouver le poids du fer rouge plus grand, je l'ai trouvé plus petit de beaucoup, ce que j'attribue à l'effet de la fournaise prodigieusement ardente, qui aura enlevé quelques particules de fer ; c'est ce que je vous prie de dire au sieur *Groffe* quand vous le verrez ; voyez donc promptement ce gnome, et avec votre *incognito* ordinaire, faites-lui une nouvelle consultation. C'est un homme bien au fait. Sachez donc, 1^o. s'il croit que le feu pèse : 2^o. si les expériences faites par M. *Homberg* et autres, doivent l'emporter à ce sujet sur celle du fer rouge et refroidi qui pèse toujours également. Nous sommes environnés, mon

— 1737. — cher abbé, d'incertitudes dans tous les genres possibles. La moindre vérité donne des peines infinies à trouver.

3°. Demandez-lui si le miroir ardent du Palais royal fait le même effet sur les matières mises dans l'air libre et dans le vide de la machine pneumatique. Il faudrait là-dessus le faire jaser long-temps, lui demander les effets des rayons du soleil dans ce vide sur la poudre à canon, sur le fer, sur les liqueurs, sur les métaux, prendre un petit nota de toutes les réponses de ce savant.

4°. L'interroger si le phosphore de *Boyle*, si le phosphore igné s'allument dans le vide; enfin, s'il a vu de bon naphte de Perse, et s'il est vrai que ce naphte brûle dans l'eau (*). Vous voilà, mon cher abbé,

(*) M. de *Voltaire* s'occupait alors d'un Mémoire sur la nature et les lois de la propagation du feu, qu'il envoya pour concourir au prix de l'académie des sciences, M. *Euler* eut le prix, et l'académie fit une mention honorable du Mémoire de M. de *Voltaire*. Ses expériences sur le poids d'une masse de métal rougie au feu, comparé au poids de la même masse refroidie, ont été répétées par M. de *Buffon*, qui a trouvé que le poids de la masse refroidie était plus petit. Mais un savant physicien anglais a répété récemment cette expérience, et a trouvé le même résultat que M. de *Voltaire*. Il est difficile de faire cette expérience d'une manière concluante; mais la plupart des physiciens sont de l'avis de M. de *Voltaire*.

Quant à l'augmentation du poids des métaux calcinés, ce phénomène observé par *Boyle* est très-réel; mais il ne dépend point de la chaleur actuelle de ces métaux. Ils ne perdent point cette augmentation en refroidissant, mais seulement lorsqu'on les remet dans l'état métallique. Cette augmentation de poids a été long-temps un phénomène inexplicable. Comme les métaux ne se calcinent point dans les vaissaux fermés, plusieurs physiciens avaient soupçonné qu'elle était due à l'air de l'atmosphère qui se combinait dans cette opération avec la terre métallique. Cette conjecture a été vérifiée depuis, et on a trouvé que l'augmentation de poids que les métaux acquièrent par la calcination, est

archi-physicien. Je vous lutine furieusement, car —
j'ajoute encore que le temps me presse. J'abuse excessif-
vement de votre complaisance; mais, en revanche,
je vous aime excessivement.

LETTRE CCXLI.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Le 17 de mai.

Vous m'aviez flatté, Monsieur, l'année passée, que vous voudriez bien donner quelque attention à des Elémens de la philosophie de *Newton*, que j'ai mis par écrit pour me rendre compte à moi-même de mes études, et pour fixer dans mon esprit les faibles connaissances que je peux avoir acquises. Si vous voulez le permettre, je vous ferai tenir mon manuscrit qui n'est qu'un recueil de doutes, et je vous prierai de m'instruire.

Si après cela vous trouvez que le public puisse tirer quelque utilité de l'ouvrage, et que vous vouliez l'abandonner à l'impression, peut-être que la nouveauté et l'envie de voir de près quelques-uns des

due à une combinaison de la terre métallique, non avec l'air de l'atmosphère, mais avec celle des parties constitutantes de cet air, à laquelle les chimistes donnent le nom d'air vital, d'air déphlogistiqué; et dans le temps où M. de Voltaire écrivait ces lettres, la doctrine de *Sthal* était inconnue en France; ainsi l'on ne doit point être étonné qu'il ne s'exprime pas toujours avec l'exactitude que le langage des chimistes a pu acquérir depuis cette époque. *Note de l'A. d. V.*

1737. mystères newtoniens cachés jusqu'ici au gros du monde, pourront procurer au livre un débit qu'il ne mériterait guère sans ce goût de la nouveauté, et surtout sans vos soins. Les libraires le demandent déjà avec assez d'empressement.

Je me flatte qu'un esprit philosophique comme le vôtre ne fera point effarouché de l'attraction. Elle me paraît une nouvelle propriété de la matière. Les effets en sont calculés; et il est de toute impossibilité de reconnaître, pour principe de ces effets, l'impulsion telle que nous en avons l'idée. Enfin, vous en jugerez.

Je vous dirai, pour commencer mon commerce de questions avec vous, qu'ayant vu les expériences de M. *s'Gravesende* sur les chutes et les chocs des corps, j'ai été obligé d'abandonner le système qui fait la quantité de mouvement le produit de la masse par la vitesse; et en gardant pour M. de *Mairan*, et pour son mémoire, une estime infinie, je passe dans le camp opposé, ne pouvant juger d'une cause que par ses effets, et les effets étant toujours le produit de la masse par le carré de la vitesse, dans tous les cas possibles et à tous les momens.

Il y a des idées bien nouvelles (et qui me paraissent vraies) d'un docteur *Barclai*, évêque de Cloine, sur la manière dont nous *voyons*. Vous en lirez une petite ébauche dans ces Elémens; mais je me repens de n'en avoir pas assez dit. Il me paraît surtout qu'il décide très-bien une question d'optique que personne n'a jamais pu résoudre. C'est la raison pour laquelle nous voyons dans un miroir concave les objets tout autrement placés qu'ils ne devraient l'être suivant les lois ordinaires.

Il décide aussi la question du différend entre *Régis* et *Mallebranche*, au sujet du disque du soleil et de la lune qu'on voit toujours plus grands à l'horizon qu'au méridien, quoiqu'ils soient vus à l'horizon sous un plus petit angle. Il me paraît qu'il prouve assez que *Mallebranche* et *Régis* avaient également tort.

1737.

Pour moi qui viens d'observer ces astres à leur lever et à leur coucher avec un large tuyau de carton qui me cachait tout l'horizon, je peux vous assurer que je les ai vus tout aussi grands que quand mes yeux les regardaient sans tube. Tous les assistants en ont jugé comme moi.

Ce n'est donc pas la longue étendue du ciel et de la terre qui me fait paraître ces astres plus grands à leur lever et à leur coucher qu'au méridien, comme le dit *Mallebranche*.

J'ajouterai un article sur ce phénomène et sur celui des miroirs concaves, dans mon livre. En attendant, permettez que je vous consulte sur un fait d'une autre nature, qui me paraît très-important.

M. *Godin*, après le chevalier de *Louville*, assure enfin que l'obliquité de l'écliptique a diminué de près d'une minute depuis l'érection de la méridienne de *Caffini* à Sainte-Pétrone. Il est donc constant que voilà une nouvelle période, une révolution nouvelle qui va changer l'astronomie de face.

Il faut ou que l'équateur s'approche de l'écliptique, ou l'écliptique de l'équateur. Dans les deux cas, tous les méridiens doivent changer peu à peu. Celui de Sainte-Pétrone a donc changé : il est donc midi un peu plutôt qu'il n'était. A-t-on fait sur cela quelques observations? Le système du changement de l'obliquité,

— qui entraîne une si grande révolution , pourrait-il
 1737. subsister sans qu'on se fût aperçu d'une aberration
 sensible dans le mouvement apparent des astres ? Je
 vous prie de me mander quelles nouvelles on fait du
 ciel sur ce point-là.

N'a-t-on point quelques nouvelles aussi sur les
 mesures des degrés vers le pôle ? Je ferai bien attrapé si
 la terre n'était pas un sphéroïde aplati aux deux
 extrémités de l'axe ; mais je crois encore que M. de
Maupertuis trouvera la terre comme il l'a devinée. Il
 est fait pour s'être rencontré avec celui que *Platon*
 appelle l'éternel géomètre.

On ne peut être avec plus d'estime que moi , Monsieur , votre , &c.

LETTRE CCXLII.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Le 20 juin.

Vous devez avoir actuellement , Monsieur , tout
 l'ouvrage (*) sur lequel vous voulez bien donner
 votre avis. J'en ai commencé l'édition en Hollande ,
 et j'ai appris depuis que le gouvernement désirait que
 le livre parût en France , d'une édition de Paris.
 M. d'Argenson fait de quoi il s'agit ; je n'ai osé lui
 écrire sur cette bagatelle. La retraite où je vis ne me

(*) Les Elémens de la philosophie de *Newton*.

permet guère d'avoir aucune correspondance à Paris , —
et surtout d'importuner les gens en place de mes
affaires particulières. Sans cela , il y a long-temps que
j'aurais écrit à M. d'Argenson , avec qui j'ai eu l'hon-
neur d'être élevé , et qui , depuis vingt-cinq ans , m'a
toujours honoré de ses bontés. Je compte qu'il m'a
conservé la même bienveillance.

Je vous supplie , Monsieur , de lui montrer cet
article de ma lettre , quand vous le trouverez dans quel-
que moment de loisir. Vous l'instruirez mieux que je
ne le ferais touchant cet ouvrage. Vous lui direz
qu'ayant commencé l'édition en Hollande , et en
ayant fait présent au libraire qui l'imprime , je n'ai
songé à le faire imprimer en France que depuis que
j'ai su qu'on désirait qu'il y parût avec privilége et
approbation.

Ce livre est attendu ici avec plus de curiosité qu'il
n'en mérite , parce que le public s'empresse de cher-
cher à se moquer de l'auteur de la Henriade devenu
physicien. Mais cette curiosité maligne du public fer-
vira encore à procurer un prompt débit à l'ouvrage ,
bon ou mauvais.

La première grâce que j'ai à vous demander , Mon-
sieur , est de me dire en général ce que vous pensez de
cette philosophie , et de me marquer les fautes que
vous y aurez trouvées. J'ai un instinct qui me fait
aimer le vrai ; mais je n'ai que l'instinct , et vos
lumières le conduiront.

Vous trouvez que je m'explique assez clairement ;
je suis comme les petits ruisseaux ; ils sont transparents
parce qu'ils sont peu profonds. J'ai tâché de présenter
les idées de la manière dont elles sont entrées dans

1737. ma tête. Je me donne bien de la peine pour en épargner à nos Français qui, généralement parlant, voudraient apprendre sans étudier.

Vous trouverez, dans mon manuscrit, quelques anecdotes semées parmi les épines de la physique. Je fais l'histoire de la science dont je parle, et c'est peut-être ce qui fera lu avec le moins de dégoût. Mais le détail des calculs me fatigue et m'embarrasse encore plus qu'il ne rebutera les lecteurs ordinaires. C'est pour ces cruels détails surtout que j'ai recours à votre tête algébrique et infatigable ; la mienne, poétique et malade, est fort empêchée à peser le soleil.

Si madame votre femme est accouchée d'un garçon, je vous en fais mon compliment. Ce fera un honnête homme et un philosophe de plus, car j'espère qu'il vous ressemblera. (*)

Sans aucune cérémonie, je vous prie de compter sur ma reconnaissance autant que sur mon estime et mon amitié ; il serait indigne de la philosophie d'aller barbouiller nos lettres d'un votre très-humble, &c.

P. S. Vous vous moquez du monde de me remercier comme vous faites, et encore plus de parler d'acte par-devant notaire ; je le déchirerais. Votre nom me suffit, et je ne veux point que le nom d'un philosophe soit déshonoré par des obligations en parchemin. S'il n'y avait que des gens comme nous, les gens de justice n'auraient pas beau jeu.

(*) Le fils de M. Pitot est actuellement avocat général de la cour des aides de Montpellier.

LETTRE CCXLIII.

1737.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 22 juin.

J'A I reçu vos lettres , mon cher *Isaac* , comme nos pères recurent les cailles dans le désert ; mais je ne me lasserai pas de vos lettres comme ils se lassèrent de leurs cailles. Souvenez-vous que je vous ai toujours assuré un succès invariable pour les Lettres juives. Comptez que vous vous lasserez plutôt d'en écrire , que le public de les lire et de les désirer.

Je suis très-aise que vous ayez exécuté ce petit projet d'Anecdotes littéraires. Le goût que vous avez pour le bon et pour le vrai ne vous permettra pas de passer sous silence les Visions de *Marie Alacoque* :

Les vers français que *Jésu-Christ* a faits pour cette sainte ; vers qui feraient penser que notre divin Sauveur était un très-mauvais poëte , si on ne savait d'ailleurs que *Languet* , archevêque de Sens , a été le *Pellegrin* qui a fait ces vers de *Jésu-Christ* :

L'impertinence absurde des jésuites qui , dans leur misérable journal , viennent d'affirmer que l'*Essai sur l'homme* , de *Pope* , est un ouvrage diabolique contre la religion chrétienne :

Le style d'un certain père *Regnault* , auteur des Entretiens physiques ; style digne de son ignorance. Ce bon père a la justice d'appeler les admirables découvertes et les démonstrations de *Newton* sur la

— 1737. lumière, *un système*; et ensuite il a la modestie de proposer le sien. Il dit qu'*Hercule était physicien*, et qu'on ne pouvait résister à *un physicien de cette force*. Il examine la question du vide, et il dit ingénierusement : Voyons s'il y a du vide *ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourse*.

C'est-là le style de nos beaux esprits savans, qui ne peuvent imiter que les défauts de *Voiture* et de *Fontenelle*.

Pareilles impertinences dans le père *Castel* qui, dans un livre de mathématiques, pour faire comprendre que le cercle est un composé d'un infini de lignes droites, introduit un ouvrier faisant un talon de souliers, qui dit qu'un cône n'est qu'un pain de sucre, &c. &c.; et que ces notions suffisent pour être bon mathématicien.

Les cabales et les intrigues pour faire réussir de mauvaises pièces, et pour faire croire qu'elles ont réussi, quand elles ont fait bâiller le peu d'auditeurs qu'elles ont eus : témoin l'Ecole des amis, *Childéric*, et tant d'autres qu'on ne peut lire.

Enfin, vous ne manquerez pas de matières. Vous aurez toujours de quoi venger et éclairer le public.

Vous faites fort bien, tandis que vous êtes encore jeune, d'enrichir votre mémoire par la connaissance des langues; et puisque vous faites aux belles-lettres l'honneur de les cultiver, il est bon que vous vous fassiez un fonds d'érudition, qui donnera toujours plus de poids à votre gloire et à vos ouvrages. Tout est également frivole en ce monde; mais il y a des inutilités qui passent pour solides, et ces inutilités-là ne font pas à négliger. Tôt ou tard vous en recueillerez

le fruit, soit que vous restiez dans les pays étrangers, —
soit que vous rentriez dans votre patrie. 1737.

Voici une lettre que j'ai reçue , laquelle doit vous confirmer dans l'idée que vous avez de *Rousseau*. Adieu ; je vous aime autant qu'il est méprisable. Je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CCXLIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

MONSIEUR de *Brézé* est-il bien folide ? Qu'en pensez-vous , mon prudent ami ? Cet article d'intérêt mûrement examiné, prenez vingt mille livres chez M. *Michel*, et donnez-les à M. de *Brézé*, en rentes viagères au denier dix. Cet emploi fera d'autant plus agréable, qu'on sera payé aisément et régulièrement sur ses maisons à Paris. Arrangez cette affaire pour le mieux , et une fois arrangée, si la terre de *Spoy* peut se donner pour cinquante mille livres, nous les trouverons vers le mois d'avril. Nous vendrons des actions , nous emprunterons au denier vingt , cela ne sera difficile ni à vous ni à moi; la vie est courte. *Salomon* dit qu'il faut jouir : je songe à jouir , et pour cela je me sens une grande vocation pour être jardinier , laboureur et vigneron; peut-être même réussirai-je mieux à planter des arbres , à bêcher la terre et à la faire fructifier , qu'à faire des tragédies , de la chimie , des poèmes épiques , et autres sublimes futilités

1737. qui font des ennemis implacables. Donnez l'Enfant prodigue à *Prault*, moyennant cinquante louis d'or, six cent francs tout de suite, et un billet pour les autres six cents livres, payables quand ce malheureux Enfant verra le jour. Cet argent sera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui est un peu de gloire et quelques coups de sifflets.

LETTER CCXLV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 3 novembre.

NO SANT vous écrire par la poste, je me fers de cet homme qui part de Cirey, et qui se charge de ma lettre. Croiriez-vous bien que la plus lâche et la plus infame calomnie qu'un prêtre puisse inventer, a été cause de mon voyage en Hollande? Vous avez été, avec plusieurs honnêtes gens, enveloppé vous-même dans cette calomnie absurde dont vous ne vous doutez pas. Il ne m'est pas permis encore de vous dire ce que c'est. Je vous demande même en grâce, mon cher ami, au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis plus de vingt ans, et qui ne finira qu'avec ma vie, de ne paraître pas seulement soupçonner que vous sachiez qu'il y a eu une calomnie sur notre compte. Ne dites point surtout que vous ayez reçu de lettre de moi; cela est de très-grande conséquence. Il vous paraîtra fans doute surprenant qu'il y ait une pareille inquisition secrète; mais enfin elle existe, et il faut que les honnêtes

honnêtes gens, qui sont toujours les plus faibles, — cèdent aux plus forts. J'avais voulu vous écrire par M. l'abbé du *Refnel*, qui est venu passer un mois à Cirey, et je ne me suis privé de cette consolation que parce qu'il ne devait retourner à Paris qu'après la Saint-Martin. Mon cher *Thiriot*, quand vous saurez de quoi il a été question, vous rirez et vous ferez indigné à l'excès de la méchanceté et du ridicule des hommes. J'ai bien fait de ne vivre que dans la cour d'*Emilie*, et vous faites très-bien de ne vivre que dans celle de *Pollion*.

Je lus, il y a un mois, le petit extrait que mademoiselle *Deshayes* avait fait de l'ouvrage de l'*Euclide-Orphée*, et je dis à madame du *Châtelet*: Je suis sûr qu'avant qu'il soit peu *Pollion* épousera cette muse-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une sorte de mérite peu commun; et cela, joint à tant de talens et de grâces, fait en tout une personne si respectable, qu'il était impossible de ne pas mettre tout son bonheur et toute sa gloire à l'épouser. Que leur bonheur soit public, mon cher ami, et que mes compliments soient bien secrets, je vous en conjure. Je souhaite qu'on se souvienne de moi dans votre temple des muses; je veux être oublié par-tout ailleurs.

Je viens de lire les paroles de *Castor et Pollux*. Ce poème est plein de diamans brillans; cela étincelle de pensées et d'expressions fortes. Il y manque quelque petite chose que nous sentons bien tous, et que l'auteur sent aussi; mais c'est un ouvrage qui doit faire grand honneur à son esprit. Je n'en fais pas le succès; il dépend de la musique, et des fêtes, et des acteurs. Je souhaiterais de voir cet opéra avec vous,

— 1737. — d'en embrasser les auteurs, de souper avec eux et avec vous, mon cher ami, si je pouvais souhaiter quelque chose ; mais mon petit paradis terrestre me retiendra jusqu'à ce que quelque diable m'en chasse.

Vous savez peut-être que le seul vrai prince qu'il y ait en Europe nous a envoyé dans notre Eden un petit ambassadeur (*) qui qualifie de son ami intime, et qui mérite ce titre. Les autres rois n'ont que des courtisans, mais notre prince n'aura que des amis. Nous avons reçu celui-ci comme *Adam* et *Eve* reçoivent l'ange dans le Paradis de *Milton*, à cela près qu'il a fait meilleure chère, et qu'il a eu des fêtes plus galantes. Notre prince devient tous les jours plus étonnant; c'est un prodige de talens et de vraie vertu. Je crains qu'il ne meure. Les hommes ne sont pas faits pour être gouvernés par un tel homme ; ils ne méritent pas d'être heureux.

Il m'envoie quelquefois de gros paquets qui sont six mois en route, et qui probablement arriveraient plutôt s'ils passaient par vos mains. Je voudrais bien que vous fussiez notre unique correspondant. Je me flatte que dans peu il me fera permis d'écrire librement à mes amis. Le nombre ne fera pas grand, et vous serez toujours à la tête.

Vous devriez bien aller voir mes nièces, qui ont perdu leur père. Vous me ferez grand plaisir de leur parler de leur oncle le solitaire (sans témoins s'entend). Il y a là une nièce ainée qui est une élève de *Rameau*, et qui a l'esprit aimable. Je voudrais bien l'avoir auprès de moi, aussi-bien que sa sœur. Vous pourriez

(*) Le baron de Keyserling.

leur en inspirer l'envie ; elles ne se repentiraient pas —
du voyage. 1737.

Mandez-moi donc des nouvelles de votre santé, de vos plaisirs, de tout ce qui vous regarde, et de nos amis que j'embrasse en bonne fortune. Adieu, mon très-cher ami que j'aimerai toujours.

LETTRE CCXLVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Novembre.

VOTRE patience, mon cher abbé, va être mise à une étrange question ; je tremble qu'elle n'en puisse soutenir l'épreuve. J'espère tout de votre amitié. Affaires temporelles, affaires spirituelles, ce sont-là les deux grands sujets du long bavardage que je vais vous faire.

M. de *Lezeau* me doit trois ans ; il faut le presser sans trop l'importuner. Une lettre au prince de *Guise*, cela ne coûte rien et avance les affaires. Les *Villars* et les d'*Auneuil* doivent deux années ; il faut poliment et sagement remontrer à ces messieurs leurs devoirs à l'égard de leurs créanciers ; il faut aussi terminer avec M. de *Richelieu*, et en passer par où l'on voudra. J'aurais de grandes objections à faire sur ce qu'il me propose ; mais j'aime encore mieux une conclusion qu'une objection. Concluez donc, mon cher ami ; je m'en rapporte aveuglément à vos lumières qui me font toujours très-utiles.

— 1737. — *Prault* doit donner cinquante francs à monsieur votre frère. Je le veux ; c'est un petit pot de vin , une bagatelle qui est entrée dans mon marché ; et quand cette bagatelle sera payée , monsieur votre frère grondera de ma part le négligent *Prault* qui , dans les envois des livres que je veux , met toujours des retards qui m'impaticient cruellement ; rien de tout ce qu'il m'expédie , n'arrive à point nommé .

Monsieur votre frère demandera ensuite à ce libraire , ou à tel autre qu'il voudra , un *Puffendorf* , la *Chimie de Boërhaave* la plus complète ; une Lettre sur la divisibilité de la matière , chez *Jombert* ; la Table des trente premiers tomes de l'*Histoire de l'académie des sciences* ; *Mariotte* , de la nature de l'air ; *idem* , du froid et du chaud ; *Boyle* , de *ratione inter ignem et flammam* , difficile à trouver ; c'est l'affaire de monsieur votre frère .

Autres commissions. Deux rames de papier de ministre , autant de papier à lettres , le tout papier d'Hollande ; douze bâtons de cire d'Espagne à l'esprit de vin , une sphère copernicienne , un verre ardent des plus grands , mes estampes du Luxembourg , deux globes avec leurs pieds , deux thermomètres , deux baromètres , les plus longs sont les meilleurs ; deux planches bien graduées , des terrines , des retortes . En fait d'achat , mon ami , qu'on préfère toujours le beau et le bon un peu cher , au médiocre moins coûteux .

Voilà pour le bel esprit qui cherche à s'instruire à la suite des *Fontenelle* , des *Boyle* , des *Boërhaave* et autres savans . Ce qui suit est pour l'homme matériel qui digère fort mal , qui a besoin de faire , à ce qu'on lui

dit, de grands exercices, et qui, outre ce besoin de nécessité, a encore d'autres besoins de société. Je vous prie, en conséquence, de lui faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre, et grandes boucles de diamans pour fouliers, autres boucles à diamans pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence au jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très-bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour secrétaire, quatre paquets de plumes, deux pinces de toilette très-propres, une paire de ciseaux de poche très-bons, deux brosſes à frotter, enfin trois paires de pantoufles bien fourrées; et puis je ne me souviens de rien de plus.

De tout cela on fera un ballot, deux s'il le faut, trois même s'ils sont nécessaires. Votre emballeur est excellent. Envoyez le tout par Joinville, non à mon adresse, car je suis en Angleterre, je vous prie de vous en souvenir, mais à l'adresse de madame de Champbonin.

Tout cela coûte, me direz-vous; et où prendre de l'argent? Où vous voudrez, mon cher abbé; on a des actions, on en fond: il ne faut jamais rien négliger de son plaisir, parce que la vie est courte; je ferai tout à vous pendant cette courte vie.

1737.

LETTRE CCXLVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 6 décembre.

JE vois par votre lettre, mon cher ami, que vous êtes très-peu instruit de la raison qui m'a forcé de me priver pour un temps du commerce de mes amis; mais votre commerce m'est si cher que je ne veux pas hasarder de vous en parler dans une lettre qui peut fort bien être ouverte, malgré toutes mes précautions.

J'ai cru devoir mander au Prince royal la calomnie dont je vous remercie de m'avoir instruit. Vous croyez bien que je ne fais, ni à lui ni à moi, l'outrage de me justifier; je lui dis seulement que votre zèle extrême pour sa personne ne vous a pas permis de me cacher cette horreur, et que les mêmes sentiments m'engagent à l'en avertir. Je crois que c'est un de ces attentats méprisables, un de ces crimes de la canaille, que les rois doivent ignorer. Nous autres philosophes, nous devons penser comme des rois; mais malheureusement la calomnie nous fait plus de mal réel qu'à eux.

Vous deviez bien m'envoyer les vermicules du prince et la réponse. Vous me direz que c'était à moi d'en faire, et que je suis bien impertinent de rester dans le silence quand les favans et les princes s'empressent à rendre hommage à madame de *la Poplinière*.

Mais quoi ! si ma muse échauffée
 Eût loué cet objet charmant,
 Qui réunit si noblement
 Les talens d'Euclide et d'Orphée,
 Ce serait un faible ornement
 Au piédestal de son trophée.
 La louer est un vain emploi ;
 Elle régnera bien sans moi
 Dans ce monde et dans la mémoire ;
 Et l'heureux maître de son cœur,
 Celui qui fait seul son bonheur,
 Pourrait seul augmenter sa gloire.

1737.

A propos de vers, on imprime l'Enfant prodigue un peu différent de la détestable copie qu'ont les comédiens, et que vous avez envoyée (dont j'enrage) au Prince royal.

Je n'ai encore fait que deux actes de Mérope, car j'ai un cabinet de physique qui me tient au cœur. *Pluribus attentus, minor ad singula.*

Je trouve dans Castor et Pollux des traits charmants ; le tout ensemble n'est pas peut-être bien tissu. Il y manque le *molle et amœnum*, et même il y manque de l'intérêt. Mais, après tout, je vous avoue que j'aimerais mieux avoir fait une demi-douzaine de petits morceaux qui sont épars dans cette pièce, qu'un de ces opéra infipides et uniformes. Je trouve encore que les vers n'en sont pas toujours bien lyriques, et je crois que le récitatif a dû beaucoup coûter à notre grand *Rameau*. Je ne songe point à la musique que je n'aye de tendres retours pour Samson. Est-ce qu'on n'entendra jamais à l'opéra :

1737.

Profonds abysses de la terre,
Enfer, ouvre-toi, &c. ?

Mais ne pensons plus aux vanités du monde.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir consolé mes nièces : je ne leur proposais un voyage à Cirey qu'en cas que leurs affaires et les bienféances s'accommo-dassent avec ce voyage. Mais voici une autre négo-ciation qui est assez digne de la bonté de votre cœur et du don de persuader dont DIEU a pourvu votre esprit accord et votre longue physionomie.

Si madame *Pagnon* voulait se charger de marier la cadette à quelque bon gros robin, je me charge-rais de marier l'aînée à un jeune homme de condition, dont la famille entière m'honneure de la plus tendre et de la plus inviolable amitié. Assurément je ne veux pas hasarder de la rendre malheureuse ; elle aurait affaire à une famille qui serait à ses pieds ; elle ferait maîtresse d'un château assez joli qu'on embellirait pour elle. Un bien médiocre la ferait vivre avec beaucoup plus d'abondance que si elle avait quinze mille livres de rente à Paris. Elle passerait une partie de l'année avec madame *du Châtelet* ; elle viendrait à Paris avec nous dans l'occasion : enfin, je serais son père.

C'est, mon cher ami, ce que je lui propose, en cas qu'elle ne trouve pas mieux. Dieu me préserve de prétendre gêner la moindre de ses inclinations : attenter à la liberté de son prochain me paraît un crime contre l'humanité ; c'est le péché contre nature. C'est à votre prudence à sonder ses inclinations. Si, après que vous lui aurez présenté ce parti avec vos

lèvres de persuasion, elle le trouve à son gré, alors —————
qu'elle me laisse faire. Vous pourrez lui insinuer un
peu de dégoût pour la vie médiocre qu'elle mènerait
à Paris, et beaucoup d'envie de s'établir honnêtement.
Ce serait ensuite à elle à ménager tout doucement
l'esprit de ses oncles.

Tout ceci, comme vous le voyez, est l'exposition
de la pièce; mais le dernier acte n'est pas, je crois,
près d'être joué. Je remets l'intrigue entre vos
mains.

Voici un petit mot de lettre pour l'ami Berger.
Adieu, je vous embrasse. Comment donc le gentil
Bernard a-t-il quitté *Pollion* et *Tucca*?

Je reçois dans le moment une lettre de ma nièce,
qui me fait beaucoup de plaisir. Elle n'est pas loin
d'accepter ce que je lui propose, et elle a raison. Vale.

LETTRE C C X L V I I I .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Vous me parlez, mon cher abbé, d'un bon homme de chimiste, et je vous écoute avec plaisir; vous me proposez ensuite de le prendre avec moi, je ne demande pas mieux. Il fera ici d'une liberté entière, pas mal logé, bien nourri, une grande commodité pour cultiver à son aise son talent de chimiste; mais il faudrait qu'il sût dire la messe, et qu'il voulût la dire les dimanches et les fêtes dans la chapelle du

1737. château : cette messe est une condition sans laquelle je ne puis me charger de lui. Je lui donnerai cent écus par an ; mais je ne peux rien faire de plus.

Il faut encore l'instruire qu'on mange très-rarement avec madame la marquise *du Châtelet*, dont les heures de repas ne sont pas trop réglées ; mais il y a la table de M. le comte *du Châtelet* son fils , et d'un précepteur , homme d'esprit , servie régulièrement à midi et à huit heures du foir. M. *du Châtelet* père y mange souvent, et quelquefois nous soupons tous ensemble. D'ailleurs on jouit ici d'une grande liberté. On ne peut lui donner , pour le présent , qu'une chambre avec antichambre. S'il accepte mes propositions , il peut venir et apporter tous ses instrumens de chimie. S'il a besoin d'argent , vous pourrez lui donner un quartier d'avance , à condition qu'il partira sur le champ. S'il tarde à partir , ne tardez pas , mon cher trésorier , à m'envoyer de l'argent par la voie du carrosse. Au lieu de deux cents cinquante louis , envoyez-en hardiment trois cents avec les livres et les bagatelles que j'ai demandés.

Au reste , mon cher ami , je suppose que votre chimiste est un homme sage , puisque vous le proposez : dites-moi son nom , car encore faut-il que je sache comment il s'appelle. S'il fait des thermomètres à la *Farenheit* , il en fera ici , et il rendra service à la physique. Ces thermomètres quadrent-ils avec ceux de *Réaumur* ? Ces instrumens ne conviennent qu'autant qu'ils sonnent la même octave.

LETTRE CCXLIX.

1737.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

JE vous prie, mon cher abbé, de faire chercher une montre à seconde chez *Leroi*, ou chez *Lebon*, ou chez *Tiout*, enfin la meilleure montre, soit d'or, soit d'argent, il n'importe; le prix n'importe pas davantage. Si vous pouvez charger l'honnête savoyard que vous nous avez déjà envoyé ici à cinquante sous par jour, (et que nous récompenserons encore, outre le prix convenu,) de cette montre à répétition, vous l'expédierez tout de suite, et vous ferez là une affaire dont je serai bien satisfait.

D'*Hombre*, que vous connaissez, a fait banqueroute; il me devait quinze cents francs; il vient de faire un contrat avec ses créanciers, que je n'ai point signé. Parlez, je vous prie, à un procureur, et qu'on m'exploite ce drôle dont je suis très-mécontent.

J'ai lu l'épître de *d'Arnaud*; je ne crois pas que cela soit imprimé, ni doive l'être. Dites-lui que ma santé ne me permet d'écrire à personne, mais que je l'aime beaucoup. Retenez-le à dîner quelques-fois chez M. *du Breuil*, je payerai les poulettes très-volontiers; éprouvez son esprit et sa probité, afin que je puisse le placer. — Je vous le répète, mon cher ami, vous avez carte blanche sur tout, et je n'ai jamais que des remercimens à vous faire.

1737.

LETTRE CCL.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

ON m'avait mandé, mon cher ami, que tous les meubles d'*Arouet* avaient été brûlés, et son logement consumé : je vois avec plaisir que cela n'est pas. Ne négligez rien, je vous en conjure, tant auprès de *Mc Picard* qu'auprès de ses connaissances, pour découvrir le mariage secret d'*Arouet*. Cela m'est important, car je suis sur le point de marier une de mes nièces. On le dit fort intrigué dans cette affaire des convulsions. Quel fanatisme ! mon cher, ne donnez pas dans ces horribles folies : tout bon français applaudit à un bon janséniste qui crie contre les formulaires et les excommunications, et qui se moque un peu de l'inaffabilité du pape ; mais on méprise un insensé qui se fait crucifier, et un imbécille qui assiste à ces crucifiemens de galetas.

Je fais bien qu'il ne ferait pas mal que je fusse à Paris ; mais je crois mes intérêts mieux entre vos mains qu'entre les miennes ; et l'ancien trésorier du chapitre de Saint-Méri a, pour conduire les affaires de ce bas monde, infiniment plus d'intelligence que son ami le philosophe, qui, dans sa solitude de Cirey, fait des vers, étudie *Newton*, le tout avec assez peu de succès, et qui en outre digère fort mal.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 21 décembre.

JE réponds en hâte, mon cher ami, à votre lettre du 18, touchant l'article qui concerne mes nièces. Vous mandez à madame *du Châtellet* que vous pensez que je veux faire plus de bien à ce gentilhomme que je propose qu'à ma nièce même. Je crois en faire beaucoup à tous les deux, et je crois en faire à moi-même en vivant avec une personne à qui le sang et l'amitié m'unissent, qui a des talens, et dont l'esprit me plaît beaucoup. Je trouve de plus une charge très-honnête, convenable à un gentilhomme, et qui plus est, lucrative, que ma nièce pourrait acheter, et, qui lui appartiendrait en propre. Je connais moins la cadette que l'aînée; mais quand il s'agira d'établir cette cadette, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Si ma nièce aînée était contente de sa campagne, et qu'elle voulût avoir un jour sa sœur auprès d'elle; si cette sœur aimait mieux être dame de château que citadine de Paris mal-aisée, je trouverais bien à la marier dans notre petit paradis terrestre. Au bout du compte, je n'ai réellement de famille qu'elles; je ferai très-aise de me les attacher. Il faut songer qu'on devient vieux, infirme, et qu'alors il est doux de retrouver des parens attachés par la reconnaissance. Si elles se marient à des bourgeois de Paris, serviteur très-humble, elles sont perdues pour moi. Vieillir fille

—
1737. est un piètre état. Les princesses du sang ont bien de la peine à soutenir cet état contre nature. Nous sommes nés pour avoir des enfans. Il n'y a que quelques fous de philosophes, du nombre desquels nous sommes, à qui il soit décent de se sauver de la règle générale. Je peux vous assurer enfin que je compte faire le bonheur de mademoiselle *Mignot*, mais il faut qu'elle le veuille; et vous qui êtes fait pour le bonheur des autres, c'est votre métier de contribuer au sien.

Faites ma cour, mon cher ami, à *Pollion*, à *Polymnie*, à *Orphée*. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CCLII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 23 décembre.

MON cher ami, je n'ai rien à ajouter ni à la peinture que la déesse de Cirey fait de notre vie philosophique, ni aux souhaits de partager quelque temps cette vie avec vous. Si certaine chose que j'ai entamée réussissait, il faudrait bien vous voir à toute force, au bout du compte. *Pollion* vous donnerait sa chaise de poste jusqu'à Troies, et à Troies vous trouveriez la mienne et des relais. En un jour et demi vous feriez le voyage, et puis ô noctes cænæque Deûm! On fait bien qu'on ne pourrait vous garder long-temps, mais enfin on vous verrait.

Je suis d'autant plus fâché de la déconvenue des *Linant*, que le frère commençait à faire de bons vers,

et que sa tragédie n'était pas en si mauvais train.
Quand je vois qu'un disciple d'*Apollon* péche par le 1737.
cœur, je ressens les douleurs d'un directeur qui
apprend que sa pénitente est au b.....

Ma nièce n'a point voulu de mon campagnard,
je ne lui en fais aucun mauvais gré. J'aurais voulu
trouver mieux pour elle. Cependant il est certain
qu'elle aurait eu huit mille livres de rente au moins;
mais enfin elle ne l'a pas voulu, et vous favez si je
veux la gêner. Je ne veux que son bonheur, et je
mettrai une partie du mien à pouvoir vivre quelque-
fois avec elle. Dieu veuille que quelque platbour-
geois de Paris ne l'enfervelisse pas dans un petit ménage
avec des caillettes de la rue Thibautodé. Il me semble
qu'elle était faite pour Cirey. Une tragédie nouvelle
est actuellement le démon qui tourmente mon ima-
gination. J'obéis au dieu ou au diable qui m'agit.
Physique, géométrie, adieu jusqu'à Pâques : sciences
et arts, vous servez par quartier chez moi; mais
Thiriot est dans mon cœur toute l'année. Votre frère
m'a envoyé des habits qui sont si beaux que j'en suis
honteux.

Portez-vous bien, aimez-moi, écrivez-moi.

A propos, j'ai corrigé les premiers actes d'*Oedipe*,
Zaire, et tous mes petits ouvrages; toujours enfantant,
toujours léchant. Mais le monde est trop méchant.

1737.

LETTRE CCLIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

IL est impossible, mon cher ami, qu'il y ait trente-un volumes de pièces de l'académie des sciences, depuis qu'elle distribue des prix. Il faut que vous ayez pris la malheureuse académie française pour l'académie des sciences. On envoya un jour dix-huit finges à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre sur son canal. J'ai bien la mine d'avoir trente-un finges, au lieu de dix-huit cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait, mon cher abbé, ce *quiproquo*, comme je le présume, il faut vite acheter les volumes des pièces qui ont remporté le prix à la véritable académie, et je vous renverrai les ennuyeux complimens de la pauvre académie française. Franchement, il ferait dur d'avoir des complimens que je ne lis pas, au lieu de bons ouvrages dont j'ai besoin.

*Fin du premier tome du Recueil des Lettres
de M. de Voltaire.*

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRÉ I.	Page 69
LETTRÉ II.	250

ALBERONI. (M. le cardinal)	283
----------------------------	-----

ARGENS. (M. le marquis d')	
----------------------------	--

LETTRÉ I.	410
LETTRÉ II.	439
LETTRÉ III.	444
LETTRÉ IV.	453
LETTRÉ V.	457
LETTRÉ VI.	477

ARGENTAL. (M. le comte d')	
----------------------------	--

LETTRÉ I.	209
LETTRÉ II.	218
LETTRÉ III.	242
LETTRÉ IV.	246
LETTRÉ V.	248
LETTRÉ VI.	251
LETTRÉ VII.	256
LETTRÉ VIII.	301

Corresp. générale.

Tome I. Ii

LETTRE IX.	314
LETTRE X.	331
LETTRE XI.	355
LETTRE XII.	384
LETTRE XIII.	387
LETTRE XIV.	427
LETTRE XV.	446
LETTRE XVI.	464

*L*ASSELIN, (M. l'abbé) *proviseur du collège d'Harcourt.*

LETTRE I.	269
LETTRE II.	303
LETTRE III.	307
LETTRE IV.	340

B.

*L*BAINAST. (M.) 158

*L*BERGER. (M.)

LETTRE I.	180
LETTRE II.	265
LETTRE III.	286
LETTRE IV.	294
LETTRE V.	361
LETTRE VI.	392
LETTRE VII.	393
LETTRE VIII.	404
LETTRE IX.	409

ALPHABETIQUE. 499

LETTRE X.	414
LETTRE XI.	426
LETTRE XII.	441

BERNIERES. (Madame la présidente de)

LETTRE I.	17
LETTRE II.	19
LETTRE III.	20
LETTRE IV.	22
LETTRE V.	24
LETTRE VI.	32
LETTRE VII.	34
LETTRE VIII.	37
LETTRE IX.	48
LETTRE X.	49
LETTRE XI.	52
LETTRE XII.	55
LETTRE XIII.	57
LETTRE XIV.	59
LETTRE XV.	61
LETTRE XVI.	67

BRETEUIL. (M. le baron de)

BROSSETTE. (M.)	25
LETTRE I.	107
LETTRE II.	192
LETTRE III.	212
LETTRE IV.	214
LETTRE V.	216
LETTRE VI.	218
LETTRE VII.	220
LETTRE VIII.	222
LETTRE IX.	224
LETTRE X.	226
LETTRE XI.	228
LETTRE XII.	230
LETTRE XIII.	232
LETTRE XIV.	234
LETTRE XV.	236
LETTRE XVI.	238

C.

CHAMPBONIN. (Madame de)	448
CHAULIEU. (M. l'abbé de)	8
CHAUSSÉE. (M. de la)	386
CIDEVILLE, (M. de) <i>conseiller au parlement de Rouen.</i>	
LETTRE I.	83
LETTRE II.	85
LETTRE III.	89
LETTRE IV.	92
LETTRE V.	94
LETTRE VI.	100
LETTRE VII.	102
LETTRE VIII.	105
LETTRE IX.	106
LETTRE X.	109
LETTRE XI.	110
LETTRE XII.	119
LETTRE XIII. <small>(noted of M.)</small>	120
LETTRE XIV. <small>(M. OSSETTE)</small>	121
LETTRE XV.	138
LETTRE XVI.	144
LETTRE XVII.	151
LETTRE XVIII.	154
LETTRE XIX.	156
LETTRE XX.	168

ALPHABETIQUE. 501

LETTRÉ XXI.	171
LETTRÉ XXII.	172
LETTRÉ XXIII.	176
LETTRÉ XXIV.	179
LETTRÉ XXV.	181
LETTRÉ XXVI.	182
LETTRÉ XXVII.	186
LETTRÉ XXVIII.	190
LETTRÉ XXIX.	194
LETTRÉ XXX.	195
LETTRÉ XXXI.	198
LETTRÉ XXXII.	200
LETTRÉ XXXIII.	202
LETTRÉ XXXIV.	212
LETTRÉ XXXV.	214
LETTRÉ XXXVI.	215
LETTRÉ XXXVII.	216
LETTRÉ XXXVIII.	221
LETTRÉ XXXIX.	226
LETTRÉ XL.	240
LETTRÉ XLI.	260
LETTRÉ XLII.	261
LETTRÉ XLIII.	267
LETTRÉ XLIV.	277
LETTRÉ XLV.	305
LETTRÉ XLVI.	336
LETTRÉ XLVII.	351
LETTRÉ XLVIII.	389
LETTRÉ XLIX.	390

LETTRE L.	400
LETTRE LI.	433
LETTRE LII.	462

COMÉDIENS FRANÇAIS, *au sujet de la tragédie d'Alzire.* 319

CONDAMINE. (M. de la) 229

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	127
LETTRE II.	219
LETTRE III.	377

DESFONTAINES, (L'abbé) *sur une rétractation de ce journaliste.* 309

DESFORGES-MAILLARD. (M.)

LETTRE I.	153
LETTRE II.	255
LETTRE III.	266

F.

FAVIERES. (M.)

76

FAYE, (M. de la) *secrétaire du cabinet du roi.* 399

FORMONT. (M. de)

LETTRE I.	73
LETTRE II.	86

ALPHABETIQUE. 503

LETTRE III.	87
LETTRE IV.	90
LETTRE V.	96
LETTRE VI.	98
LETTRE VII.	113
LETTRE VIII.	115
LETTRE IX.	147
LETTRE X.	122
LETTRE XI.	124
LETTRE XII.	128
LETTRE XIII.	129
LETTRE XIV.	132
LETTRE XV.	137
LETTRE XVI.	165
LETTRE XVII.	204
LETTRE XVIII.	206
LETTRE XIX.	224
LETTRE XX.	232
LETTRE XXI.	237
LETTRE XXII.	239
LETTRE XXIII.	253
LETTRE XXIV.	263
LETTRE XXV.	268
LETTRE XXVI.	275
LETTRE XXVII.	312

G.

GAUSSIN. (Mademoiselle) 74

J.

- JORE, (M.) libraire. 381
JOSSE, (M.) libraire. 136

L.

- LAMARE. (M. de) 369

M.

- MAIRAN. (M. de)
LETTRÉ I. 416
LETTRÉ II. 428

- MAUPERTUIS. (M. de)
LETTRÉ I. 134
LETTRÉ II. 207

- MIMEURE. (Madame la marquise de)
LETTRÉ I. 3
LETTRÉ II. 6
LETTRÉ III. 7
LETTRÉ IV. 10

- MOUSSINOT, (M. l'abbé) chanoine et trésorier
du chapitre de Saint-Méry, à Paris, et trésorier de
M. de Voltaire.

- LETTRÉ I. 379
LETTRÉ II. 402

ALPHABETIQUE. 505

LETTRE III.	403
LETTRE IV.	419
LETTRE V.	421
LETTRE VI.	443
LETTRE VII.	465
LETTRE VIII.	466
LETTRE IX.	467
LETTRE X.	469
LETTRE XI.	479
LETTRE XII.	483
LETTRE XIII.	489
LETTRE XIV.	491
LETTRE XV.	492
LETTRE XVI.	496

N.

NEUVILLE. (Madame la comtesse de la)	235
--	-----

P.

PALLU, (M.) intendant de Moulins.	349
-------------------------------------	-----

PITOT, (M.) de l'académie des sciences.	
---	--

LETTRE I.	471
LETTRE II.	474

PONT-DE-VESLE, (M. de) lecteur du roi.	412
--	-----

R.

RICHELIEU. (M. le duc de)	244
ROUSSEAU. (M. J. B.)	14

S.

SADE. (M. l'abbé de)	184
S'GRAVESENDE. (M. de)	449

T.

THIRIOT. (M.)	
LETTRE I.	12
LETTRE II.	13
LETTRE III.	35
LETTRE IV.	39
LETTRE V.	42
LETTRE VI.	46
LETTRE VII.	54
LETTRE VIII.	64
LETTRE IX.	71
LETTRE X.	78
LETTRE XI.	79
LETTRE XII.	81
LETTRE XIII.	95
LETTRE XIV.	140

ALPHABETIQUE. 507

LETTRE XV.	146
LETTRE XVI.	148
LETTRE XVII.	160
LETTRE XVIII.	163
LETTRE XIX.	169
LETTRE XX.	174
LETTRE XXI.	271
LETTRE XXII.	272
LETTRE XXIII.	279
LETTRE XXIV.	281
LETTRE XXV.	284
LETTRE XXVI.	288
LETTRE XXVII.	290
LETTRE XXVIII.	292
LETTRE XXIX.	297
LETTRE XXX.	316
LETTRE XXXI.	321
LETTRE XXXII.	322
LETTRE XXXIII	324
LETTRE XXXIV.	325
LETTRE XXXV.	328
LETTRE XXXVI.	333
LETTRE XXXVII.	338
LETTRE XXXVIII.	341
LETTRE XXXIX.	343
LETTRE XL.	345
LETTRE XLI.	357
LETTRE XLII.	363
LETTRE XLIII.	366

508 TABLE ALPHABETIQUE.

LETTRE XLIV.		367
LETTRE XLV.		372
LETTRE XLVI.		375
LETTRE XLVII.		395
LETTRE XLVIII.		397
LETTRE XLIX.		407
LETTRE L.		413
LETTRE LI.		420
LETTRE LII.		422
LETTRE LIII.		424
LETTRE LIV.		450
LETTRE LV.		455
LETTRE LVI.		458
LETTRE LVII.		460
LETTRE LVIII.		480
LETTRE LIX.		486
LETTRE LX.		493
LETTRE LXI.		494
TRESSAN. (M. le comte de)		436

Fin de la Table du tome premier.



